

@

MYTHOLOGIE DE LA CHINE MODERNE

par
Henri MASPERO (1883-1945)

1928

Un document produit en version numérique par Pierre Palpant,
collaborateur bénévole

Courriel : pierre.palpant@laposte.net

Dans le cadre de la collection : "Les classiques des sciences sociales"
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web : <http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiquesdessciencessociales/index.html>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web : <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Pierre Palpant, collaborateur bénévole.
Courriel : pierre.palpant@laposte.net

à partir de :

Mythologie de la Chine moderne (1928)

par Henri MASPERO (1883-1945)

Texte repris dans *Le taoïsme et les religions chinoises*, NRF, Éditions Gallimard, 1971, pages 87 à 220.,
lui-même extrait de *Mythologie asiatique illustrée*, Librairie de France, Paris, 1928.

Pour les équivalences entre les translittérations pinyin et efeo, utiliser les tableaux du [site sinoptic](#)

Polices de caractères utilisée : Times, 10 et 12 points.

Mise en page sur papier format LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''.

Édition complétée le 30 novembre 2004 à Chicoutimi, Québec.

TABLE DES MATIÈRES

I. La religion populaire et les trois religions.

II. Les dieux suprêmes.

- I. L'Auguste de Jade, Yuhuang
- II. La famille et la Cour de l'Auguste de Jade
- III. L'administration et les ministères célestes
- IV. Le Ciel et le Suprême Empereur dans le culte impérial.

III. Les dieux de la nature.

- I. Le Soleil et la Lune
- II. La Dame qui en balayant fait le Ciel Serein
- III. Monseigneur le Tonnerre et la Mère des Éclairs.
- IV. La Pluie.
- V. Les Rois-Dragons, Longwang.

IV. Les dieux chargés des groupements administratifs.

- I. Le Grand Empereur du Pic de l'Est.
- II. Les dieux des circonscriptions administratives : 1. Les dieux des Murs et des Fossés — 2. Les dieux du Lieu
- III. Les dieux familiaux : 1. Le Dieu du Foyer. — 2. Les dieux des Portes. — 3. Le Dieu du Lieu de la maison. — 4. Le Seigneur et la Dame du Lit. — 5. La Déesse de la Fosse d'Aisances. — 6. Le Dieu de la Richesse. — 7. Les ancêtres. — 8. Le Tabernacle Familial. — 9. Les dieux des Portes, le Dieu du Lieu, etc., dans les temples bouddhiques

V. Dieux des professions, des métiers, des corporations, ...

- I. Les mandarins civils : 1. Wenchang et ses suivants. — 2. Confucius
- II. Les mandarins militaires.
- III. Les paysans.
- IV. Les marins : l'Impératrice du Ciel.
- V. Les commerçants et les artisans.

VI. Les dieux chargés de s'occuper de l'homme individuellement.

- I. Guandi
- II. Le Seigneur Suprême du Ciel Sombre
- III. La Mère du Boisseau
- IV. Les Trois Agents
- V. Les Trois Étoiles (dieux du Bonheur)
- VI. Les Dix-Huit Arhats et les Huit Immortels.
- VII. Les deux protectrices taoïque et bouddhique des femmes : 1. La Princesse des Nuages Bigarrés — 2. Guanyin
- VIII. L'Immortel Zhang qui donne des enfants mâles.

IX. Les dieux des maladies et les dieux guérisseurs.

VII. Les dieux de l'autre monde.

I. Les dix Enfers et leurs Rois

II. L'existence des âmes aux Enfers.

III. Le Bodhisattva Dizang

IV. Le Paradis d'Amitâbha.

V. Les Immortels et la Dame Reine d'Occident, Xiwangmu

I

La religion populaire et les trois religions

La mythologie de la Chine moderne s'est formée au cours des siècles par la juxtaposition d'éléments d'origine diverse : on y trouve pêle-mêle, à côté de vieilles divinités indigènes, certaines grandes figures d'origine bouddhique, qui y jouent parfois, d'ailleurs, un rôle inattendu, des héros historiques divinisés à une époque récente, des personnages taoïstes, etc. Et comme il n'y a jamais eu de groupement d'aucune sorte ayant charge spéciale de la religion, pour en diriger, ou tout au moins en codifier le développement, doctrine et mythologie se sont constituées sans coordination, acceptant les idées et les personnages qui frappaient l'imagination populaire en divers temps, non sans contradictions et doubles emplois.

On dit souvent que les Chinois ont trois religions, Confucianisme, Bouddhisme et Taoïsme ; et par là on n'entend pas que les uns sont taoïstes, d'autres bouddhistes, d'autres enfin confucianistes, mais que chaque Chinois individuellement est un fidèle des trois religions à la fois. C'est là une de ces idées fausses comme il en court tant sur la Chine. La réalité est tout autre. Les Chinois ne sont pas plus que nous capables de croire à trois systèmes religieux distincts à la fois, à croire par exemple en même temps, comme bouddhistes, qu'il n'y a pas de Dieu suprême gouvernant le monde, les dieux étant des êtres médiocres, d'un pouvoir limité, soumis à la naissance et à la mort, inférieurs aux Bouddhas parvenus à l'illumination parfaite ; comme taoïstes, que le monde est gouverné par une triade de dieux suprêmes, personnels, tout-puissants et éternels, les Trois Purs, et enfin, comme confucianistes, que la puissance suprême qui gouverne le monde est le Ciel impersonnel, bien que doué de connaissance. Les trois religions, en tant que systèmes définis, n'ont plus depuis plusieurs siècles qu'un intérêt historique. Le peuple ne pratique ni les trois ensemble, ni chacun des trois séparément. Il s'est formé peu à peu, au cours des âges, une religion populaire qui leur a emprunté des traits divers à tous trois, mais qui en est nettement distincte et doit être considérée comme un système à part.

Mais, si aucune des trois religions n'a plus aujourd'hui à proprement parler de fidèles, elles ont toutes trois leur clergé propre : bonzes bouddhistes, religieux et sorciers taoïstes et, pour la religion officielle qu'on appelle ordinairement à tort Confucianisme, fonctionnaires de tous rangs. Les membres de ces clergés sont considérés comme des gens jouissant de pouvoirs spéciaux. Les mandarins (il ne s'agit pas de fonctionnaires particuliers chargés de choses religieuses, mais des ministres, gouverneurs, préfets, sous-préfets, etc.), en vertu de leur rang officiel non seulement faisaient, jusqu'à la Révolution de 1911, les cérémonies aux divinités officielles de

circonscription, mais encore commandaient à ceux de ces dieux dont le rang hiérarchique était, dans l'organisation céleste, inférieur à celui qu'ils occupaient eux-mêmes dans l'administration terrestre. Les bonzes ont des pouvoirs merveilleux en tout ce qui concerne les âmes des morts et ils les délivrent des supplices infernaux, rachètent leurs péchés, etc. Les religieux taoïstes possèdent le pouvoir de chasser les démons et de protéger les vivants contre eux ; en dehors d'eux, il y a des adeptes taoïstes laïques qui possèdent des recettes diverses contre les mauvais esprits et les maladies. Leurs domaines respectifs ne sont d'ailleurs pas nettement définis, et il ne faudrait pas croire qu'il y a des limites exactes : au contraire, il y a des zones indécises où bonzes et *daoshi* obtiennent, par des moyens différents, des résultats analogues ; mais, dans bien des cas leurs rôles sont absolument distincts. Il serait inexact, d'ailleurs, de les définir comme des catégories diverses de sorciers, ce qui impliquerait un sens quelque peu péjoratif : ils remplissent les fonctions de prêtres spécialistes de toutes les religions antiques, sacrificateurs, évocateurs des morts, exorcistes, prophètes, médecins, etc. Ils sont eux-mêmes, en général, dans un état d'esprit analogue à celui des laïques qui les entourent. Il y a bien actuellement, de-ci, de-là, quelques bonzes qui sont presque strictement bouddhistes, ou quelques lettrés qui s'en tiennent exclusivement au rituel et au dogme officiels ; mais ce sont là des cas relativement rares. Ordinairement, les prêtres et religieux bouddhistes ou taoïstes croient à la religion populaire comme tout le monde ; même dans leurs cérémonies, alors que leur rituel est exclusivement bouddhiste, ou taoïste, ou confucéen, leur interprétation personnelle se rapproche souvent bien plus de celle de la religion populaire que de celle du système religieux auquel le rituel appartient. Il y a actuellement, à ce point de vue, des variations personnelles considérables : les plus intelligents des bonzes, des *daoshi*, ou encore ceux qui ont des tendances marquées à la méditation mystique, et, parmi les lettrés, même en faisant la part d'un certain agnosticisme de façade, ceux qui ont l'esprit philosophique, arrivent à se créer un système personnel presque conforme à l'étiquette (Bouddhisme, Taoïsme, Confucianisme) qu'ils s'attribuent ; et comme la religion populaire, très malléable et très souple, permet toutes les interprétations individuelles, ils n'ont pas pour cela l'impression d'appartenir à une autre religion que les laïques et ne perdent pas le contact avec ceux-ci.

Ces personnages mènent des genres de vie très différents les uns des autres. Les fonctionnaires n'étaient astreints à aucune observance particulière, en raison de leurs fonctions religieuses, si ce n'est, dans les quelques jours qui précèdent immédiatement un sacrifice, un jeûne plus ou moins long suivant son importance ; ils n'avaient pas de costume spécial pour les cérémonies religieuses et revêtaient simplement leur robe et leur bonnet officiels, avec les insignes de leur rang, exactement comme pour les cérémonies civiles.

Les moines bouddhistes vivent en communauté dans de grands temples, ou sont détachés dans de petites chapelles isolées ; ces derniers sont rappelés à la maison mère tous les ans pendant trois mois du quatrième au septième mois. Ils se reconnaissent à leur tête rasée et à leur vêtement particulier. On sait que

la règle leur impose trois vêtements superposés : un vêtement de dessous, sorte de pagne allant du nombril aux genoux, une robe allant des épaules aux genoux, et un manteau appelé *sanghati*, sorte de grande toge sans manches drapée par-dessus. Ce vêtement est remplacé, en Chine, par une tunique à longues manches ; il semble, d'ailleurs, qu'à l'origine les bonzes chinois aient porté le vêtement laïque ordinaire, ne se distinguant que par leur tête rasée ; une tendance conservatrice, analogue à celle qui a donné naissance aux vêtements sacerdotaux des prêtres catholiques, est l'origine de leur costume moderne — ils ont gardé la robe à la mode antique, croisée au milieu de la poitrine, alors que les laïques adoptaient, vers les IX^e et X^e siècles de notre ère, le vêtement coupé en rond autour du cou, sans col, et boutonné très haut sur le côté, qui s'est conservé jusqu'à nos jours. La robe de cérémonie, le *jiasha* (*kashâya*), est une robe brochée d'or à peu près conforme à la règle : la pièce d'étoffe est, ainsi qu'il est ordonné, coupée en morceaux qui sont ensuite recousus, et les coutures sont marquées avec du galon d'or, d'où le nom populaire de vêtement à galon d'or. On la revêt par-dessus le vêtement ordinaire, en la posant sur l'épaule gauche et le cou et en la ramenant en avant sur la poitrine en passant sous le bras droit laissé libre ; le pan supérieur est retenu au travers d'un anneau de métal sur la poitrine du côté gauche. Une couronne laquée rouge figurant une fleur de lotus stylisée sert de coiffure dans certaines cérémonies.

L'entrée définitive en religion est précédée par une sorte de noviciat plus ou moins long. Le candidat, après avoir eu la tête rasée solennellement devant le chapitre assemblé, reçoit les Trois Refuges : « Je prends refuge dans le Bouddha ; je prends refuge dans la Loi ; je prends refuge dans la Communauté ! » Puis il s'engage à mettre en pratique les Dix Interdictions : ne pas tuer d'êtres vivants, ne pas voler, ne pas commettre d'actes impudiques, ne pas mentir, ne pas boire de vin, ne pas se parfumer, ne pas chanter ou danser, ne pas s'asseoir sur un siège élevé, ne pas manger passé midi, ne pas toucher à l'or ou l'ar gent. Il devient ainsi *shami* (*çramanera*). La cérémonie définitive d'entrée dans l'ordre a lieu quelques années après. La partie caractéristique en est, dans presque toutes les sectes, les brûlures que s'infligent les novices : chacun d'eux vient s'agenouiller devant l'abbé ; on lui colle avec de la pâte de fruit sur la tête rasée un nombre variable de petites rondelles d'encens qu'on allume et qu'on laisse brûler pendant qu'il récite des prières. Les cheveux ne repoussent pas sur les marques, qui restent très apparentes. Les religieux ont de nombreuses cérémonies régulières : d'abord, chaque mois, la réunion de l'*uposatha*, le quinzième et le dernier jour, avec récitation de la règle et confession publique, puis d'autres à diverses époques de l'année, celle de l'*avalambana*, *yulanpen*, pour nourrir les démons affamés, le quinzième jour du septième mois, lors de la séparation des moines après les quatre-vingt-dix jours de vie en commun de l'été, etc.

A ces points de vue, ils ne diffèrent guère des religieux bouddhistes des pays autres que la Chine. Mais la règle est loin d'être suivie strictement. L'interdiction de rien manger passé midi n'est presque jamais suivie, même les jours d'*uposatha*, sauf de-ci, de-là, à titre de dévotion individuelle : les

bonzes chinois font un repas le soir comme les laïques. D'autre part, la mendicité, qui est une des douze règles des moines, est aussi réduite que possible, et, en général, ils vivent des revenus des terres du temple ; comme ces terres ont été données et non achetées, ils considèrent qu'ils vivent d'aumône et se conforment à la règle. Quelques-uns seulement, par piété personnelle, ou parfois pour obtenir les moyens de faire de petites réparations à leur temple (pour les réparations importantes, on fait circuler des listes de souscription), parcourent les routes en mendiant, emportant avec eux un petit sanctuaire portatif ou simplement une statuette. On sait que le Bouddha a interdit à ses moines d'appeler ou de frapper aux portes des maisons, et qu'il leur a ordonné d'annoncer leur présence en secouant un bâton chargé d'anneaux de métal à la partie supérieure, le *khakkara*, ou, comme l'appellent les Chinois, la verge sonnante, *shengzhang*, ou la verge d'étain, *xizhang* ; mais aujourd'hui cet instrument ne sert plus que dans certaines cérémonies religieuses, et les moines mendiants s'annoncent soit par des prières qu'ils récitent à haute voix, soit par une clochette qu'ils agitent en marchant.

Le clergé taoïste se compose non seulement de religieux, *daoshi* et même de religieuses, *daogu*, mais encore de maîtres laïques, *shigong* ; mais les premiers sont loin d'avoir l'importance qu'ils ont dans le Bouddhisme : l'entrée dans la vie religieuse n'est pas une des conditions du salut, c'est seulement un moyen commode de mettre en pratique les règles minutieuses de vie taoïque. Les religieux vivent ordinairement dans des temples ou communautés analogues à celles des moines bouddhistes. Leurs temples sont appelés d'un nom particulier, *guan*, mot qui signifie au propre « regarder ». L'origine de ce terme remonte, dit-on, à l'antiquité. Plusieurs siècles avant notre ère (les Taoïstes ne fixent pas avec précision l'époque), au temps où le Vénérable Céleste de l'Origine Première, l'un des membres de la Triade suprême taoïque, était descendu en ce monde enseigner la Voie aux hommes, et vivait à la cour royale sous la forme du grand maître Laozi, il y avait dans l'Ouest un adepte fervent, le commandant de la Passe, Yin Xi, qui s'était construit une hutte d'herbes pour « regarder ». Les auteurs ne sont pas d'accord sur ce qu'il « regardait » : suivant les uns, averti par une lueur surnaturelle du côté de l'Orient de la venue d'un Saint, il s'était bâti cette hutte sur le bord du chemin pour « regarder » tous ceux qui passaient, et c'est ainsi qu'il reconnut Laozi ; selon d'autres, il s'occupait d'astrologie, et c'est en « regardant » les astres dans le ciel qu'il vit la lueur surnaturelle annonçant l'approche du Saint, et put ainsi aller à sa rencontre. On sait que Laozi était alors décidé à quitter le monde, et, monté sur un bœuf vert, s'en allait en Occident ; Yin Xi devint son disciple et, avant de partir définitivement, le maître lui remit le *Livre du Premier Principe et de sa Vertu*, le *Daodejing*, où il avait rassemblé quelques aphorismes sur la Vraie Doctrine. C'est de cette hutte à « regarder » que les temples taoïstes tireraient leur nom.

Dans leurs temples, les *daoshi* sont soumis à des règles qui ressemblent beaucoup à celles des bonzes. Il y a cinq interdits fondamentaux, les Cinq Interdictions du Très Haut Seigneur Lao, qui sont presque les mêmes que les Bouddhistes imposent aux fidèles laïques : ne tuer aucun être vivant, ne pas

manger de viande, ni boire de vin, ne pas mentir, ne pas voler, ne commettre aucun acte impudique ni se marier, et de celles-ci découlent un très grand nombre de règles moins importantes. L'ordination exige la présence d'un certain nombre de religieux pleinement ordonnés et ne peut se faire, par suite, que dans quelques grands temples : pour tout le Hebei et le Shandong, c'est au temple du Nuage-Blanc, Baiyunguan, près de Pékin, que se fait cette cérémonie. Les rites en sont mal connus. Le récipiendaire reçoit les Trois Refuges, à savoir : le Principe, *Dao* ; les Livres Saints, *Jing*, et les Maîtres, *Shi*, et l'abbé le tire par le bras afin de symboliser par un geste son entrée en religion. Il y a trois degrés : celui de Maître de la Conduite Merveilleuse, celui de Maître de la Vertu Merveilleuse et enfin celui de Maître du Principe Merveilleux, le plus élevé ; les disciples devraient les franchir successivement, mais il semble bien qu'aujourd'hui on les franchisse tous trois successivement le même jour lors de l'ordination. Le vêtement ordinaire est une longue robe grise à larges manches (celles-ci sont quelquefois blanches), et ils laissent pousser leurs cheveux et les nouent au sommet de la tête, au lieu de les raser comme les bonzes. Quant au vêtement rituel, il se compose d'une robe faite de deux cent quarante pièces recousues, séparées par dix rubans symbolisant les trois étoiles Santai de la Grande-Ourse, avec une ceinture faite de deux bandes ornées de nuages ; ils posent sur leur tête la « couronne des Cinq-Pics » et mettent à leurs pieds des sandales de paille.

Ils ont de nombreux jours de jeûne tout le long de l'année : les trois jours appelés *hui*, où les Trois Agents (Ciel, Terre, Eau), San guan, examinent les mérites et les démérites des hommes, c'est-à-dire le 7 du premier mois, le 7 du septième mois et le 5 du dixième mois ; les huit dates des solstices, des équinoxes et du début des quatre saisons, qui sont les jours où les huit dieux enregistrent les bonnes et les mauvaises actions, et, pour l'une de ces huit fêtes, ils doivent faire une retraite absolue de cent jours, sans bouger même pour les cérémonies religieuses, avec des méditations et des récitations de livres saints. Ils ont, de plus, dix jours de jeûne chaque mois : le 1^{er} et le 8, en l'honneur de la Grande-Ourse ; le 14, en l'honneur de l'Envoyé du Grand-Un et des Trois Agents ; le 23, en l'honneur des huit dieux, etc. ; enfin les trois derniers jours du mois, en l'honneur du Grand-Un. Ces jours-là, ils doivent s'abstenir de vin, des « cinq acrés », poireau, ail, oignon, moutarde, échalote, ainsi que de lait, de lait fermenté, et de fromage ; ils doivent se laver avec des infusions de pêcher et de bambou ; la nuit précédente, à la cinquième veille, juste avant le lever du soleil, ils purifient leurs vêtements par une fumigation.

Le plus grand nombre des membres du clergé taoïste est constitué par les maîtres laïques qui vivent dans le monde et sont mariés. Ce sont de véritables sorciers, qui, de père en fils, connaissent certaines formules et pratiquent certains rites. Chacun a sa spécialité : il y a des médiums, des exorcistes, des guérisseurs, etc. Le néophyte entre dans la communauté par une initiation dont le rituel change suivant les lieux : dans la province du Fujian, où de Groot a vu et décrit la cérémonie, la partie capitale consiste à monter et descendre plusieurs fois sur une échelle dont les barreaux sont remplacés par douze

sabres. Le plus célèbre de ces maîtres laïques est le chef d'une certaine famille Zhang, qui porte le titre officiel de Maître-Céleste, *Tianshi*. Il prétend descendre de Zhang Daoling, un personnage qui aurait vécu au second siècle de notre ère, et, après avoir reçu révélation de livres et de formules sur le mont Heming, au Sichuan, aurait réussi à fabriquer la drogue d'immortalité ; puis, après avoir passé quelques années encore sur terre pour protéger les hommes, délivrant le pays de Shu (l'actuelle province du Sichuan) des démons qui l'infestaient, allant au sommet du mont Kunlun chercher deux épées qui chassent les mauvais esprits, etc., il but enfin la drogue d'immortalité et monta au ciel en plein jour, sur un dragon de cinq couleurs, emmenant avec lui sa femme et ses disciples.

Zhang Daoling avait, dit-on, un grand nombre de disciples, de qui il se faisait verser pour honoraires cinq boisseaux de riz. Son petit-fils Zhang Lu, qui réussit à s'organiser vers 190 une petite principauté indépendante autour de Hanzhong (Shenxi), y installa une véritable église avec une hiérarchie qui eut des pouvoirs à la fois spirituels et temporels : les fidèles s'appelaient les soldats-démons ; des instructeurs, appelés libateurs *jijiu*, expliquaient les livres saints et administraient une circonscription ; au-dessus d'eux, il y avait de grands libateurs ; enfin Zhang Lu lui-même s'était décerné le titre de Prince Maître-Céleste. Tout ce monde était pourvu de charmes et de talismans de toute sorte. Pour guérir les malades, on leur faisait confesser leurs fautes, ils les inscrivaient sur trois feuilles de papier qui étaient brûlées, enterrées et immergées en l'honneur du Ciel, de la Terre et de l'Eau ; ceux qui ne guérissaient pas étaient traités d'incroyants. D'autre part, il y avait le mal démoniaque pour châtier certains coupables. La conquête du pays par le général Cao Cao, en 215, ruina la partie administrative de l'œuvre, mais Zhang Lu, transporté à la capitale, où il reçut des titres, y vécut encore plusieurs années (au moins jusqu'en 220), continuant à s'y livrer aux études d'alchimie. C'est à ces personnages que, malgré bien des lacunes dans son arbre généalogique, la famille Zhang des Maîtres Célestes prétend se rattacher actuellement, et c'est en souvenir de l'ancêtre que son chef a sa résidence au Tianmu shan (Zhejiang), pays de naissance de Zhang Daoling. Ce n'est que depuis 748 que le titre officiel de Maître Céleste lui a été définitivement reconnu. Il a, dit-on, grande autorité sur les dieux et les démons ; suivant certains, il présiderait à l'avancement et à la rétrogradation des dieux locaux. Ses charmes et ses amulettes sont particulièrement puissants : on fait imprimer son cachet sur des vêtements d'enfant ou sur du papier qu'on leur suspend au cou ; dans certaines régions, on croit que lui seul ou des talismans composés spécialement par lui sont capables de délivrer de l'obsession des renards.

Les mandarins d'autrefois dans leurs fonctions de prêtres de la religion officielle, les religieux bouddhistes, les religieux et maîtres laïques taoïstes, chacun dans les cérémonies qu'il accomplit, s'adressent non seulement à des personnes différentes, mais encore à des catégories d'êtres qui, si on s'en tient strictement à la doctrine de chaque religion, sont en réalité de nature complètement différente. Les chapitres consacrés à la *Mythologie bouddhique* dans la *Mythologie asiatique illustrée* exposent clairement ce que sont, dans

cette religion, un Bouddha, un Bodhisattva ou un Arhat ; je n'ai donc pas besoin d'y revenir ici. Les Vénérables Célestes du Taoïsme ont été modelés sur le type des Bouddhas, et ces Immortels (quoiqu'ils aient été connus bien avant l'introduction du Bouddhisme) sur celui des Arhats, et ils n'en diffèrent que par des nuances. Entre ces personnages et les divinités de la religion officielle, il n'y a en pure doctrine aucun point commun, et même entre celles-ci et les dieux secondaires du Taoïsme, il y a aussi une différence de nature presque insurmontable.

Mais ces diverses notions, en se mêlant pour former la mythologie populaire, se sont simplifiées et, en quelque sorte, normalisées : ce qu'elles avaient de plus subtil a disparu, et il n'en a subsisté que ce qui se comprenait ou semblait se comprendre à première vue ; c'est dire combien d'entre elles se sont trouvées déformées. Tous les êtres surnaturels, qu'on leur donne les titres de Fo (Bouddha), Pusa (Bodhisattva), Luohan (Arhat), Tianzun (Vénérable Céleste), Xian (Immortel), Di (Empereur), Hou (Impératrice), Wang (Roi), etc., ou même le moins élevé de tous, Shen (Dieu ou Déesse), sont de même nature et ne se distinguent guère les uns des autres que par le pouvoir plus ou moins étendu dont ils jouissent. Il n'y a, il est vrai, aucun terme dans la langue pour les désigner collectivement, mais c'est là presque l'unique reste de leur diversité première d'origine et de nature ; il y en a un, en revanche, pour désigner leur puissance surnaturelle ; celle-ci est appelée couramment *lingyan*, en un langage plus relevé *ling*, et ce mot est employé uniformément pour tous, depuis les grands Bodhisattvas jusqu'aux simples petits dieux ; mais naturellement seuls les plus grands Bouddhas, Bodhisattvas, Vénérables Célestes, Empereurs, Immortels, etc., l'ont complète avec tous les pouvoirs (la théorie bouddhique en compte exactement dix) : œil et oreille qui voient et entendent tout, connaissance du passé et de l'avenir comme du présent, faculté de prendre n'importe quelle forme, pouvoir de se rendre instantanément en tous lieux, etc. C'est par leurs degrés de puissance surnaturelle qu'ils se différencient, mais ils sont rangés tous en une seule et même classe. Les titres divers qu'on leur donne marquent simplement les degrés d'une hiérarchie, un peu flottante du reste, et quand l'un d'eux monte en faveur, il monte en même temps en grade en quelque sorte, et de simple esprit, *shen*, il s'élève au rang de Bodhisattva, Pusa. L'empereur Guan, un des dieux les plus populaires de la religion officielle, est souvent vulgairement appelé le Pusa Guan, bien qu'il n'ait aucun droit à ce titre : tout ce que le Bouddhisme a pu faire de lui, c'est de lui donner une place de dieu du Lieu, *Qielanshen* (*sanghârama-deva*), protecteur du temple et des moines ; le petit dieu du Foyer est souvent désigné comme le Pusa du Foyer ; le Soleil et la Lune reçoivent le titre du Bouddha dans les prières de leurs dévots fervents. Mais cela ne veut pas dire qu'on fasse d'eux de véritables Bouddhas ou Bodhisattvas ; il n'y a pas là un essai d'assimilation de certains dieux indigènes à des formes diverses des grands Bodhisattvas : ce syncrétisme, qui exista autrefois (certains ont essayé de faire de Confucius lui-même le corps de transformation d'un des disciples du Bouddha), avait disparu dès le VIII^e siècle de notre ère. Il y a seulement l'emploi des titres eux-mêmes comme de simples indices de puissance

surnaturelle, abstraction faite de toute autre idée s'y rapportant, et, par suite, leur attribution aux personnages les plus inattendus. D'ailleurs, les titres d'origine bouddhiste et taoïste de degré égal s'emploient constamment les uns pour les autres, et il n'est pas rare, dans la conversation courante, d'entendre traiter d'Immortels, terme taoïste, les Bouddhas et Bodhisattvas d'un temple bouddhique, et d'entendre dire par exemple, pour expliquer la vogue des pèlerinages à tel d'entre eux, que « les Immortels de cette pagode sont doués d'une puissance surnaturelle considérable ». Il faudrait peut-être, pour éviter toute confusion, leur donner comme nom collectif une expression comme « les Êtres doués de puissance surnaturelle » : il est plus simple de les appeler des dieux. Mais cette notion de dieu est bien différente de celles auxquelles les mythologies antiques nous ont accoutumés.

Tout dieu, grand ou petit, est un homme qui, après sa mort, a été, pour des raisons diverses, promu à la dignité de dieu. Les légendaires bouddhiques donnaient les biographies successives pendant des âges innombrables des Bouddhas et des grands Bodhisattvas ; des recueils taoïques similaires, celles des Vénérables Célestes ; sur leur modèle on eut des recueils pour les dieux divers. Les dieux importants avaient mis plusieurs existences successives à acquérir les mérites qui les avaient fait promouvoir ; aux dieux secondaires il suffit d'une seule existence. Les dieux protecteurs des villes ont leur biographie humaine : on sait leur nom, leur pays d'origine et les raisons de leur promotion. Le dieu du Fleuve Jaune est un homme qui, vers le III^e ou le IV^e siècle de notre ère, s'est noyé en le traversant. Le dieu de la barre du Zhejiang est Wu Zixu, un ancien ministre d'un prince local qui, mis à mort injustement, se vengea en essayant chaque année de détruire le pays et surtout sa capitale, Hangzhou, en lançant les vagues à l'assaut. Les juges infernaux sont d'anciens fonctionnaires intègres dont on donne le nom, et de la mort de qui on sait la date exacte. Dans la maison, les cabinets d'aisances ont pour divinité une jeune femme qui y fut assassinée, parmi les objets familiers ; la déesse de la chaise à porteurs est une jeune fille qui mourut dans sa chaise au cours de la cérémonie du mariage, quand on la portait solennellement de la maison de ses parents à celle de son mari. L'un des plus grands dieux, l'empereur Guan, est un général qui mourut au début du III^e siècle de notre ère.

Et ce ne sont pas là des légendes une fois faites que l'on se transmet en y croyant plus ou moins. On devient dieu chaque jour en Chine. En 1915, dans un village des environs de Runan (Henan), un jeune homme d'une famille Wang, renommé pour sa piété filiale et sa bonne conduite, déclara un jour à son frère :

— J'ai vu cette nuit un dieu des Murs et des Fossés ; il m'a dit qu'il était rappelé auprès de l'empereur de Jade et que j'étais désigné pour le remplacer. Je mourrai dans dix jours.

Sa famille se moqua de lui, mais, le dixième jour au matin, il prit un bain, convoqua sa famille tout entière, donna des conseils à chacun, dicta ses dernières volontés, interdit de le pleurer avec des cérémonies funéraires après

sa mort et, à midi juste, s'allongea, poussa un soupir et mourut. Les parents ne portant pas le deuil, conformément à ses instructions, les voisins s'étonnèrent et le bruit en vint aux oreilles du sous-préfet, qui fit une enquête et un rapport au président de la République. Yuan Shikai s'intéressa à l'affaire et donna l'ordre au préfet de faire une nouvelle enquête, puis, sur le rapport favorable de celui-ci, décerna un titre posthume au mort. Celui-ci apparut en songe à diverses personnes, et l'on sut ainsi qu'il était véritablement devenu dieu des Murs et des Fossés. L'histoire m'a été racontée en 1919, par le propre neveu du défunt déifié, qui avait assisté à la mort de son oncle.

La divinité est une charge comme les fonctions publiques : le titre est durable, mais les titulaires varient et se succèdent les uns aux autres. Quand on parle du dieu du Tonnerre, ou encore du dieu d'une ville, c'est un titre qu'on prononce ; mais le personnage qui est revêtu du titre a souvent changé au cours des âges. Ce sont des dieux fonctionnaires qui reçoivent une charge, la perdent, ont de l'avancement, sont rétrogradés, et finalement meurent pour renaître comme hommes sur terre ; seuls les plus élevés en grade d'entre eux, comme les Vénérables Célestes ou les Bodhisattvas, ont cessé d'être soumis à la naissance et à la mort, en sorte qu'ils occupent leurs charges à perpétuité. C'est que, grâce à leurs mérites, ils ont été récompensés par le don de l'élixir d'Immortalité, ou encore d'une des pêches d'Immortalité du jardin de la Dame Reine d'Occident, Xiwangmu. Les idées taoïstes ont sur ce point imprégné l'esprit populaire, et la légende de Guanyin montre bien que même un Bodhisattva ne doit pas à ses seuls mérites son éternité bienfaisante, mais qu'il faut encore que son corps, après la mort apparente, soit immortalisé par l'absorption des pêches d'Immortalité.

La divinité est si bien une fonction que certains la délèguent. Les grands dieux, qui ont beaucoup de temples et de statues, ne peuvent résider à la fois dans toutes leurs images. Le pouvoir de se trouver à la fois en plusieurs lieux est si inintelligible que, tout en l'accordant par tradition aux Bodhisattvas, on ne leur fait guère user de ce pouvoir qu'accidentellement, afin de venir en aide aux êtres vivants. Pour animer chacune de leurs statues et de leurs images, ils choisissent des âmes de justes : elles sont chargées de les représenter, ont le droit de prendre tout ou partie des offrandes et doivent leur rendre compte de tout ce qui se passe dans leur temple. Quelquefois, quand un temple est abandonné, un mauvais esprit s'empare d'une statue délaissée, et s'il réussit à ramener des fidèles, il s'empare des offrandes jusqu'à ce que le dieu dont il a usurpé la place le châtie.

La religion populaire est loin d'être une : si certaines idées fondamentales se retrouvent d'une extrémité de la Chine à l'autre, les détails varient à l'infini d'un lieu à un autre. Le mélange des trois systèmes ne s'est pas fait partout de façon identique, et, suivant les régions, l'un d'eux a pris un rôle plus fort : les grands temples bouddhiques du Zhejiang conservent en cette région un centre d'influence bouddhique ; la présence des grandes cérémonies officielles de la capitale d'une part et du tombeau de Confucius de l'autre a donné une influence prépondérante aux idées des lettrés dans le Nord ; le Sichuan dans

l'ouest et le Fujian dans l'est sont particulièrement taoïstes, etc. Ces divergences sont surtout sensibles en ce qui concerne les croyances et l'aspect extérieur des fêtes ; elles le sont moins pour la mythologie, et, bien que l'importance relative de chacun des dieux ne soit pas toujours identique d'une province à l'autre, le panthéon est à peu près le même, au moins dans ses grandes lignes, dans l'empire entier. C'est un grouillement inouï de dieux et d'esprits de toute sorte, une cohue innombrable. Il ne pouvait s'agir naturellement de les décrire tous les pages dont je dispose ici auraient à peine suffi à en dresser la liste, comme on le verra si on jette simplement un coup d'œil sur les quatorze ¹ volumes des *Recherches sur les superstitions en Chine* du Père Doré. J'ai choisi ceux, grands et petits, qui m'ont paru être les plus vivants dans le sentiment religieux et le culte du peuple actuel, et c'est comme la masse se les représente le plus ordinairement que j'ai essayé de les décrire. Il faut se rappeler, d'ailleurs, qu'il ne s'agit ici que de mythologie, mais que, si l'on voulait faire le tableau de la religion populaire en son entier, il y aurait encore à faire place à ces puissances obscures mal caractérisées, généralement impersonnelles, qui souvent, plus que les personnages plus représentatifs du panthéon apparent, ont joué le rôle principal dans la vie religieuse des Chinois de tous les temps.

*

* *

¹ Quatre autres volumes devaient paraître après la publication en 1928 de cet article.

II

Les dieux suprêmes

I. L'Auguste de Jade, Yuhuang

Le monde est gouverné par un dieu suprême, maître souverain de tous les autres, l'Auguste de Jade, *Yuhuang*, ou le Suprême Empereur Auguste de Jade, *Yuhuang Shangdi*, ou, comme on l'appelle vulgairement, Monsieur le Ciel, *Laotianye* : ces deux noms marquent bien le caractère hybride de la religion populaire, car le premier est emprunté au Taoïsme et l'autre à la religion officielle. Le titre d'Auguste de Jade est en effet celui du second des Trois Purs, la Triade suprême du Taoïsme, celle qui réside dans le plus élevé des trente-six cieux, le ciel *Daluo*. Les trois personnages de cette Triade (où certains ont cru à tort retrouver une trace d'une influence lointaine des idées chrétiennes sur la Trinité) ne sont pas trois souverains régnant ensemble : le premier, le Vénérable Céleste de l'Origine Première, *Yuanshi Tianzun*, a gouverné d'abord, mais il a depuis longtemps résigné sa charge à son disciple le Vénérable Céleste Auguste de Jade, qui est ainsi le dieu suprême actuel, et qui, par la suite, passera la main au Vénérable Céleste de l'Aurore de Jade de la Porte d'Or, *Jinque Yuchen Tianzun*, troisième personne de la Triade. Mais le dieu de la religion populaire n'est pas le dieu taoïste, instructeur plus que souverain du monde : ses acolytes sont oubliés, et lui-même, héritier du vieil Empereur d'En Haut de la mythologie antique, qui donnait l'investiture aux rois, est très loin de pratiquer le Non-Agir taoïque, et dirige au contraire directement et personnellement les affaires célestes et terrestres. Comment cette figure divine se forma, pourquoi l'antique Seigneur d'En Haut survécut en se transformant à la disparition de presque toute la religion et la mythologie de l'antiquité, il faudrait, pour s'en rendre compte, connaître mieux que nous ne le faisons l'histoire de la religion populaire pendant les dix premiers siècles de notre ère. Dès le Xe siècle, la figure moderne était parfaitement composée.

C'est dans ce rôle de dieu suprême régent de l'univers, comme l'empereur l'est de la Chine souverain des dieux et des hommes, que le présentent les curieuses visions de deux empereurs du XIe et du XIIe siècle. L'empereur Zhenzong, de la dynastie de Song, a raconté lui-même les siennes. Une première fois,

« le vingt-septième jour du onzième mois de l'an dernier (11 décembre 1107), comme il était près de minuit et que j'allais me coucher, subitement la chambre s'illumina, et je vis des dieux aux bonnets d'étoiles et aux vêtements de soie qui me dirent :

"Le 3 du mois prochain, il faut établir pendant un mois, dans la salle d'audience du palais, un lieu de culte taoïste, en attendant que descende un écrit céleste, le charme faste de grande réussite, en trois paragraphes."

Je me levai, mais aussitôt ils disparurent. »

Il en eut toute une série d'autres pendant les années qui suivirent et ses ministres prirent soin qu'elles se réalisassent immédiatement. En 1012, les dieux lui apportèrent une lettre du ciel.

« Le dixième mois, je vis en songe un dieu qui me transmit une lettre de l'Auguste de Jade disant :

"Précédemment j'avais ordonné à votre ancêtre Zhao de vous transmettre une lettre céleste : maintenant, je viens de lui ordonner de vous rendre visite de nouveau."

Le lendemain je rêvai de nouveau qu'on me transmettait les paroles suivantes du Vénérable Céleste :

"Que mon siège soit à l'Ouest, et qu'il soit préparé six sièges pour ma suite !"

Ce jour-là, dans la salle de l'Extension de la Grâce, fut établi un lieu de culte taoïste. Au premier quart de la cinquième veille, je sentis d'abord un parfum étrange ; un instant après, une lueur remplit la salle, faisant pâlir les lampes et les torches, et je vis que le Vénérable Céleste Immortel Transcendant était arrivé. Je le saluai ; soudain une nuée jaune se leva ; au bout d'un instant, la nuée se dispersant monta les degrés de l'Ouest, et je vis les suivants sur les degrés de l'Est. Le Vénérable Céleste s'était assis ; il y avait six personnes qui accompagnaient le Vénérable Céleste et qui s'assirent après lui. Je voulus saluer les six personnes ; le Vénérable Céleste m'arrêta et me donnant l'ordre (de l'Auguste de Jade) me dit d'abord :

"Je suis l'Auguste Humain, *Renhuang*, un des Neuf Augustes (qui dans l'histoire mythique taoïste furent les premiers souverains du monde, aux origines). Je suis le Premier Ancêtre de la famille Zhao (à laquelle appartenaient les empereurs de la dynastie Song). Je redescendis en ce monde pour être l'empereur Jaune *Huangdi*. Tout le monde déclare qu'il fut le fils de Zhaotian ; c'est faux : sa mère, émue par le tonnerre, rêva d'un homme céleste et lui donna naissance. Aux temps des Tang Postérieurs (923-935), ayant reçu l'ordre de l'Empereur de Jade, je redescendis le premier jour du septième mois (1er août 927) pour gouverner entièrement ce bas monde et être le chef de la famille Zhao (c'est-à-dire être le fondateur de la dynastie Song, 960-976) ; il y a maintenant cent ans."

A ces mots, quittant son siège, il monta sur un nuage et s'en alla. »

A la suite de ces faveurs singulières que lui accordait l'Auguste de Jade, l'empereur Zhenzong lui éleva dans un des bâtiments du palais une statue (1014) et lui décerna le titre de Très-Haut, Créateur du Ciel, Porteur du Sceptre, Régulateur du Calendrier, Incarnation du Dao Auguste de Jade, Grand Empereur du Ciel. Un siècle plus tard, en 1115, un de ses successeurs, l'empereur Huizong, transforma les deux derniers titres en Suprême Empereur, Auguste de Jade du Ciel élevé, le confondant ainsi avec le Suprême Empereur de la religion officielle ; mais cette innovation n'a pas été conservée. C'est à Zhenzong que les lettrés chinois attribuent ordinairement l'« invention » de l'Auguste de jade ; mais il est évident que, pour que l'empereur ait eu aussi nettement la vision de son ancêtre lui apportant l'ordre du dieu, il faut que celui-ci ait déjà existé à son rang de dieu suprême dans la croyance populaire. Et cela est encore plus nécessaire si vraiment, comme ils le croient (sans raison décisive d'ailleurs), l'empereur était un simulateur et avait purement et simplement imaginé ses visions pour tromper le peuple, car, pour des visions fausses plus encore que pour des visions vraies, il lui fallait s'appuyer sur une croyance bien établie : les révélations n'auraient eu aucun intérêt si elles avaient émané d'un dieu inconnu.

L'Auguste de Jade est représenté assis sur un trône, en costume impérial de grande cérémonie : il est vêtu de la longue robe brodée de dragons ; sur la tête il a le bonnet (*mian*) des empereurs, formé d'une planchette d'où tombent devant et derrière treize pendeloques de perles de couleur enfilées sur des cordons rouges, et de ses deux mains croisées il tient la tablette impériale de cérémonie (*gui*). On lui donne ce visage dépourvu d'expression par lequel les Taoïstes essaient d'exprimer le calme et la majesté ; de longs favoris et des moustaches tombantes ainsi qu'une barbiche encadrent sa figure.

II. La famille et la Cour de l'Auguste de Jade

L'Auguste de Jade a toute une famille. Une de ses sœurs cadettes est la mère de Yang Jian, un dieu très populaire sous le titre de Deuxième Seigneur de qualité, *Erlang*, qui chasse les mauvais esprits en les faisant poursuivre par le Chien Céleste, *Tiangou*. La déesse Tête-de-Cheval, qui s'occupe des vers à soie, est une de ses femmes de second rang. Une de ses filles, Mademoiselle Septième, *Qiguniang*, est invoquée par les jeunes filles qui veulent connaître d'avance leur mari : après s'être prosternée et avoir brûlé de l'encens, la consultante s'assied la tête couverte d'un voile, pendant que ses compagnes continuent à brûler de l'encens et à prier, et, suivant le cas, la figure de son mari ou des scènes de sa vie passent rapidement devant ses yeux.

Le palais de l'Auguste de Jade se trouve au ciel. L'imagination populaire n'a pas cherché à préciser plus exactement ; ceux qui ont besoin de plus d'exactitude en ces matières admettent, avec les taoïstes, qu'il réside au plus élevé de tous les cieus, le ciel *Daluo*, d'où il domine l'univers entier, les étages des cieus inférieurs, la terre et les étages infernaux. C'est là qu'il a son

palais. Et ce palais a un portier, Wang le Fonctionnaire Transcendant, *Lingguan*, qui, longtemps perdu parmi la foule des innombrables divinités taoïstes sans personnalité marquée (il était simplement un parmi les vingt-six généraux de la Cour céleste), devint brusquement très populaire à la fin du XV^e siècle. Le *daoshi* Zhou Side, qui prétendait tenir de lui et de ses révélations tous ses pouvoirs magiques, avait profité de son crédit auprès de l'empereur Yongle (1403-1425) pour lui faire élever un temple officiel à l'ouest de Pékin, le Temple du Général Céleste, où des sacrifices devaient être faits le jour du solstice d'hiver. Au milieu du temple, on avait dressé une statue du dieu découverte miraculeusement au bord de la mer ; tous les trois mois, on changeait les vêtements de soie brodés dont elle était vêtue, et tous les dix ans la garde-robe était brûlée et remplacée en entier. On raconte que, de son vivant, Wang, homme d'une force prodigieuse, s'employa à protéger le peuple des exactions des mandarins et des mauvais esprits : en récompense, il reçut un sceau de l'Auguste de Jade. Il se tient à la porte du palais céleste, son bâton noueux à la main ; il écarte les importuns et en même temps se tient prêt à aller accomplir aussitôt les missions de redresseur de torts que lui confie l'Auguste de Jade, en mettant à mort les coupables que celui-ci désigne. C'est pourquoi on place sa statue à l'entrée des temples de Yuhuang et, en général, de beaucoup de temples taoïstes ; il est représenté debout, couvert de son armure et son bâton à la main.

III. L'administration et les ministères célestes

Et surtout il a toute une cour, des ministres, des généraux, des gardes et une armée de fonctionnaires et d'employés : de même que, sur terre, l'empereur conférait des charges aux mandarins terrestres, de même il confère des charges aux dieux, mandarins chargés par lui de fonctions déterminées. Ceux-ci doivent venir lui rendre compte de leur mandat tous les ans à date fixe, généralement au moment du Jour de l'An : ils montent à sa Cour lui rendre hommage et lui présenter leurs rapports sur leur gestion, et il leur accorde de l'avancement, ou les châtie suivant leurs mérites. C'est toute une immense administration céleste.

Les Taoïstes l'ont systématisée sur le modèle de celle de l'empire et ont imaginé les ministères célestes. Il y en a toute une série : ministère du Tonnerre et du Vent, ministère des Eaux, ministère du Feu, ministère du Temps, ministère des Cinq Pics, ministère de la Littérature, ministère de la Guerre, ministère des Richesses, ministère des Travaux, ministère des Épidémies, ministère de la Petite Vérole, ministère des Exorcismes, ministère de la Médecine, etc. Chacun a son président, comme avaient les ministères terrestres au temps de l'empire, avec ses assistants et son armée de fonctionnaires subalternes.

Mais cette organisation est loin d'avoir été acceptée dans tous ses détails par le sentiment religieux populaire. Si certains de ces ministères, celui du

Tonnerre, par exemple, ou celui des Richesses, paraissent être acceptés au moins dans certaines régions, le plus souvent certains dieux seuls ont été admis à l'exclusion des autres. Nous connaissons trop mal les rapports de la religion populaire avec le Taoïsme au cours des siècles pour voir clairement dans quels cas les *daoshi* ont, par symétrie, créé autour des dieux populaires de nouvelles divinités qui n'ont pas eu de succès, afin de peupler leurs Ministères Célestes, ou dans quels, au contraire, la religion populaire a arbitrairement choisi ou délaissé parmi les créations des *daoshi*. Mais, quelles qu'aient été les causes de chaque cas particulier, le résultat est que le cadre taoïste ne représente guère la religion actuelle vivante. Celle-ci est moins régulière, mais aussi moins lourdement agencée ; elle est du reste, elle aussi, très hiérarchisée, et les dieux y ont leur place comme les hommes dans la société humaine.

Tous les dieux ont pour fin unique l'homme et son bien-être matériel et moral, qui est une des conditions nécessaires de la bonne marche du monde. Mais leurs fonctions les mettent en relation plus ou moins directement avec la société humaine ; aussi peut-on, sans trop de peine, les répartir en trois catégories : les dieux de la Nature (pluie, vent, tonnerre, montagnes, eaux, etc.), dieux chargés des vivants, groupements sociaux ou individus, enfin dieux chargés des morts.

IV. Le Ciel et le Suprême Empereur dans le culte impérial.

Quand les gens du peuple parlent de Monsieur le Ciel, c'est toujours sous la forme de Yuhuang qu'ils se le représentent, comme une divinité personnelle, un empereur céleste très puissant qui gouverne le monde comme naguère encore l'empereur terrestre gouvernait l'empire, et dont les dieux sont les fonctionnaires. Mais, dans certains cercles lettrés, sous l'influence de la philosophie des grands maîtres confucéens du temps des Song, les « Cinq Maîtres », dans les théories de qui toutes les générations de lettrés ont été élevées depuis sept siècles, le premier rôle est donné à une puissance impersonnelle qu'on appelle simplement le Ciel, *Tian*, et en laquelle s'est absorbé le Suprême Empereur de l'antiquité, souverain céleste personnel, et prototype de l'Auguste de Jade.

Ce Ciel n'est pas le ciel matériel et visible, c'est son essence. C'est une manière concrète de désigner le Principe Actif, *Li*, qui fait mouvoir toutes choses. Aussi produit-il tout. « Il y a des gens qui demandent avec hésitation : Le Ciel, qu'est-ce que cela veut dire ? Les quatre saisons se succèdent et toutes choses sont produites. Voilà qui est clair ! » Il ne faut pas conclure de là qu'il est créateur. Il y a deux principes, le Principe Actif, *Li*, premier moteur, et le Principe Passif, *Qi*, matière subtile et ténue, qui ont existé de tout temps : leur union constitue ce qu'on appelle le Grand Un, *Taiyi*, ou le Grand Faîte, *Taiji* ; c'est grâce à cette union que la matière subtile, *Qi*, transformée suivant deux modes, mode de repos, *yin*, et mode de mouvement, *yang*, qui se

succèdent indéfiniment, a produit les Cinq Éléments : Métal, Bois, Eau, Feu, Terre, et en général toutes choses.

On voit que, dans ce système, aucune divinité personnelle n'est nécessaire. Et en effet, le plus récent des Cinq Maîtres, l'homme qui a eu l'influence la plus considérable sur la formation de l'esprit chinois moderne, Zhu Xi, déclare formellement qu'il n'y en a pas.

« Certains demandent (un avis sur la phrase du *Shijing*) :

"Le Suprême Empereur fait descendre l'intelligence au peuple."

Le Ciel donne naissance aux êtres et ils se développent suivant leur nature (ainsi donnée par lui) : sur ceux qui sont faits bien, descendent les cent félicités ; sur ceux qui sont faits mal, descendent les cent calamités ; dans ces conditions, comment y aurait-il véritablement là-haut dans l'azur un seigneur maître ? »

Néanmoins, le ciel a gardé encore sinon quelque chose d'anthropomorphique, au moins une certaine conscience qui fait qu'il régit non seulement le monde physique, mais encore le monde moral ; certains termes des Livres Classiques, qu'on ne peut réfuter puisqu'ils sont l'œuvre des Saints de l'antiquité, obligent bien à admettre qu'il sait tout. Mais il le sait d'une façon particulière.

« Le Ciel connaît les choses sans oreilles, sans yeux, sans cœur, sans réflexion... Il voit et entend par le peuple ; il manifeste sa majesté par le peuple. »

C'est cette connaissance qui, malgré son caractère tout spécial, justifie les sacrifices que l'Empereur devait lui faire chaque année au Temple du Ciel, grand enclos planté d'arbres, situé dans la banlieue méridionale de la capitale, *nanjiao*, au milieu duquel s'élèvent, d'une part, l'Autel du Ciel, tertre rond à trois étages, orné de balustrades de marbre, et, de l'autre, le Temple où l'on prie pour la Récolte, *Qinian miao*, situé un peu au nord de l'Autel du Ciel et relié à celui-ci par une chaussée dallée. Le sacrifice sur l'Autel du Ciel au solstice d'hiver, qu'on appelait simplement le sacrifice de la Banlieue, *jiao*, était une des cérémonies les plus importantes de la religion officielle. Tous ceux qui y prenaient part, y compris l'Empereur, devaient se préparer à l'avance par le jeûne, c'est-à-dire que, pendant les trois derniers jours (autrefois le jeûne durait dix jours), ils se retiraient dans le Palais de Jeûne, à l'écart des femmes, et s'abstenaient de certains mets, de musique, etc. Le jour venu, un cortège somptueux allait chercher l'Empereur deux heures avant le lever du soleil, et le conduisait au Temple du Ciel : les éléphants en tête, puis la troupe des musiciens, chanteurs et instrumentistes, puis les porteurs de drapeaux, bannières des vingt-huit constellations zodiacales et des Cinq Planètes, des Cinq Pics et des Quatre Fleuves, etc. ; derrière, les équipes de danseurs porteurs de plumes de paon, de danseurs armés, de porteurs d'éventails et de parasols ; derrière encore, les princes et les hauts

fonctionnaires, chaque groupe séparé du précédent par une compagnie de soldats, L'Empereur, vêtu du costume brodé de dragons et coiffé du bonnet à pendeloques de perles, montait alors dans une chaise monumentale portée par trente-six hommes et, précédé d'exorcistes, se rendait du Palais au Temple. Les victimes avaient été égorgées et cuites entières dans de grands chaudrons dès la veille, et tout avait été préparé : le trône du Suprême Seigneur de L'Auguste Ciel, *Huangtian Shangdi*, sur l'étage le plus élevé du tertre, avec ceux des Ancêtres Impériaux disposés à droite et à gauche, et aussi les tablettes du Soleil, de la Lune, du Vent, de la Pluie, des Pics, des Fleuves, etc. Dès que l'Empereur était arrivé, il montait sur le tertre, on allumait devant le trône du Suprême Empereur un bûcher dont la fumée l'invitait à descendre assister à la cérémonie. Alors l'Empereur présentait lui-même, en se prosternant, l'encens, les rouleaux de soie et les disques de jade bleu ; après quoi, s'étant prosterné trois fois, il faisait à genoux une libation au Suprême Empereur, puis à chacun de ses Ancêtres ; enfin on lui apportait un morceau de viande rôtie, qu'il offrait de même. Pendant ce temps, au pied du tertre, les chanteurs, accompagnés par les flûtes, chantaient les hymnes officiels composés par le Bureau de la Musique, et les danseurs faisaient leurs évolutions au son des gongs et des pierres sonores, les danseurs militaires armés les premiers et les danseurs civils portant des plumes de paon les derniers. La cérémonie achevée, l'Empereur se prosternait neuf fois pour faire ses adieux et descendait de l'autel ; on brûlait sous ses yeux, sur un bûcher placé dans un coin de l'enceinte, une des victimes ainsi que les rouleaux de soie et les disques de jade ; puis le cortège se reformait pour le reconduire au palais. Au lendemain de la Révolution, le sacrifice fut encore accompli quelque temps par un délégué du président de la République ; mais Yuan Shikai, peut-être conduit en cela par ses arrière-pensées de restauration monarchique à son profit, fut le dernier chef d'État à le faire célébrer ; depuis sa mort (1916), il a été interrompu, pour la première fois peut-être depuis les origines de la civilisation chinoise.

Le sacrifice du printemps, qui se faisait dans le Temple où l'on prie pour la Moisson, était moins solennel, mais les offrandes, à peu près identiques, s'accompagnaient également de musique et de chants, ainsi que de danses militaires et civiles ; le trône de l'Empereur Suprême était placé au milieu du temple, avec à sa gauche et à sa droite les mêmes tablettes que pour le sacrifice *jiao* ; l'Empereur, dans la prière qu'on brûlait, annonçait le début prochain des travaux des champs et demandait que pluie et beau temps vinsent en leur temps de façon que la récolte fût bonne. Comme tout ce qui se rapporte au culte du Ciel, cette cérémonie n'a plus lieu depuis quelques années.

La religion officielle, toujours portée aux constructions symétriques, avait aussi des sacrifices à la Terre, *di*, en tant que représentant le principe *yin*, par opposition au Ciel, représentant le principe *yang*, et distincte du dieu du Sol, *she*, qui était une divinité territoriale inférieure à ce couple suprême. Elle avait un autel carré à deux étages dans la banlieue nord de la capitale (les nombres pairs et le Nord sont *yin*), et sa grande fête était au solstice d'été, avec des

cérémonies analogues à celles du sacrifice du solstice d'hiver au Ciel, sauf qu'on enterrait les victimes au lieu de les brûler. Les dates choisies avaient, elles aussi, un sens symbolique : le solstice d'été est le temps où le principe *yang* arrive à son apogée, et de même le solstice d'hiver pour le principe *yin* ; mais c'est aussi le temps où les principes contraires, un instant annihilés, vont commencer à croître de jour en jour, au détriment de celui qui triomphe ce jour-là : c'est à aider à cette croissance et, par suite, à l'alternance régulière des principes, qui est la cause première de la bonne marche de l'univers, que ces sacrifices étaient destinés.

*

* *

III

Les dieux de la nature

I. Le Soleil et la Lune

Les dieux de la Nature ne jouent qu'un rôle assez faible dans la religion chinoise. Il est vrai que l'Empereur rendait officiellement un culte au Soleil et à la Lune ; ils ont chacun un autel en plein air analogue à celui du Ciel, mais à un seul étage, dans la banlieue de la capitale, le Soleil du côté de l'est et la Lune du côté de l'ouest. Les sacrifices avaient lieu tous les deux ans, les années impaires du cycle de soixante ans pour le Soleil, qui est la quintessence du Principe Actif, *yang*, auquel appartiennent les nombres impairs, et les années paires pour la Lune, quintessence du Principe Passif, *yin*, auquel appartiennent les nombres pairs. Ils se faisaient respectivement le matin au lever du Soleil au milieu du printemps, et le soir à son coucher au milieu de l'automne, pour les mêmes raisons. Les offrandes consistaient en un groupe de trois victimes, bœuf, mouton et porc, avec du vin, des pièces de soie et des jades rouges (Soleil) ou blancs (Lune). De la musique et des danses militaires et civils accompagnaient les cérémonies. Mais c'était là, comme beaucoup de ce qui appartient à la religion officielle, un culte mort, que l'on continuait d'accomplir par habitude, mais auquel nul n'attachait plus d'importance. D'autre part, le Soleil et la Lune ont aussi leurs divinités bouddhiques et taoïstes, mais ce sont là des divinités de catalogue, auxquelles personne ne s'adresse. On trouve, il est vrai, assez souvent des images ou des statuettes de la Femme dans la Lune, *Chang'e* ou *Heng'e* assise sur le crapaud à trois pattes ; mais ce sont simplement des bibelots ou des dessins auxquels actuellement on n'attache presque jamais un sens religieux.

C'était la femme d'un héros des temps mythologiques, Yi l'Excellent Archer ; l'un des plus célèbres exploits de son mari fut tel : un jour que les dix frères Soleils, montant au ciel tous ensemble, menaçaient d'embraser la terre, il en abattit neuf à coups de flèches. La Reine des Immortels, Xiwangmu, lui avait fait don, un jour, de la drogue d'immortalité ; mais sa femme la déroba en son absence et commença à la boire. Elle n'avait pas achevé qu'il revint, et elle, prise de peur, s'enfuit ; grâce à la drogue qu'elle avait absorbée, elle put s'élever vers le ciel, mais, comme elle n'avait pas pris toute la dose, elle dut s'arrêter à moitié chemin et rester dans la Lune. Yi lui-même monta peu après au séjour des Immortels et devint le régent du Soleil.

Le culte du Soleil et de la Lune existe cependant, sans être très fréquent, à titre de dévotion personnelle. Leurs dévots leur élèvent une tablette laquée rouge ou simplement collent sur un mur une bande de papier rouge où les

deux noms sont enlacés côte à côte ; ils se prosternent devant cette tablette en brûlant de l'encens aux trois jours de fête du Soleil, qui sont le 1^{er} du deuxième mois, le 19 du troisième (son jour de naissance) et le 19 du onzième, d'après le *Livre du Saint Prince Soleil* ; le reste de l'année, ils se contentent de réciter une prière en vers.

II. La Dame qui en balayant fait le Ciel Serein

La Dame qui en balayant fait le Ciel Serein, *Saoqingniang* est, comme le montre son nom, chargée de purifier le ciel après la pluie, en chassant les nuages à coups de balai. On la représente comme une femme, les manches retroussées, tenant en main un balai. C'est une simple feuille de papier qu'on découpe de façon à reproduire cette silhouette de balayeuse, on la garde ordinairement dans l'appartement des femmes, et on l'en sort après la pluie pour l'accrocher au-dessous du toit, de façon que le moindre souffle, en l'agitant, lui fasse réellement balayer l'air. Son balai n'écarte pas seulement les nuages, il les rassemble aussi, du moins dans certaines régions où on l'accroche de la même façon, quand la sécheresse a duré trop longtemps, afin de faire venir la pluie.

III. Monseigneur le Tonnerre et la Mère des Éclairs.

Le dieu du Tonnerre, Monseigneur le Tonnerre, *Leigong*, est une des divinités antiques que la religion moderne a gardées presque sans modification. A l'origine, c'était peut-être un hibou : il en a conservé le bec, les ailes et les griffes, mais il a pris un corps d'homme tout bleu ; sa laideur est proverbiale. Il est vêtu tout juste d'un pagne, porte un chapelet de tambours et tient de la main droite un maillet de bois avec lequel il les fait résonner pour produire le roulement du tonnerre, et de la gauche le stylet dont il frappe les coupables qu'il a reçu l'ordre de châtier. Les religieux taoïstes l'ont décomposé en une collection de divinités qui forment le bureau du Tonnerre : le président est l'Ancêtre Tonnerre, *Leizu*, qu'on met à la place d'honneur dans les temples et les chapelles du Tonnerre et au nom de qui sont libellés des pardons imprimés ; Monseigneur le Tonnerre est un de ses subordonnés, avec plusieurs autres. Mais la religion populaire n'a pas ratifié cette distinction et ne connaît aujourd'hui, comme autrefois, qu'un seul dieu du Tonnerre, qui est appelé tantôt l'Ancêtre Tonnerre, tantôt le Bodhisattva Monseigneur le Tonnerre. Il a toute une famille, et il y a de nombreux contes sur les mésaventures des petits Tonnerres inexpérimentés : celui qui, pris dans la fente d'un arbre et ne pouvant se dégager seul, dut son salut à un bûcheron qui passait ; celui qui, encore maladroit, ne réussissait pas à s'envoler et finit par se faire assommer à coups de bâton par un paysan qu'ennuyait le bruit de ses roulements pendant ses essais infructueux ; etc.

Monseigneur le Tonnerre fait le bruit, mais non les éclairs ceux-ci sont produits par la Mère des Éclairs, *Dianmu*, à l'aide de deux miroirs. On raconte que le Seigneur-Roi d'Orient manqua son coup en jouant dans son palais avec une Fille de Jade à un jeu qui consiste à lancer des baguettes, de façon qu'après avoir touché terre d'une extrémité elles rebondissent et aillent entrer dans un grand vase à ouverture étroite ; le Ciel se mit à rire, et de sa bouche ouverte sortit l'Éclair. La déesse est représentée debout sur un nuage, levant ses deux miroirs au-dessus de sa tête. A Pékin, on la considère communément comme la femme du dieu du Tonnerre.

IV. La Pluie.

A leurs côtés, les dieux de la Pluie et du Vent sont, eux aussi, subordonnés par les *daoshi* à l'Ancêtre du Tonnerre dans le bureau où ils sont classés. Ce sont des divinités d'origine fort ancienne et qui ont conservé leurs vieux titres de Maître de la Pluie et de Comte du Vent, qu'on leur donnait dans l'antiquité ; on les représente debout sur des nuages : le premier, comme un guerrier couvert d'une armure jaune, portant un vase plein d'eau ; le second, comme un vieillard à barbe blanche vêtu d'un manteau jaune avec un bonnet bleu et rouge et tenant à la main un éventail qu'il agite ou un sac rempli de vent. Mais ces esprits, qui ont leur place non seulement dans le culte taoïste, mais encore dans la religion officielle, ont presque disparu de la religion populaire. A Pékin, par exemple, le Maître de la Pluie est encore connu : les images populaires le figurent tenant en main une coupe d'où il fait jaillir de l'eau à la pointe de son sabre. Mais le Comte du Vent est oublié, et la divinité qui produit le vent est une vieille femme, Madame le Vent, *Feng popo*, qui voyage sur les nuages assise sur un tigre, et portant dans ses bras le sac qui contient les vents.

D'ailleurs, lorsque la sécheresse est trop longue et qu'on a besoin de pluie, ce n'est généralement pas à ces divinités qu'on s'adresse. Les cérémonies pour faire tomber la pluie varient suivant les régions. Dans bien des endroits, on sort de son temple la statue du Dieu des Murs et des Fossés de la circonscription, et on l'installe en plein soleil, jusqu'à ce que la pluie tombe, ce qui, dit-on, ne tarde guère ; et on raconte un peu partout l'histoire du préfet ou du sous-préfet qui, lors d'une sécheresse prolongée, alla trouver le dieu et lui dit :

« Nous sommes l'un et l'autre chargés de gouverner cette circonscription ; exposons-nous tous deux au soleil, et que celui de nous deux qui est responsable de la sécheresse ait la tête qui éclate ! »

Puis il fit porter la statue sur la place du marché et se tint debout à côté ; au bout de quelque temps, la tête de la statue se fendit. C'est là la dernière trace d'un rite plus barbare de l'antiquité : on faisait danser des sorcières faiseuses de pluie au soleil jusqu'à ce que la pluie ou leur mort survînt. Cette

coutume, qui, à l'origine, avait pour but de faire tomber la pluie par le pouvoir propre des sorcières, était comprise, dès le premier siècle de notre ère, comme une torture infligée à l'esprit qui possédait les sorcières ; avec l'adoucissement des mœurs, il était simple d'en arriver à torturer le dieu non plus par intermédiaire, mais directement dans sa statue. Ce procédé n'est d'ailleurs qu'un entre un grand nombre. L'un des plus singuliers est celui qu'on appelle « rire d'un chien » et qu'on pratique dans la partie occidentale du Sichuan, parce que, selon un proverbe très répandu, quand on rit d'un chien, le temps ne peut rester beau. Un chien est habillé d'un costume complet de mariée, il est assis dans un palanquin orné de broderies et de fleurs, puis il est porté lentement en procession à travers toutes les rues de la ville, pendant que tout le monde le regarde et rit de lui.

V. Les Rois-Dragons, Longwang.

Mais surtout à travers la Chine tout entière, c'est à des êtres tout différents que l'on s'adresse pour obtenir la pluie : aux dragons, monstres au corps recouvert d'écailles, avec quatre pattes, qui sont capables de s'élever jusqu'au ciel et de marcher sur les nuages, et qui produisent la pluie. Dans le centre et dans le sud, on fait ordinairement une grande procession : un dragon, fait d'une carcasse de bois recouverte de papier ou d'étoffe, est porté par des hommes ou des jeunes gens, qui s'avancent en dansant, à la suite d'un enfant dansant à reculons qui porte la perle du dragon ; ou bien un dragon en terre est porté sur un brancard autour duquel dansent des jeunes gens ; quelquefois, c'est seulement un drapeau sur lequel est figuré un dragon, qu'on porte derrière des drapeaux de toute sorte avec des inscriptions pour demander la pluie, et un porteur d'eau suit qui trempe de temps en temps une branche de saule dans un de ses seaux et asperge la rue et les passants en criant : « Voilà la pluie qui vient ! » Au Sichuan, il y a une procession analogue, mais c'est le dragon qui est arrosé d'eau : chaque maison a préparé un baquet devant sa porte, et les enfants l'aspergent quand il passe. Danses et processions de dragons sont des cérémonies très anciennes pour obtenir la pluie. Déjà, au temps de Confucius, les habitants du pays de Lu, sa patrie, mimaient au quatrième mois de l'année le dragon qui sort de la rivière ; pour cela, deux troupes de six à sept hommes, l'une d'adultes, l'autre d'adolescents, faisaient une danse cérémonielle au milieu du courant de la rivière Yi, qu'ils passaient à gué, puis sortaient de la rivière pour aller chanter sur l'autel de la pluie. Dans d'autres endroits, au III^e siècle A. C., on faisait l'image d'un dragon ailé pour écarter la sécheresse.

Dans les croyances actuelles, fortement teintées d'idées bouddhiques, les dragons forment un peuple immense que gouverne le Roi-Dragon, Longwang. Ils ont le corps écailleux aux quatre pattes armées de griffes ; leur tête est surmontée de cornes, et le milieu de leur crâne forme une sorte de bosse en forme de montagne ; ils ont la faculté de monter au ciel ainsi que de plonger

dans les eaux, celle de grandir et rapetisser leur corps à volonté. Comme les *nâga* du folklore hindou, auxquels, dès les premiers temps de la prédication du Bouddhisme, missionnaires et fidèles les ont assimilés, ils possèdent une perle merveilleuse que les représentations figurées manquent rarement de placer devant eux sous la forme d'une grosse boule ; lorsque, comme il est fréquent, on les représente par couple s'affrontant, la perle est posée entre les deux têtes qui se font face. Ils ont aussi emprunté des *nâga* le pouvoir de prendre la forme humaine quand ils le veulent, et ils en profitent pour aller se promener au milieu des hommes, le plus souvent pour épouser ou enlever des jeunes filles.

Leur souverain, le Roi-Dragon, est énorme : il a un li (environ 500 mètres) de long. On le vit bien quand le Premier Empereur de Qin, sur les conseils de ses magiciens, étant parti lui-même sur la mer à la recherche des Iles des Immortels, que ses envoyés avaient vues sans pouvoir les atteindre, essaya d'effrayer le Roi-Dragon en faisant battre le tambour sur ses vaisseaux par les soldats ; le bruit attira le Roi-Dragon, qui apparut à la surface des flots, long de 500 pieds ; l'Empereur le fit cribler de flèches, en sorte que son sang rougit l'Océan tout entier. Mais, la nuit suivante, il rêva qu'il luttait avec le Roi-Dragon et était vaincu ; le lendemain, il tomba malade et il mourut sept jours après.

Mais il est bien rare qu'on figure les rois-dragons autrement que sous forme humaine : c'est celle que, dans les légendes, ils préfèrent ordinairement, et ce n'est que lorsqu'ils sont tués ou vaincus qu'ils reprennent leur aspect monstrueux. Il semble que ce soit le théâtre qui ait eu la plus grande part à la création du type habituel des images populaires : gros, avec une longue barbe, de fortes moustaches et d'énormes sourcils, le visage recouvert d'une peinture multicolore, formant des taches ou des raies au milieu desquelles toute figure humaine disparaît. Ses statues lui donnent simplement l'aspect de gros mandarins barbus, confortablement assis, et c'est surtout par les devises et les inscriptions qu'ils se distinguent de nombreuses autres divinités de type iconographique analogue.

Les livres bouddhiques traduits en chinois comptaient les uns huit, les autres dix rois-dragons (*nâga*). Mais, du moment où, pour les Chinois, les rois-dragons furent devenus les rois des mers, leur nombre devait être fixé à quatre, car pour eux la terre est entourée de Quatre Mers, une sur chaque face, à chacun des points cardinaux, et ces Quatre Mers l'entourent d'une ceinture continue comme le Fleuve Océan de la mythologie homérique. C'est ce système du folklore populaire qu'ont adopté les Taoïstes ; ils ont quatre rois-dragons pour les Quatre Mers : le Roi-Dragon qui Élargit la Vertu, Guangde, pour la Mer Orientale ; celui qui Élargit le Bien, Guangli, pour la Mer du Sud ; celui qui Élargit la Faveur, Guangrun, pour la Mer Occidentale ; celui qui Élargit la Générosité, Guangze, pour la Mer Septentrionale. Mais ces noms ne sont guère plus connus dans le peuple que ceux des dix Nâgarâja bouddhistes. Les seuls noms vraiment populaires sont ceux qui leur ont été donnés dans le roman du *Voyage en Occident* (*Le Singe Pèlerin, Xiyouji*) et

qui, bien qu'apparentés aux noms taoïstes, en sont assez différents. Les rois-dragons sont des frères et ont le même nom de famille, Ao. On les appelle Ao Guang (Mer Orientale), Ao Qin (Mer du Sud), Ao Run (Mer Occidentale), Ao Shun (Mer Septentrionale). Ils gouvernent chacun une des Quatre Mers, celui de la Mer Orientale étant le chef des trois autres, sous les ordres de l'Auguste de Jade, à qui ils doivent aller rendre hommage, comme tous les dieux, une fois par an. C'est au troisième mois qu'ils montent à la Cour Céleste, et c'est pourquoi le troisième mois est un mois de grandes pluies.

Les grands rois-dragons ne tiennent guère de place dans la religion populaire chinoise. Tout au plus les dragons locaux, chacun dans son lac ou son fleuve ou son tourbillon, en ont-ils parfois un peu davantage dans leur district. Ce ne sont pas ces créations mythologiques qui intéressent les paysans chinois, c'est l'animal doué de puissance surnaturelle qui vit dans l'eau, mais est capable de s'élever au ciel en amoncelant les nuages ; c'est le dragon faiseur de pluie.

*

* *

IV

Les dieux chargés des groupements administratifs

Pour l'aider à gouverner la terre, l'Auguste de Jade a désigné des officiers divins de toute sorte. Il y a toute une hiérarchie de dieux, comme il y a toute une hiérarchie de fonctionnaires terrestres ; il y a des ministères divins, il y a des circonscriptions administratives divines. Les titulaires des divers postes divins, nommés par l'Auguste de Jade, vont tous les ans lui rendre compte de leur administration, et ils reçoivent de lui à cette occasion récompenses et châtements, avancement et rétrogradation.

I. Le Grand Empereur du Pic de l'Est.

Le plus grand des dieux terrestres est le Grand Empereur du Pic de l'Est, *Taiyue dadi*, dieu du Taishan, la grande montagne du Shandong. Dans les catalogues officiels, ainsi que dans les livres taoïstes, il n'est pas isolé : il appartient à un groupe de divinités des montagnes, les dieux des Cinq Pics, qui, depuis le début du XI^e siècle, portent tous le titre de Saints Empereurs, *Shengdi* ; il en est le premier, et les autres sont celui du Pic du Midi, c'est-à-dire du Hengshan (dans Hengzhoufu, Hunan) ; celui du Pic de l'Ouest, c'est-à-dire du Huashan (dans Tongzhoufu, Shenxi) ; celui du Pic du Nord, c'est-à-dire du Hengshan (bien que ce nom paraisse identique à celui du Pic du Midi, il est écrit en chinois par un caractère tout différent, et c'est une autre montagne, située dans la préfecture de Datong, Shanxi) ; enfin celui du Pic du Centre, c'est-à-dire du Songshan (dans Henanfu, Henan). Mais ce sont là arrangements des lettrés et de religieux épris de symétrie — dès l'antiquité, le seul culte réellement en honneur était celui du Pic de l'Est, de même que de nos jours il est resté le seul vraiment populaire.

Le Grand Empereur du Pic de l'Est est généralement considéré comme une sorte de régent de la terre et des hommes sous l'autorité de l'Auguste de Jade. Mais son principal rôle est de présider à la vie humaine ; c'est lui qui fixe la naissance et la mort, et il a des scribes qui en tiennent registre. Dans les temples qui lui sont consacrés, de nombreuses inscriptions rappellent ce rôle :

A tous les êtres il procure la vie.
Son autorité préside au mécanisme de la vie.

Dans les premiers siècles de notre ère, il était même devenu le dieu des morts : c'est de sa montagne que les âmes des hommes partaient pour aller

naître ; c'est à sa montagne qu'elles retournaient, après la mort. On avait même localisé exactement le lieu où elles revenaient, c'était la colline Hao li, au sud-ouest de Taian, suivant d'autres, elles partaient de cette colline, où elles recevaient leur destinée à leur naissance, et revenaient après la mort à la colline Sheshen. Et ces idées ont laissé une trace dans les croyances actuelles sur le monde infernal : un des dix rois qui en gouvernent les dix sections porte encore le titre de Seigneur du Département du Pic de l'Est, *Taishan fujun* ; mais ce titre, qui, au XII^e siècle, paraît avoir réellement désigné le dieu de Taishan ne lui est plus rapporté de nos jours, et personne aujourd'hui ne songe à considérer comme un seul personnage ce petit dieu infernal et le Grand Empereur du Pic de l'Est. Ce n'est plus que chez les poètes qu'on parle encore de lui comme présidant aux morts : la foi populaire a fait de lui une divinité bien plus importante. Toutes les affaires terrestres lui sont confiées par l'Auguste de Jade, qui s'en remet entièrement à lui ; les enfers dépendent de lui à ce titre, mais ils ne sont qu'une partie de sa vaste juridiction.

Aussi a-t-il une immense administration sous ses ordres. Une inscription du XIII^e siècle énumère soixante-quinze bureaux qui dépendent de lui ; son temple à Pékin, Dongyuemiao, en contient maintenant plus de quatre-vingts. En parcourant la liste, on peut se rendre compte de la variété des attributions de ce dieu. Il s'occupe de tout ce qui concerne la vie sur terre, humaine et animale (il est d'ailleurs impossible qu'il en soit autrement, puisque la naissance animale est un des châtiments des âmes coupables, et que, si ces naissances ne dépendaient pas de lui, le dieu ne pourrait pas suivre toute la carrière des âmes à travers leurs existences successives), non seulement naissance et mort, mais encore destinée, fortune, honneurs, postérité, etc. Aussi y a-t-il un bureau d'enregistrement des naissances et un d'enregistrement des décès, un bureau des quatre sortes de naissance (ou, à Pékin, quatre bureaux, un pour les naissances humaines, un pour les naissances chez les quadrupèdes, un pour les naissances par un œuf, un pour les naissances par transformation), un bureau pour fixer la position sociale élevée ou humble à la naissance, un autre pour distribuer la fortune, un autre pour déterminer le nombre des enfants. Les actes bons et mauvais des hommes occupent aussi une série de bureaux : bureaux des voleurs, de ceux qui s'approprient injustement le bien d'autrui, des avortements, des empoisonnements, des actes d'injustice, des mérites, de la piété filiale, du loyalisme, de la mise en liberté d'êtres vivants, de la mise à mort d'êtres vivants, de la lecture des livres saints, des actes qu'on cache à sa conscience, etc. Il y en a d'autres qui sont chargés d'ajuster le destin accordé au moment de la naissance avec les mérites et les démérites acquis au cours de l'existence, bureau de rétribution des bonnes actions, de rétribution des mauvaises actions, de prompt rétribution, d'allongement de la vie, d'enregistrement des bonheurs, d'enregistrement des malheurs, de la diminution du bonheur, etc. Cinq à six bureaux occupent spécialement des fonctionnaires humains ; d'autres sont chargés des fonctionnaires divins, dieux des Murs et des Fossés, dieux du Sol, dieux des Montagnes, etc. ; d'autres encore, des religieux, bonzes ou *daoshi*. Il y en a pour les âmes abandonnées qui n'ont pas de

sacrifices ; il y en a pour les démons, pour ceux qui sont morts injustement, pour les vengeances réclamées, pour les enfers ; certains bureaux sont chargés d'envoyer diverses maladies. Enfin il y a des bureaux pour les faits naturels, Département des Eaux, Pluie et Vent, Cinq Céréales, etc.

Pour l'énorme travail que représente la tenue de ces registres, il faut un personnel immense : c'est parmi les âmes des morts qu'il se recrute. Les inscriptions du XIII^e siècle que j'ai mentionnées donnent le nom et le lieu d'origine (dans leur dernière existence terrestre) de tous les directeurs de ces bureaux. Ces directeurs eux-mêmes ont dans leurs services des employés subalternes, scribes, teneurs de livres, etc. Quelquefois les morts n'y suffisent pas, il faut prendre des vivants. Telle était la situation de Shen Sengzhao, dévot taoïste du Ve siècle de notre ère. En général, il vivait comme tout le monde, vaquant à ses occupations ordinaires ; mais, tous les trente jours exactement, le soir venu, il se coiffait d'un bonnet jaune, revêtait un costume grossier, et, après avoir fait quelques cérémonies dans sa chambre, il remplissait les fonctions de secrétaire dans un des bureaux du Pic de l'Est, et, quand il y avait quelque chose à enregistrer dans cette administration, il devait y apposer son cachet. Il se trouvait ainsi au courant de bien des choses surnaturelles, et il lui arrivait parfois de prédire aux gens des événements heureux ou malheureux ; ses pronostics se réalisaient toujours. D'autre part, les morts désignés pour un emploi n'ont pas toujours toute l'expérience nécessaire, et il faut parfois les renvoyer chez les vivants pour faire une sorte de stage. C'est ce qu'un certain Li Xuanzhi expliqua jadis à son frère cadet en ces termes :

« Je suis un spectre et voici mon histoire. J'ai été nommé teneur de livres du Pic de l'Est. Mon prédécesseur ayant été promu à un rang plus élevé, le roi du Pic de l'Est voulut nommer quelqu'un pour le remplacer, mais personne ne se trouvant suffisamment qualifié, il me fit venir et me dit :

« — Vos capacités vous rendent digne de ce poste, mais vous avez trop peu étudié. Allez chez les hommes et instruisez-vous auprès de Bian Xiaoxian ; quand vos études seront achevées, vous reviendrez et je vous nommerai. »

C'est de peur que les gens ne soient effrayés de voir un spectre que j'ai pris la forme d'un homme vivant. En moins d'un an mon instruction a été achevée, et j'occupe depuis deux ans le poste de teneur de livres du Pic de l'Est. »

Le Grand Empereur du Pic de l'Est est ordinairement figuré assis, en costume impérial ; ses statues sont aussi impersonnelles que possible, et il se distingue peu de l'Auguste de Jade. En fait, dans le peuple, on n'a guère, dans les maisons, d'images et encore moins de statues d'un aussi grand personnage ; on se contente d'afficher sur les murs son sceau ou des amulettes à son nom, ce qui suffit à écarter les mauvais esprits.

Comme presque tous les dieux, il a une famille ; mais on ne connaît et adore réellement que sa fille, la Princesse des Nuages Bigarrés, *Bixia yuanjun*, appelée souvent simplement la Dame du Taishan, *Taishan niangniang*, qui est la protectrice des femmes, en concurrence avec son émule bouddhique Guanyin (Avalokiteçvara), et aussi la patronne des renards, animaux doués de facultés surnaturelles, capables de prendre, dans certaines conditions, la forme humaine et de se mêler aux hommes ; je reparlerai plus loin de son rôle comme protectrice des femmes.

II. Les dieux des circonscriptions administratives

Toute circonscription administrative a son dieu protecteur, qui est chargé de s'occuper des habitants. Des dieux, qui portent aujourd'hui divers noms, sont les héritiers des anciens dieux du Sol de la religion antique, dont la hiérarchie, pareille à celle des princes, descendait depuis le dieu du Sol royal jusqu'aux dieux du sol des villages, en passant par ceux des principautés, ceux des districts, etc. La religion officielle rend encore un culte à ceux-ci sous leur vieux nom de *she*, à des dates déterminées. Dans la religion populaire, les dieux du Sol sont appelés *chenghuang shen*, littéralement « dieux des Murs et des Fossés », dans les circonscriptions administratives de tous les degrés, ou à un rang inférieur, ceux dont la juridiction, grande ou petite, ne s'étend pas à une circonscription administrative, sont appelés simplement *tudi shen*, littéralement « dieux du Lieu ».

1. Les dieux des Murs et des Fossés (*chenghuang*)

Le Dieu des Murs et des Fossés est le dieu qui joue le rôle le plus important dans la vie religieuse des villes et des bourgs chinois, dont il est le protecteur attitré. Il n'est pas le fondateur ; à celui-ci, on rend souvent un culte spécial sous des noms qui varient suivant les lieux (un des plus répandus est simplement l'Ancêtre du Village, *shezu*. Il est le dieu que l'Auguste de Jade a chargé du gouvernement d'une circonscription ; il est le substitut moderne de l'ancien dieu du Sol, *she*, qu'il a remplacé et qui a disparu presque entièrement du culte populaire pour ne plus avoir de place que dans la religion officielle. Celui-ci était, à l'origine, le plus important des dieux féodaux, la personnification, non de la terre productrice de récoltes, mais du fief lui-même, en tant que territoire délimité ayant une existence propre sous la suzeraineté du Fils du Ciel ; et, comme tel, il protégeait le peuple du territoire et la famille seigneuriale. Il y avait ainsi toute une hiérarchie divine de dieux du Sol appelés *she*, en face de la hiérarchie humaine des princes. Quand le monde féodal disparut au cours du III^e siècle avant notre ère, la hiérarchie des princes étant remplacée par une hiérarchie de fonctionnaires, ces dieux du sol princiers devinrent des dieux du sol provinciaux, auxquels les gouverneurs,

préfets, sous-préfets rendirent régulièrement le culte. Mais la vie se retirait peu à peu de ce culte tout administratif : les *she* ont bien subsisté dans le catalogue de sacrifices officiels, et, du haut en bas, de l'Empereur (ou actuellement du Président de la République) aux notables du village, il leur est fait des offrandes régulières à époque fixe ; mais c'est un culte périmé qui ne se maintient que par habitude et n'intéresse plus guère que les lettrés férus de ritualisme archaïque. Dans la religion vivante, les *chenghuang*, nouveaux venus d'origine incertaine les ont entièrement remplacés à tous les points de vue : ce sont eux maintenant qui protègent la ville et la circonscription où ils ont un temple ; c'est à eux qu'on demande de donner paix, bonheur, richesse, bonne récolte, etc., à toute la population. Comme le disait au début du siècle dernier le vice-roi des Deux-Hu (Hubei et Hunan) Wu Rongguang,

« le Dieu des Murs et des Fossés préside réellement à l'administration d'une région ; il donne du bonheur aux bons et du malheur aux méchants ».

Le Dieu des Murs et des Fossés n'est pas l'ancien dieu sous un nom nouveau : bien qu'actuellement il s'en rapproche beaucoup, il est en réalité tout autre chose, et l'influence des idées bouddhistes et taoïstes s'est exercée avec beaucoup de force sur sa formation. Comme tous les dieux du panthéon actuel, les *chenghuang* sont considérés comme des fonctionnaires de la Cour Céleste, des hommes qui ont par leurs mérites obtenu de recevoir cette charge après leur mort pour le temps d'une existence ; mais c'est là l'interprétation générale récente de ce culte dans le système religieux actuel. En réalité, leur origine remonte bien plus haut. Ils semblent être les plus vivaces de ces esprits à qui le peuple a de tout temps rendu un « culte irrégulier », c'est-à-dire non reconnu par les pouvoirs publics, et que, dès le temps des Han, aux premiers siècles de notre ère, les mandarins poursuivaient déjà, faisant raser leurs temples et interdisant leurs sacrifices. Des héros locaux, de grands personnages ayant leur tombeau ou leur temple funéraire à proximité, des fonctionnaires ayant laissé un bon souvenir devinrent peu à peu les protecteurs, les patrons de la population. Le temple du *chenghuang* de Wuhu à Taipingfu (Anhui) prétend remonter à l'an 240 de notre ère. C'est en 555 que, pour la première fois, est noté le fait qu'un dieu des Murs et des Fossés reçoit des sacrifices d'un mandarin, lorsque le général des Qi septentrionaux Murong Yan, chargé de défendre la ville de Ying (aujourd'hui Wuchang dans le Hubei) joignit à divers moyens terrestres des prières officielles au *chenghuang* local. Vers la même époque, Xiao Ji, roi de Wuling (un prince de la famille impériale des Liang, qui régnaient sur le midi de la Chine), fit lui aussi des offrandes au temple d'un dieu des Murs et des Fossés. Son sacrifice est resté célèbre à cause d'un prodige qui se produisit à cette occasion : un serpent rouge sortit subitement et s'enroula autour de la tête de la victime. Il est probable qu'à cette époque les temples des *chenghuang* étaient déjà répandus dans l'empire, car l'auteur de *l'Histoire des Qi septentrionaux*, qui écrivait un demi-siècle plus tard, raconte le fait sans éprouver le besoin de donner aucune explication. Trois grands écrivains du VIII^e siècle, Zhang Yue en 717, Zhang Jiuling en 727 et Du Mu en 842, firent les uns et les autres, alors qu'ils étaient

des mandarins provinciaux, des sacrifices au Dieu des Murs et des Fossés de leur ville, Jingzhou pour le premier, Hongzhou pour le second et Huangzhou pour le troisième ; les prières qu'ils composèrent en ces occasions ont été conservées dans les recueils de leurs œuvres littéraires : Zhang Yue demandait en général le bonheur pour le peuple de sa circonscription, que les fauves ne dévorassent pas ses subordonnés ni les insectes ne mangeassent les récoltes ; Zhang Jiuling, plus pressant, demandait qu'une inondation baissât et que les pluies torrentielles cessassent pour que les moissons ne fussent pas perdues ; Du Mu priait pour la pluie, demandant la fin d'une sécheresse de trois ans qui désolait sa préfecture. En 751, Zhao Juzheng, gouverneur de Suzhou (Jiangsu), reconstruisit le temple du *chenghuang* local et lui composa une inscription. Son contemporain, Duan Quanwei, restaura de même celui de Chengdu (Sichuan) et érigea une stèle : et le gouverneur Li Deyu lui offrit un sacrifice vers 830. Bien que, d'après un écrivain de cette époque, Li Yangping, ces dieux ne fussent pas alors inscrits au registre des sacrifices officiels, la fondation ou le déplacement d'un centre administratif était presque immédiatement suivi de l'érection d'un temple du Dieu des Murs et des Fossés ; celui de Xiangshan (Zhejiang) fut bâti en 706, l'année même où fut créée la sous-préfecture ; celui de Fenghua (Zhejiang) fut fondé, par ordre impérial, en 865, par le gouverneur du département de Ming, Li Zongshen : il y avait un peu plus d'un siècle que le siège de ce département avait été fixé dans cette sous-préfecture (738) ; celui de Dinghai (dans les îles Zhoushan, Zhejiang) fut construit en 916, sept ans après la création de la sous-préfecture (909), etc. D'ailleurs, le culte montant de proche en proche allait bientôt parvenir plus haut vers 934-936 le roi de Wu-Yue c'est-à-dire d'un petit royaume occupant le nord du Zhejiang, décernait le titre de roi à trois dieux des Murs et des Fossés de ses États, ceux de Hangzhou sa capitale, de Yuezhou (Shaoxingfu, Zhejiang) et de Huzhou. Les empereurs de la dynastie Song acceptèrent ce culte et conservèrent à ces dieux leurs titres, en les augmentant même parfois : celui de Hangzhou, leur capitale, reçut ainsi une promotion en 1172. Sous la dynastie mongole, le titre de roi fut décerné au Dieu des Murs et des Fossés de la nouvelle capitale, qui était le Pékin actuel. La dynastie des Ming commença par imiter celles qui l'avaient précédée : son fondateur Taizu décerna le titre d'Empereur au *chenghuang* de la capitale (alors Nankin) ; celui de roi à ceux de Kaifeng fu et de quelques autres localités ; les titres de marquis et de comte aux dieux des préfectures (*fu*) et des sous-préfectures (*xian*) ; mais, en 1370, tous ces titres furent supprimés, et on se contenta des désignations de Dieu des Murs et des Fossés de telle ou telle préfecture ou sous-préfecture. A plusieurs reprises, divers lettrés, par souci d'orthodoxie et de purisme religieux, ont combattu ces cultes comme des corruptions modernes de la bonne doctrine qui n'existaient pas dans l'antiquité et ont cherché à les faire exclure de la religion officielle, mais sans succès ; il a fallu la Révolution et l'avènement de la République pour leur faire perdre leur place dans le rituel d'État. Mais la reconnaissance officielle, malgré son importance, n'est pas essentielle au culte de ces dieux : ce sont avant tout des dieux populaires, et c'est dans le sentiment religieux du peuple que leur culte est profondément implanté.

Chaque circonscription a son Dieu des Murs et des Fossés, dont le titre varie — les vieux titres autrefois décernés ont été conservés dans l'usage courant malgré les décrets et les ordonnances contraires. Ce sont souvent des personnages historiques anciens ou modernes qui remplissent ces fonctions ; mais, à côté d'eux, il y a nombre de héros locaux, réels ou imaginaires. Celui de Pékin est Yang Jisheng, un fonctionnaire des Ming, exécuté en 1556, à l'âge de quarante ans ; celui de Nankin est Yu Qian, président du ministère de la Guerre sous Taizu des Ming, qui repoussa les Mongols après l'enlèvement de l'empereur Yingzong (1449), mais, ayant refusé de s'occuper de la mise en liberté de l'empereur prisonnier, fut exécuté quand celui-ci revint en 1457. Celui de Suzhou (Jiangsu) fut longtemps le prince de Chunshen, ministre du royaume de Chu au III^e siècle avant notre ère, et protecteur du philosophe Xunzi, qui est avec Mencius le plus célèbre des maîtres confucéens de cette époque : la capitale du fief de ce prince passe pour avoir été à Suzhou ; aujourd'hui, il n'est plus Dieu des Murs et des Fossés de la ville entière, il est seulement Dieu du Lieu, *Tudi*, du quartier oriental. Celui de la préfecture de Ningbo (Zhejiang) est Ji Xin, un général du parti de Liu Bang, roi de Han, le fondateur de la dynastie Han, au temps où il luttait encore pour la suprématie avec Xiang Yu roi de Chu, et qui donna sa vie pour son maître en 203 avant notre ère. Liu Bang, qui assiégeait depuis longtemps la ville de Yongyang (près de Kaifeng fu), s'était vu à son tour investi par les troupes de son rival, et, dépourvu de vivres, allait être réduit à se rendre ; Ji Xin lui offrit de se faire passer pour lui ; il monta sur le char royal, dont il ferma sur lui les rideaux, puis il s'avança vers le camp adverse en annonçant que le roi de Han se rendait, et, pendant que toute l'armée ennemie, poussant des vivats, ne s'occupait que de lui, son maître put s'enfuir inaperçu avec quelques dizaines de cavaliers ; quand Ji Xin, arrivé devant Xiang Yu, fut descendu du char et eut été reconnu, celui-ci, furieux de se voir joué, le fit brûler vif. Il n'y a dans ce cas aucun lien entre le héros et Ningbo ; son choix comme *chenghuang* est d'ailleurs nécessairement tardif, puisque Ningbo est une ville récente : c'est au début du IX^e siècle que la sous-préfecture de Yin fut établie à l'emplacement de la ville actuelle avec une toute petite enceinte ; elle se développa assez rapidement, et, trois quarts de siècle plus tard, un chef local nommé Huang Cheng, que la dissolution de l'empire des Tang avait mis au premier plan, la protégea d'un long mur en terre. C'est en 916 seulement que le temple du Dieu des Murs et des Fossés fut bâti, à cinquante pas au sud-ouest de l'enceinte, par le gouverneur Chen Chengye. Le dieu de Guilin est Zhang Dongchang, officier de l'empereur Yongming des Ming (1648-1662), qui fut mis à mort par les Mandchous en 1659. D'ailleurs, si la fonction est immuable, les titulaires en changent souvent : le dieu de Hangzhou, la capitale du Zhejiang, est actuellement Zhou Xin, un mandarin du début des Ming, qui fut mis à mort en 1412 et fut élevé officiellement à cette dignité quelques années plus tard. Avant lui, la ville avait déjà un *chenghuang* qui avait reçu, sous la dynastie des Song, le titre de Roi de l'Éternelle Fermeté, *Yonggu wang*, mais dont on ne sait pas le nom ni à quelle époque il avait vécu. Son temple avait été, à l'origine, sur le mont Fenghuang, mais les empereurs Song, ayant établi leur palais sur cette colline quand la ville devint leur capitale, il

fut transféré par eux au mont Baoyue (1139), puis au Wushan, où il est encore de nos jours, servant à la fois pour la préfecture et pour les deux sous-préfectures, entre lesquelles était partagée, jusqu'en 1914, la ville préfectorale.

Les raisons pour lesquelles ont été choisis les titulaires de ces postes divins sont très variées et parfois difficiles à reconnaître : si Zhou Xin est avec justice devenu le protecteur des habitants de Hangzhou, puisque c'est en essayant de les protéger des exactions d'un fonctionnaire malhonnête qu'il s'est exposé aux calomnies causes de sa mort ; si Su Jian est justement devenu le protecteur de Nanning (Guangxi), qu'il défendit contre les barbares en 1075 et sous les ruines de laquelle il s'ensevelit, aucun lien saisissable ne rattache Ji Xin à Ningbo. Quelquefois le lien est très ténu : le Dieu des Murs et des Fossés de la sous-préfecture de Lin'an (Zhejiang) au Xe siècle (je ne sais si c'est encore le même aujourd'hui) était un enfant d'une dizaine d'années, petit porteur d'éventail de Qian Liu, roi de Wu-Yue (907-932) : celui-ci l'avait fait mettre à mort dans un moment de colère, parce qu'en l'éventant il l'avait frappé à l'épaule avec le long manche de l'éventail ; peu après, l'enfant lui était apparu, et le prince, effrayé, s'était écrié :

— J'ai tué des hommes sans nombre, et ce petit garçon m'apparaît !

En sorte que, pour le calmer, il l'avait nommé dieu de cette sous-préfecture.

Souvent l'adoption officielle n'a dû être que la reconnaissance d'un culte populaire plus ou moins ancien. C'est ainsi qu'en 908 Qian Liu roi de Wu-Yue, reconnu comme dieu de Yuezhou (Shaoxing), en lui décernant le titre de marquis, l'ancien gouverneur Pang Yu, mort quelque trois siècles auparavant, auquel la population avait depuis longtemps élevé un temple.

La fête du Dieu des Murs et des Fossés est une des principales fêtes populaires. Elle comporte de grandes processions, auxquelles tout le peuple de la ville prend part. En tête, derrière les hérauts chargés de faire dégager les rues où doit passer le dieu, s'avancent des gongs et des tambours, puis des groupes d'enfants et d'hommes portant des bâtonnets d'encens, suivis des porteurs de bannières et de parasols ; ensuite vient la statue du Dieu du Lieu, portée sur son palanquin, passant la première pour s'assurer que tout est en son ordre ; parfois, au lieu de la statue, c'est un notable travesti en Dieu du Lieu, avec une longue barbe blanche et un bâton noueux ; derrière le Dieu du Lieu, on porte, dans une sorte de grande marmite, le vinaigre dont on arrose les rues afin de les purifier sur le passage, et plus loin le grand brûle-parfum. Alors vient le cortège du dieu, ses employés figurés par des hommes ou des enfants déguisés, son cheval, ses deux satellites, Tête-de-Bœuf et Face-de-Cheval, ses bourreaux, et enfin le dieu lui-même, c'est-à-dire sa statue, dans un grand palanquin. A cette procession se joignent des cortèges divers, cortèges de pénitents, comme les Vêtus de Rouge (le rouge était la couleur des vêtements des condamnés à mort), qui s'en vont lentement, la cangue au cou, les mains enchaînées, avec des gongs et des bannières, ou des

groupes d'hommes déguisés en démons. Certains s'y joignent pour accomplir un vœu : des enfants ou des jeunes gens costumés comme les anciens courriers impériaux, un petit drapeau à la main, qui vont brûler une lettre de remerciement pour la guérison d'une maladie, quelques-uns enfermés dans une petite cage comme des criminels en expiation d'une faute inconnue afin d'obtenir la santé.

Le Dieu des Murs et des Fossés a sous ses ordres toute une administration. Ses subordonnés les plus célèbres sont le Monsieur Blanc, *Bai laoye*, et le Monsieur Noir, *Hei laoye*, qui voient tout ce qui se passe dans la circonscription, le premier pendant le jour et le second pendant la nuit. On les représente comme deux personnages longs et maigres, coiffés de hauts bonnets coniques, vêtus l'un tout de blanc, l'autre tout de noir. Il y a aussi Tête-de-Bœuf et Face-de-Cheval, mais ceux-ci sont plus exactement des satellites infernaux. D'autre part, tous les dieux du Lieu et de la Circonscription dépendent de lui.

2. Les dieux du Lieu (*tudi*)

En dessous des dieux des Murs et des Fossés, et subordonnés à eux, sont les dieux du Lieu, *tudi*. Ce sont de petits dieux chargés chacun d'un territoire plus ou moins grand. Presque chaque quartier, chaque rue des villes ou des villages, chaque hameau, en a au moins un, quelquefois plusieurs ; chaque temple, chaque bâtiment public a le sien. Celui des *yamen* des fonctionnaires est, au Sichuan, enterré au milieu du premier pavillon de la salle de justice : on l'appelle le Dieu du Lieu Enquêteur, et il écoute et enregistre les témoignages et les jugements, de façon à faire son rapport chaque année sur la conduite officielle des mandarins. Il y en a pour chaque pont, il y en a pour les champs, etc. Les plus importants sont ceux des villages ; mais, en beaucoup d'endroits, bien qu'ils n'aient officiellement que le titre de Dieu du Lieu, *tudi*, on les désigne couramment du titre de Dieu des Murs et des Fossés, *chenghuang*, et, bien que ce titre soit, étymologiquement, répréhensible, il répond exactement au rôle du dieu patron du village, qui est le même que celui de dieux patrons des villes administratives.

Les dieux du Lieu sont parfois des personnages célèbres : au XIII^e siècle, alors que la capitale de la dynastie Song était à Hangzhou, la Grande École officielle ayant été installée dans la maison qu'avait habitée le général Yue Fei, c'est lui qui y était adoré comme Dieu du Lieu ; pour la même raison, un grand temple bouddhique de Huzhou avait pour Dieu du Lieu un grand écrivain du VI^e siècle, Shen Yue. Aujourd'hui (ou du moins il y a quelques années avant la chute de la dynastie mandchoue), le Dieu du Lieu de l'Académie, *Hanlin yuan*, à Pékin, était le célèbre Han Yu, un des plus grands poètes de la dynastie des Tang, qui vécut aux confins du VIII^e et du IX^e siècle.

Le rôle de ces dieux est analogue à celui des dieux des Murs et des Fossés, mais ils sont subordonnés à ceux-ci. Ils tiennent le registre de toutes les personnes de leur circonscription ; c'est pourquoi on va leur annoncer tout décès qui survient : un groupe de femmes de la famille s'en vont en pleurant, le soir qui suit la mort, précédées d'un homme qui porte une lanterne, jusqu'à la pagode du dieu et brûlent de l'encens et du papier d'argent, puis elles reviennent à la maison toujours en pleurant.

III. Les dieux familiaux.

A un degré plus bas encore, chaque maison a ses dieux, qui sont chargés de la protection des bâtiments et des habitants ; il y a non seulement, comme je l'ai déjà indiqué, un Dieu du Lieu, mais encore des dieux des diverses parties de l'habitation. L'antiquité n'en connaissait que cinq, que l'on appelait les « Cinq Sacrifices » et que seuls, hier encore, la religion officielle admettait : Porte extérieure à deux battants, *men* ; Portes intérieures à un seul vantail, *hu* ; Allées de la maison, *xiang* ; Impluvium, *zhongliu*, vulgairement Dieu du Lieu, *tudi* ; Foyer, *zao*. On ne peut dire formellement que la religion populaire accepte ou repousse cette liste : tout le monde sait quels sont les dieux des « Cinq Sacrifices », ou presque tout le monde ; mais le Dieu des Portes intérieures et le Dieu des Allées ne tiennent plus aucune place dans les préoccupations religieuses, et, bien qu'on prononce encore leurs noms, quand on récite la liste, ils sont pratiquement oubliés et comme s'ils n'existaient pas. D'autre part, si certains dieux ont ainsi disparu de la conscience religieuse populaire, il y en a d'autres, qui n'existaient pas, ou plus exactement n'ont pas laissé de trace dans les rituels écrits dans l'antiquité : des divinités de certains endroits de la maison, Lit, Latrines, ainsi que d'autres chargées en général de la maison et de la famille qui l'habite, dieux de la Richesse, etc. Enfin, pour compléter la revue de tous les protecteurs de la famille, il faut ajouter les Ancêtres, dont le culte remonte à la plus haute antiquité. Ce n'est pas seulement le nombre et les fonctions des dieux familiaux qui ont changé avec le temps, c'est aussi leur rang respectif. Aujourd'hui, le plus important d'entre eux est le Dieu du Foyer, Monseigneur le Foyer, comme on l'appelle ordinairement, tandis que, dans l'antiquité, un peu dédaigné, il était considéré « comme un culte de vieille femme », suivant un dire attribué à Confucius lui-même. C'était alors le Dieu de l'Impluvium qui tenait le premier rang dans les maisons nobles et les palais princiers ; sa place était dans la rigole de la porte occupant le centre de la demeure, c'est-à-dire conduisant de la deuxième à la troisième cour du palais (les palais des princes étaient formés de trois salles de réception et audience successives, chacune au fond d'une grande cour, et c'est derrière la porte du fond de la troisième cour que s'élevaient les bâtiments d'habitation du prince et de ses femmes) ; et on craignait tant de l'offenser en défonçant sa rigole qu'il était interdit de franchir cette porte en char, sous peine de voir le cocher décapité, les chevaux abattus et le timon du char tranché sur le lieu. La ruine de la société féodale fut fatale à ce dieu aristo-

cratique ; il perdit sa préséance quand, vers le III^e et le II^e siècle avant notre ère, les rites patriciens, compliqués et dispendieux, durent céder la place aux coutumes plébéiennes plus simples, et le Dieu du Foyer, dieu plus populaire, prit peu à peu le pas sur lui ; il n'a guère retrouvé quelque importance que dans les régions où, se transformant complètement, il s'est confondu avec le Dieu des Richesses.

1. Le Dieu du Foyer

Le Dieu du Foyer et sa femme ont leur image dans toutes les maisons ; ce n'est pas une statue, mais un simple dessin grossièrement colorié où le dieu est figuré ordinairement comme un vieillard à barbe blanche, en costume de mandarin, assis sur un fauteuil ; à côté de lui, sa femme, debout, donne à manger aux six animaux domestiques : cheval, bœuf, porc, mouton, chien, poulet ; ou bien encore, elle est simplement assise auprès de lui, en costume de cérémonie, et les six animaux domestiques, quand on les représente, sont soit accroupis à ses pieds, soit disposés autour du groupe qu'elle forme avec son mari. Quelquefois, il ont à leurs côtés deux assistants, l'Adolescent Ramasseur de Bois et M. le Porteur d'Eau. Ce dessin, impression coloriée aux tons criards, est collé dans la niche qui lui sert de temple au-dessus du fourneau de la cuisine, petite construction faite de quelques briques avec un toit en imitation de tuiles vernissées (le tout haut d'un pied à peine et large d'autant), et ouverte face au sud, parce que, le Dieu du Foyer étant le chef des dieux familiers, celui qui gouverne la maison doit être placé comme l'empereur dans sa salle d'audience et, en général, comme tout maître de maison dans sa salle de réception. Toute l'année on place devant ce petit sanctuaire une tasse de vin vide avec une paire de baguettes à manger ; le 1^{er} et le 15 de chaque mois, vers six heures du matin, avant le premier déjeuner, le chef de famille brûle deux cierges rouges et quelques bâtonnets d'encens, mais sans présenter de riz ni de vin. L'offrande est d'ailleurs peu solennelle, car ce n'est après tout qu'un petit dieu : le père de famille se prosterne une fois, allume les cierges et les bâtonnets d'encens, le plus souvent sans faire aucune prière, puis il s'en va à ses affaires et ne revient que lorsqu'ils sont presque consumés ; il se prosterne alors de nouveau et attend à genoux qu'ils se soient éteints d'eux-mêmes ; il se relève alors, et, la cérémonie étant ainsi achevée, la famille prend le repas du matin.

C'est seulement trois fois par an qu'on lui offre un repas : le jour anniversaire de sa naissance, qui est le 3 du huitième mois, puis le 24 du douzième mois et le 20 du premier mois, au départ et au retour de son voyage annuel au ciel, quand il va à la Cour de l'Auguste de Jade rendre compte de tout ce qui s'est passé au cours de l'année dans la maison dont il a la charge ; dans presque toutes les familles, c'est le 24 du douzième mois qui est la fête la plus importante, car c'est le jour de son départ, et on tient à lui donner un souvenir agréable, afin qu'il fasse un rapport favorable.

Le Dieu du Foyer et sa femme tiennent chacun un registre où ils inscrivent toutes les actions de la famille, lui s'occupant des hommes et elle des femmes : tout ce qui se fait de bien et ce qui se fait de mal doit y être noté impartialement. Chaque mois, le dernier jour, il prend ses registres et va rendre compte au Dieu des Murs et des Fossés ; chaque année, au moment du Jour de l'An, il va rendre compte à l'Auguste de Jade ou, comme on dit vulgairement, à Monsieur le Ciel (*Laotianye*), souverain des dieux, tandis que sa femme en fait autant auprès de la Sainte Dame Auguste de Jade, *Yuhuàng shengmu*. Il est en effet un fonctionnaire de la Cour Céleste qui lui donne le titre d'Intendant Familial, et, comme tout fonctionnaire, il doit aller rendre hommage au souverain chaque année ; l'Auguste de Jade prend connaissance de son rapport et, suivant qu'il constate la prédominance du bien ou du mal, il augmente ou diminue la part de bonheur de la famille pour l'année suivante. La croyance du Dieu du Foyer au ciel est ancienne : un auteur taoïste des confins du III^e et du IV^e siècle de notre ère, Ge Hong (né vers 250 et mort entre 328 et 331, à l'âge de quatre-vingt-un ans), cite des ouvrages plus anciens où il en est parlé, en ajoutant du reste que, « pour lui, il n'a pas été capable de vérifier si le fait est vrai ou faux » ; la seule différence avec les idées modernes est que, comme au temps où ces ouvrages furent composés, le culte des dieux des Murs et des Fossés ne s'était pas encore constitué, il n'y avait aucun intermédiaire entre le Dieu du Foyer et le Ciel, en sorte que c'est chaque mois qu'il montait au ciel, et non plus seulement à la fin de l'année comme aujourd'hui :

« Dans la nuit du dernier jour de chaque mois, le Dieu du Foyer monte au ciel présenter son rapport sur les fautes des hommes. »

Le soir de son départ annuel, le 24 du douzième mois, on offre au dieu un dîner complet de six plats ; de plus, il y a un gâteau spécial, boulette de farine de riz sans sucre remplie à l'intérieur de confiture de haricots rouges. Après son dîner, tout est préparé pour son voyage. On place devant sa niche un petit palanquin en papier, porté par deux statuettes d'homme également en papier ; le père de famille se prosterne, puis il décolle l'image du dieu et la dépose dans le palanquin ; après quoi il place le palanquin sur un plateau, qu'il emporte de la cuisine jusqu'au-dehors de la grande porte de la maison ; celle-ci est grande ouverte, et c'est par elle qu'il doit sortir pour faire honneur au dieu. Pendant tout le temps qu'il porte le dieu, il doit s'arranger pour qu'il ait toujours la tête tournée vers le sud, ce qui est souvent bien difficile et l'oblige, par moments, à marcher à reculons. Dès que le père de famille est sorti de la maison, on jette à terre devant lui quelques poignées de paille : il y place le palanquin toujours tourné vers le sud, ainsi que du papier argenté simulant des lingots d'argent, destiné à payer les dépenses du voyage au ciel. Puis il dit :

« Dieu du Foyer, en montant au ciel, gardez pour vous nos fautes ! Si en vous servant nous avons été irrespectueux, soyez indulgent un peu ! »

Et il brûle le palanquin pendant que les enfants tirent des pétards, et ensuite il rentre à la maison. Le fourneau de la cuisine est alors éteint et doit le rester pendant l'absence du Dieu du Foyer, qui dure un mois ; pendant ce temps, on fait la cuisine sur de petits fourneaux portatifs, qu'on déplace chaque jour et qu'on éteint chaque soir. Le Dieu du Foyer ne revient qu'un mois plus tard, le 20 du premier mois. Ce jour-là, on achète une nouvelle image, et on prépare un repas pareil à celui du départ, car il rentre le soir juste pour le dîner ; on l'accueille avec des pétards, on place l'image neuve dans la chapelle, puis on allume les cierges et on présente les offrandes ; la famille les mange le lendemain.

Pendant l'absence du Dieu du Foyer, personne ne tient sa place, car sa femme monte avec lui et va rendre hommage à la femme de l'Auguste de Jade ; il n'y a personne pour inscrire les fautes commises pendant ce temps, ce qui est fort heureux, car, au moment des fêtes du Jour de l'An, bien des gens jouent et boivent plus que de raison ; mais, grâce à l'absence du dieu, les péchés commis à ce temps de l'année ne sont pas inscrits à leur compte. À côté de cet avantage, il y a des inconvénients, sinon au départ du Dieu du Foyer lui-même, au moins à celui des autres dieux. Car il n'est pas le seul à aller à la fin de l'année rendre hommage à Monsieur le Ciel : tous les dieux qui ont une charge officielle et sont des mandarins de la Cour Céleste ont le même devoir à la même époque, Dieu des Murs et des Fossés, etc. Pendant cette absence générale des dieux, les mauvais esprits sont libres et se permettent tout. Les démons des maladies sont aussi lâchés ces jours-là. Dans sa jeunesse, et alors qu'il était encore étudiant, Guan Shiren, qui mourut ministre du Personnel en 1109, à l'âge de soixante-cinq ans, rencontra un matin du Jour de l'An une troupe de démons fort laids et d'aspect féroce qui passaient dans la rue devant la porte de la maison de sa famille. Il leur demanda qui ils étaient :

« Nous sommes les démons de la peste : au premier jour de l'année, nous répandons les maladies parmi les hommes.

— Entrerez-vous chez moi ?

— Non. Quand pendant trois générations successives une famille accumule la vertu, ou bien quand cette famille va s'élever, ou enfin quand ses membres ne mangent pas de viande de bœuf, une seule de ces trois causes suffit à nous empêcher d'entrer !

Et soudain ils disparurent.

2. Les dieux des Portes

La porte extérieure de la maison est une porte à deux battants : aussi a-t-elle deux dieux, afin que chaque battant porte une image particulière, car, s'il n'y avait qu'un seul dieu dont l'image occupât le milieu de la porte, il se

trouverait représenté par moitié sur chaque battant et serait coupé en deux au moment où on ouvrirait la porte. Ce sont généralement aujourd'hui Qin Shubao et Hu Jingde, deux généraux de l'empereur Taizong des Tang, qui remplissent ce rôle ; il ont pris la place de Shentu et Yülü, les deux dieux des portes dans l'antiquité et jusque vers le XIIIe et le XIVe siècle. Ceux-ci étaient proprement les gardiens de la porte par laquelle les revenants sortent du monde des morts pour aller errer sur terre parmi les hommes, à l'extrémité nord-est du monde ; d'après le *Livre des Monts et des Mers (Shanhaijing)*, petit recueil d'ouvrages de géographie mythologique qui furent composés vers le IVe et le IIIe siècle avant notre ère, ils se tiennent là sur une montagne, au pied du pêcheur colossal, au tronc ayant trois mille li (environ 1200 mètres) de tour, dans les branches duquel s'ouvre la Porte des Revenants, et ils saisissent avec des cordes de jonc les revenants malfaisants qu'ils jettent en pâture aux tigres ; c'est le mythique Empereur Jaune, Huangdi, qui eut l'idée de suspendre sur les portes leur effigie en bois de pêcheur ainsi que des images de tigres pour chasser les esprits mauvais. A cette époque, les images de ces dieux se plaçaient sur les portes intérieures, tandis qu'on plaçait l'image des tigres sur les portes extérieures des maisons, et cette habitude durait encore au siècle qui suivit l'ère chrétienne ; mais plus tard, vers le XIIe siècle de notre ère, au temps des Song, on plaçait leur image sur chacun des battants de la grande porte extérieure. Ils n'ont d'ailleurs pas entièrement disparu : au Sichuan, ils sont spécialement les dieux des portes du temps de deuil ; dès qu'une personne de la maison est morte, on gratte soigneusement les images des dieux des portes ordinaires, et on colle sur les deux battants de la porte d'entrée les quatre caractères de leurs noms.

Leurs remplaçants modernes sont des personnages historiques qui remplirent de hautes fonctions militaires à la cour de la dynastie Tang, au début du VIIe siècle. On raconte que l'empereur Taizong, ayant entendu une nuit un démon faire du bruit à la porte de ses appartements dans le palais, en lançant des briques et des tuiles, tomba gravement malade. Les deux généraux Qin Shubao et Hu Jingde lui proposèrent de monter la garde à la porte ; ils firent ainsi plusieurs nuits de suite, et le démon n'osa plus approcher, si bien que l'Empereur guérit. Il fit alors peindre les portraits de chacun de ses deux généraux en armes et en fit coller un sur chaque battant de la porte d'entrée ; le démon n'osa pas davantage venir, et l'Empereur put dormir en paix. Mais, quelque temps après, le vacarme reprit à la petite porte de derrière, une porte à un seul battant. Cette fois ce fut Wei Cheng qui monta la garde et chassa le revenant.

Aujourd'hui, les deux généraux sont reproduits à profusion : on les peint en pied sur les portes des bâtiments publics, des temples (sauf les temples bouddhiques, qui ont leurs dieux des portes spéciaux), des palais, des maisons particulières. Les gens du peuple se contentent de coller sur chaque battant de la grande porte de leur maison une image grossière tirée en couleurs. Ils sont presque toujours figurés en costume militaire, casqués et revêtus d'une armure complète, avec les petits drapeaux sur les épaules qui étaient l'insigne du rang avant la dynastie mandchoue, armés d'un sabre et d'une hallebarde, et, pour

effrayer encore davantage les démons, on leur donne des figures féroces avec de grandes barbes ; d'autres fois, mais plus rarement, ils sont en costume de mandarins civils. On place parfois aussi l'image de Wei Cheng sur la porte de derrière à un seul battant, mais cet usage est bien moins fréquent. On ne rend pas, à l'ordinaire, de culte aux dieux des portes ; on accroche leur image, et c'est tout. Ils sont pourtant des dieux vigilants, et c'est grâce à eux que les mauvais esprits n'entrent pas dans les maisons. Bien des contes les montrent dans leur rôle de gardiens. Autrefois, à Hangzhou, un esclave d'une famille riche avait l'habitude de sortir la nuit pour s'enivrer. Un soir son maître entendit un grand bruit devant la porte et, s'approchant, trouva l'esclave inanimé. Il le fit relever et porter sur son lit, mais il mourut presque aussitôt. Avant de mourir, il eut le temps de raconter qu'il avait été assailli par l'ombre de sa belle-sœur, morte depuis longtemps, qui, tenant sa tête à la main, l'avait attaqué par vengeance ; jadis, en effet, étant tout jeune, il avait aidé son frère à tuer sa femme surprise avec un amant. La morte l'avait, lui avait-elle dit, guetté longtemps, accompagnée de l'ombre de son amant, mais toujours les dieux de la porte l'avaient empêchée d'entrer ; ce soir-là, l'ayant saisi en dehors, elle en avait profité. Il faut, du reste, les images des dieux, et de simples inscriptions ne suffisent pas.

3. Le Dieu du Lieu de la maison

L'importance du Dieu du Lieu (*tudi*) de la maison, jadis prépondérante est aujourd'hui assez mince ; pratiquement, on ne s'occupe guère de lui, sauf dans les régions où il s'est confondu avec le Dieu de la Richesse. Il a dans la maison le même rôle que les autres dieux du Lieu dans leur juridiction ; son rôle particulier est de tenir le registre des naissances et des décès.

Un certain Yin Tingxia étant emporté par deux satellites infernaux, le Dieu du Lieu de sa maison intervint et demanda à voir le mandat d'amener.

— Il doit y avoir une erreur, dit-il ; chaque fois qu'un homme naît dans la famille Yin, je reçois du Pic de l'Est notification de la durée de sa vie. Je sais ainsi que Yin Tingxia doit vivre soixante-douze ans. Or il n'est âgé actuellement que de cinquante ans. Comment se fait-il qu'il ait été arrêté ?

Et, après vérification, il fut constaté qu'il y avait eu une erreur ; Yin revint à la vie.

Ce Dieu est, de façon générale, le protecteur de la famille.

Autrefois, dans la région du mont Yuanheng, les gens du peuple avaient coutume de fêter le sacrifice au Dieu du Sol, au deuxième mois, en buvant toute la journée, si bien que, le soir venu, ils étaient tout à fait ivres.

Un homme de ce pays, rentrant chez lui le soir de cette fête, tomba dans une fosse au milieu des champs. Son corps y resta évanoui, mais son âme ne

s'en aperçut pas, et continuant sa route, arriva à la maison. Elle essaya de pousser la porte fermée et fut tout étonnée de voir qu'elle ne pouvait la déplacer ; mais elle réussit à entrer par une fente du mur. Sa femme était sur son lit jouant avec ses enfants et, de temps en temps, lançait des injures à l'adresse de son mari, qui ne rentrait pas. Il lui cria :

— Je suis ici !

Mais elle n'entendit pas, si bien qu'il finit par se demander :

— Est-ce que je serais mort ?

En passant près du coin réservé aux Ancêtres, il vit son père et son aïeul qui y étaient assis. Il s'avançait en pleurant pour les saluer, quand son père lui dit :

— N'ayez pas peur ! Je vais appeler le Dieu du Lieu.

Un vieillard à barbe blanche, en vêtement de toile et souliers de paille comme un paysan, apparut soudain ; il emmena l'âme à l'endroit où son corps était resté étendu ; arrivé là, il lui ordonna de saisir son propre corps pendant qu'il l'appelait par son nom à plusieurs reprises. Le mort s'éveilla et se releva. Juste à ce moment, des voisins envoyés par sa femme, qui avait fini par s'effrayer de son absence, arrivèrent avec des lanternes et le ramenèrent à la maison.

Ce rôle de surveillant des registres de naissance et de mort de la famille le fait considérer, dans certains pays, comme donnant une longue vie à ceux qui l'honorent, tandis que sa femme est chargée de répandre le bonheur domestique à l'intérieur de la maison. C'est pourquoi, dans l'ouest du Sichuan, on les appelle le Dieu du Lieu de Longue Vie, *Changsheng tudi*, et la Noble Dame de Félicité, *Ruiqing furen*.

4. Le Seigneur et la Dame du Lit

La maison étant par excellence l'endroit où l'on habite la nuit, en quelque lieu que les occupations courantes conduisent pendant la journée, la chambre à coucher en est la partie la plus importante. Aussi a-t-elle son couple de divinités protectrices, le Seigneur du Lit, *Chuanggong*, et la Dame du Lit, *Chuangmu*, à qui on présente des offrandes le dernier jour de l'année, ou le lendemain de la pleine lune du premier mois, le lendemain de la fête des Lanternes, où les femmes qui désirent avoir un enfant tâchent de se procurer un des restes des bougies qui ont servi à illuminer le dragon qu'on porte en procession dans les rues et l'allument sur le bord du lit. On leur offre des gâteaux et des fruits avec une tasse de thé pour le Seigneur et une tasse de vin pour la Dame ; offrandes et dates changent d'ailleurs d'une localité à l'autre.

Ce n'est pas un couple de dieux du Lieu ; seuls les gens mariés lui sacrifient ou ont son image ; c'est la personnification du lit en tant que

puissance présidant à la conception des enfants. En beaucoup d'endroits, les jeunes mariés, en entrant dans la chambre nuptiale, font une prosternation en son honneur. C'est ordinairement au lit lui-même qu'on s'adresse ; mais, quelquefois, on accroche une image où ils sont représentés assis côte à côte, en costume officiel, et leur tablette de rang entre les mains.

5. La Déesse de la Fosse d'Aisances

Un lieu particulier de la maison, les cabinets d'aisances, a sa divinité particulière : on l'appelle la Troisième Dame de la Fosse d'Aisances, *Kengsangu*, ou plus simplement la Troisième Dame, *Sangu*, ou encore la Dame Pourpre, *Zigu*, ou même la Septième Dame, *Qigu*, nom qui paraît être une corruption du précédent, mais qu'on considère généralement comme une fausse interprétation d'un autre mot, *Qi*, qui aurait été son nom de famille, la Dame Qi. Elle était, de son vivant, vers la fin du VIII^e siècle, suivant la légende la plus répandue, femme de second rang d'un sous-préfet ; la femme légitime, une certaine dame Cao, dans un accès de jalousie, la tua en la jetant dans les fosses d'aisances le jour de la fête des Lanternes ; par la suite, l'Empereur Céleste, ayant eu pitié d'elle, en fit la divinité de cet endroit.

Les femmes et surtout les jeunes filles de la maison lui font des offrandes dans les cabinets d'aisances le quinzième jour du premier mois, jour anniversaire de sa mort. Elles en font une image grossière à l'aide d'une grande louche à pot : le cuilleron sert de tête, et on y dessine une figure humaine ; elles attachent au manche des baguettes de saule pour faire le corps, puis elles l'habillent de quelques chiffons. Cela fait, elles brûlent de l'encens et l'appellent en disant :

— Votre mari est absent ; la dame Cao est partie ; petite Dame, vous pouvez sortir !

(Petite *Dame* est une expression polie pour désigner une femme de second rang.) Si l'une des femmes présentes est un médium, elle entre bientôt en transe ; on dit que la Dame est venue et on l'interroge sur toutes sortes de sujets : récolte de l'année suivante, élevage des vers à soie, mariages, etc.

Le culte de la Dame Pourpre est fort ancien ; on peut en suivre la trace plus haut que l'époque des Tang ; et, dès cette époque, les femmes la faisaient descendre le soir de la fête des Lanternes pour lui demander la bonne aventure. On interrogeait aussi, au même mois et de la même façon, la Dame Panier et la Dame Balai, qui étaient figurées par un vieux panier et un vieux balai revêtus de chiffons.

Ces séances de spiritisme étaient très répandues vers le XI^e siècle dans les familles de lettrés de la cour des Song ; on ne se contentait pas toujours de faire venir la Dame Pourpre au premier mois, on l'appelait tout le long de l'année, et elle venait ordinairement sans se faire prier. Quelquefois, c'était un

autre esprit que celui de la Dame Pourpre qui descendait, et les séances prenaient un caractère plus relevé.

Un écrivain du XI^e siècle raconte que, vers 1035, comme les femmes et les filles d'un ami de son père faisaient ainsi « descendre la Dame Pourpre », une des jeunes filles entra en *transe*, et l'esprit qui s'empara d'elle déclara être l'une des femmes de l'Empereur Suprême, *Shangidi*. Elle écrivit des compositions littéraires remarquables, qui furent même publiées et beaucoup goûtées. Son écriture était d'une grande beauté, mais d'un style tout différent de celui des calligraphes terrestres. Au cours des séances, elle jouait du luth, elle chantait : voix et musique étaient d'un charme prenant. Elle se montra même une fois, mais jusqu'à la ceinture seulement, le bas du corps étant caché par une sorte de nuage. Les visites cessèrent avec le mariage de la jeune fille.

Une autre légende, d'origine moderne, parle de trois déesses, trois sœurs qui veillent ensemble sur le baquet à ordures de la maison ; elle est assez répandue en certaines régions, ayant été popularisée par le *Roman de l'Investiture des Dieux* (*Fengshen yanyi*) ; elle est née d'une fausse interprétation du titre de *Kengsangu*, qui a été compris « les Trois Dames de la Fosse d'Aisances ». D'autres légendes anciennes faisaient d'elle une fille du mythique empereur Di Ku, ou même cet empereur en personne ; mais elles n'ont pas prévalu et sont oubliées depuis longtemps, si même elles sont jamais sorties de certains milieux de lettrés spirités des Ve et VI^e siècles. Aujourd'hui cette divinité est toujours féminine ; elle n'est en aucune façon un dieu du lieu ; elle ne préside d'ailleurs pas au petit pavillon des latrines, mais strictement au baquet à ordures lui-même.

6. Le Dieu de la Richesse

Le Dieu de la Richesse (*Caishen*) a, de nos jours, une importance considérable dans la religion populaire. Toutes les familles ont au moins une affiche portant les deux caractères de son nom, *Caishen*, collée sur la porte de la salle principale de la maison ; les plus riches ont son image ou même sa statue. A l'anniversaire de sa naissance, le seizième jour du troisième mois, on lui offre un coq avec le sang duquel on frotte le seuil de la porte ; de plus, bien des familles lui offrent un repas le 2 et le 16 de chaque mois. Quelquefois on distingue deux dieux de la Richesse, le Dieu Civil et le Dieu Militaire, qu'on figure tous deux côte à côte sur la même image. Des représentations de l'Arbre aux Sapèques, dont les feuilles sont des sapèques et les fruits des lingots, avec des enfants au pied qui recueillent tout ce qui tombe de l'arbre et l'entassent dans des sacs ; ou bien de la Casette aux Joyaux, qui ne s'épuise jamais et où les lingots renaissent à mesure qu'on les enlève ; ou simplement encore des caractères désignant la Richesse sont souvent aussi accrochés ou collés dans la maison.

Le Dieu de la Richesse est assez important pour que les *daoshi* aient fait de lui le président d'un des ministères célestes, le Ministère de la Richesse, avec toute une suite de fonctionnaires : le Vénérable Céleste qui Découvre les Trésors, *Zhaobao tianzun* ; le Vénérable Céleste qui Apporte les Trésors, *Nazhen tianzun* ; l'Envoyé qui Découvre les Trésors, *Zhaobao shizhe* ; l'Immortel des Profits Commerciaux, *Lishi xianguan*. Il y a aussi le Dieu des Richesses qui Accroît le Bonheur, *Zengfu caishen*, qui tantôt, comme au Jiangsu, est un dieu distinct, tantôt, comme à Pékin, est confondu avec le Dieu des Richesses.

A la différence de la plupart des dieux secondaires qui encombrant les ministères célestes des Taoïstes, et dont les noms en général ne sortent pas des livres ni ne dépassent les murs de quelques temples, ces personnages sont bien connus de tous ; seulement la religion populaire hésite sur leurs rangs respectifs et, suivant les lieux, on adore plus particulièrement l'un ou l'autre d'entre eux en leur donnant, à côté de leurs titres, des noms personnels et même des titres divers.

A Pékin, le principal est le Dieu des Richesses qui Accroît le Bonheur : on l'a identifié, à la suite du Roman de l'Investiture des Dieux, avec le sage Bigan, que son parent le tyran Zhou Xin, dernier empereur de la dynastie des Yin, fit, d'après la légende, mettre à mort pour lui examiner le cœur, afin de savoir si vraiment le cœur des sages est percé de sept ouvertures. On le fait suivre d'un serviteur, celui qui Rassemble les Trésors et Va chercher les Richesses, *Jubao zhaocai*, ainsi que de Huo et de He. A côté de lui, il y a aussi le Généralissime Zhao de la Terrasse Sombre (c'est-à-dire Septentrionale), *Xuantan Zhao Yuanshuai*.

Au Sichuan, c'est ce même Zhao, et non Bigan, qui est le Dieu des Richesses qui Accroît le Bonheur, et on le considère comme le Dieu Militaire des Richesses, tandis que le Dieu Civil est Guo Ziyi, un général de l'époque des Tang, dont on fait généralement ailleurs le Dieu du Bonheur, Fushen, et non le Dieu des Richesses. Au Jiangsu, Zhao reçoit le titre de Bodhisattva de la Terrasse Sombre, *Xuantan pusa*, et on fait de lui le Dieu Civil des Richesses, tandis que le Dieu Militaire est l'Empereur Guan ; c'est d'ailleurs le Bodhisattva de la Terrasse Sombre qui est le principal dieu des Richesses, et le Dieu des Richesses qui Accroît le Bonheur est figuré comme un jeune homme qui le suit et le sert. Au Fujian, le titre le plus répandu est celui de Bienheureux Dieu des Richesses, *Fude Caishen*. Ailleurs, on trouve celui de Dieu des Richesses des Cinq Chemins, *Wulu caishen*, qui est expliqué de diverses façons.

Les légendes de ces personnages varient, du reste, autant que leurs titres ; elles n'offrent que peu d'intérêt. Dans quelques régions, le dieu qui prend son titre de la Terrasse Sombre (qu'on l'appelle Bodhisattva à la bouddhique, ou Généralissime à la taoïque) est considéré comme ayant été un Musulman ; aussi évite-t-on de lui offrir de la viande de porc et lui présente-t-on de la viande de bœuf. Cette croyance, répandue un peu partout, à Pékin, au Jiangsu, au Sichuan, lui a valu le surnom de Dieu des Richesses Musulman.

7. Les ancêtres

Outre ces dieux variés, chaque famille a ses protecteurs attitrés en la personne de ses Ancêtres, qui reçoivent d'elle un culte régulier. Ils sont représentés chacun par une tablette en bois sur laquelle sont inscrits les mots : « Siège de l'âme de ... » avec le nom du défunt, et ses titres s'il en a eu ; on ajoute souvent à droite et à gauche, en petits caractères, les dates de naissance et de mort. Les tablettes sont rangées dans un petit sanctuaire qu'on appelle le Tabernacle-Temple funéraire, *citang*, et qu'on place à droite du Tabernacle Familial ; devant lui est posé un petit brûle-parfum entre deux cierges, mais on n'allume les cierges et les bâtonnets d'encens que pour les cérémonies.

Toutes les familles chinoises (sauf les familles chrétiennes et les familles musulmanes) ont leur tabernacle des tablettes et rendent un culte aux Ancêtres : c'est un des services imposés par la Piété Filiale. L'Empereur donnait l'exemple ; il y avait, dans le Palais, le temple des Ancêtres, appelé le Grand Temple, *taimiao*, où il allait, aux époques fixées, accomplir les cérémonies en leur honneur ; en outre, il rendait un culte analogue aux Anciens Empereurs, fondateurs et bons souverains des dynasties passées, dont les tablettes étaient conservées dans un temple particulier.

Rituellement, il y a quatre cérémonies collectives, une à chacune des saisons de l'année ; mais cette règle n'était plus guère observée exactement que dans le culte impérial et, sporadiquement, dans des familles lettrées particulièrement orthodoxes. Dans le peuple, les quatre fêtes saisonnières ont été presque partout noyées dans la masse des petites fêtes régulières et occasionnelles de l'année.

Ordinairement, on fait une petite cérémonie collective deux fois par mois devant le Tabernacle des Ancêtres, le jour de la nouvelle lune et celui de la pleine lune, c'est-à-dire le 1^{er} et le 15 du mois chinois ; le père de famille se contente d'ailleurs d'allumer deux cierges et des bâtonnets d'encens après s'être prosterné. Mais, en outre, il y a des offrandes plus sérieuses à chaque fête ; le nombre et l'importance en varient suivant les familles, qui ont chacune leurs habitudes particulières. Une famille riche de la sous-préfecture de Kunshan (Jiangsu), avec laquelle j'ai été quelque temps en relations il y a une douzaine d'années, offrait alors régulièrement un morceau de gâteau le Jour de l'An pour le départ et le retour du Dieu du Foyer (douzième et premier mois) ; des abricots pour la fête de nettoyage des tombes, *qingming* (deuxième mois) ; des nèfles et des prunes pour le 5 du cinquième mois, et des haricots verts pour le solstice d'été ; du riz nouveau au septième mois, à l'occasion de la fête du *Chenghuang* ; un gâteau de Lune à la fête du milieu de l'automne (huitième mois), un bouquet de chrysanthèmes pour le 9 du neuvième mois ; un crabe pour le 10 du dixième mois, et des oranges sanguines pour le solstice d'hiver (onzième mois) ; de plus, chaque mariage, chaque naissance était annoncé aux Ancêtres par une oblation. Les jours anniversaires de la

naissance et de la mort de chacun des trois derniers Ancêtres sont marqués par la présentation d'un repas complet à cet ancêtre particulier, dont la tablette est alors tirée du Tabernacle et mise sur la table d'offrandes. Ce repas est disposé en ordre ; des baguettes d'encens et des cierges sont allumés, le père de famille se prosterne ; quand les cierges sont consumés, il se prosterne à nouveau, avec toute la famille ; après quoi, on retire la tablette et on mange le repas. Dans ces cas, on a soin de donner aux défunts les mets qui leur plaisaient de leur vivant : à telle grand-mère qui avait fait vœu de jeûner, on ne présente que des aliments maigres ; pour un ancêtre fumeur d'opium, on place sur la table la pipe et la lampe allumée, etc.

8. Le Tabernacle Familial (*Jiatang*)

Toutes les familles ont un petit tabernacle où l'on place les statuettes, ou les images, ou les tablettes, de quelques divinités familiales, et qu'on appelle le Tabernacle Familial (*Jiatang*). Mais la coutume en varie constamment suivant les lieux et les individus. A peu près partout cependant, on colle à la partie centrale au fond une bande de papier inscrite servant de tablette en l'honneur du Ciel, de l'Empereur et des Anciens Maîtres : une des formules les plus ordinaires est : Siège des esprits du Ciel, de la Terre, du Souverain, des Parents, des Maîtres ; mais on en emploie d'autres encore, Au Sichuan, c'est elle qui occupe le centre du Tabernacle ; à gauche et à droite, sont les quatre tablettes des Ancêtres, les trois tablettes personnelles des trois Ancêtres rapprochés, père, aïeul, bisaïeul, et la tablette collective qui est dédiée à la fois au premier Ancêtre de la famille et aux cinq générations qui précèdent le bisaïeul ; en dessous, devant la tablette du Ciel, le Dieu du Lieu ; le brûle-parfum, rempli des cendres des bâtonnets d'encens qu'on y brûle, ne doit jamais être vidé. Au Fujian, c'est une petite statuette de Guanyin qui occupe la place d'honneur, avec, à sa droite et à sa gauche, les tablettes du Dieu du Foyer et du Dieu des Richesses (qui est confondu avec le Dieu du Lieu) ; en avant et au milieu, une statuette ou une tablette de Ke Shengwong, divinité spéciale à la province de Fujian. Au Jiangsu, Guanyin occupe le plus souvent la place d'honneur, mais les paysans le remplacent assez fréquemment par le Général Féroce, afin que leurs champs soient protégés contre les insectes, et, dans cette province, il n'y a guère que les familles pauvres qui y installent aussi les tablettes des Ancêtres ; celles-ci ont à l'ordinaire un sanctuaire à part. Un petit brûle-parfum, ou un bol, rempli de cendres pour y piquer des bâtonnets d'encens, avec deux cierges rouges qu'on allume que pour des cérémonies, est placé à l'avant du Tabernacle Familial.

9. Les dieux des Portes, le Dieu du Lieu, etc., dans les temples bouddhiques

Les temples bouddhiques ont, comme les bâtiments publics et les maisons privées, des dieux qui gardent leur porte d'entrée, un dieu du Lieu pour protéger les salles et les moines, un dieu du Foyer à la cuisine, un dieu des Latrines, etc. Mais ils ont pour ces fonctions des dieux qui leur sont propres, personnages bouddhiques différents des dieux des demeures laïques, et ils leur donnent des noms et des titres particuliers : les dieux des Portes sont le Renifleur et le Ronfleur ; le Dieu du Lieu porte le titre de Dieu du Sanghârama, c'est-à-dire du monastère, *Qielanshen* ; le Dieu du Foyer et le Dieu des Lieux d'Aisances eux-mêmes sont des dieux bouddhiques particuliers ; enfin il y a des dieux protecteurs des quatre directions, les Quatre Rois ; un dieu, qui, sans être un dieu des portes, est chargé de la police de l'entrée, etc. Pour comprendre ce que font tous ces personnages, il faut se faire une idée du plan d'ensemble des monastères bouddhiques.

On sait comment ils sont disposés, de façon générale, en Chine. Leur plan est emprunté à celui du palais ou des maisons des grands personnages et n'a aucun rapport avec celui des temples de l'Inde et de l'Asie Centrale. Il y a ordinairement trois corps de bâtiments séparés par des cours. A l'entrée, la Salle Antérieure, d'habitude un simple pavillon avec quatre grandes statues des Quatre Rois Célestes, gardiens des quatre directions, le long des murs, et au milieu, dos à dos, Maitreya, le futur Bouddha avec sa grosse bedaine (*Dabao Milei*) et sa figure réjouie regardant du côté de l'entrée, et Weituo, le portier, son bâton noueux à la main, faisant face à la cour. Au fond de celle-ci, la Grande Salle, séparée par une paroi en deux parties inégales.

Dans la partie antérieure, qui est la plus grande, contre la paroi, un autel avec des statues colossales, trois le plus souvent, accompagnées de plus petites, faisant face à l'entrée, et, devant l'autel, des tables chargées de brûle-parfum, d'offrandes de fleurs, etc. La disposition et le choix des personnages de l'autel changent suivant les temples ; une des plus fréquentes place Amitâbha au centre, entre Çâkyamuni et Bhaishajyaguru (*Yaoshiwang*), chacun accompagné de deux disciples, et à droite et à gauche de l'autel, les deux Bodhisattvas Manjuçri (*Wenshu*) et Samantabhadra (*Puxian*) ; ou bien c'est Çâkyamuni qui occupe la place centrale, entre Amitâbha et Vairocana. D'autres fois, il y a un seul Bouddha entre deux Bodhisattvas : Amitâbha entre Avalokiteçvara (*Guanyin*) et Mahâsthâmaprâpta (*Dashizhe*) ; ou encore Çâkyamuni entre Manjuçri et Samantabhadra.

Dans la partie postérieure, un autre autel, contre la paroi, avec d'autres statues, ordinairement un Bodhisattva ; c'est souvent Guanyin à mille bras ou toute autre forme de Guanyin, ou encore Manjuçri, ou Maitreya, etc. ; quelquefois il y a un groupe de Bodhisattvas faisant pendant aux Bouddhas de la partie antérieure.

Tout autour de la salle des statues rangées le long du mur, les Dix-Huit Arhats et les Vingt-Quatre Devas par exemple, ou toute autre série, des niches particulières de diverses formes de Guanyin, ou de Dizang, ou d'autres Bodhisattvas, ainsi que de petites niches du Dieu du Lieu, etc.

Enfin la Salle Postérieure est souvent divisée en plusieurs chapelles : au centre, chapelle d'un Bouddha ou d'un Bodhisattva, avec, à droite et à gauche, la chapelle contenant la tablette funéraire du fondateur du temple, la chapelle de la Méditation ou celle de l'Explication des Livres, suivant la secte, et d'autres encore. Derrière et tout autour de ces bâtiments principaux, les cellules des moines, avec le réfectoire et les cuisines, les appartements réservés aux hôtes, et aussi des chapelles spéciales de toute sorte.

C'est surtout dans la Grande Salle que les dévots et dévotes vont faire des prières ; ils y trouvent à peu près tous les êtres à qui ils veulent s'adresser. Le nombre, en effet, n'en est pas bien grand ; il n'y a guère que quatre Bodhisattvas populaires en Chine, parmi toute la foule que mentionnent les livres. Ce sont Guanyin (Avalokiteçvara), Wenshu (Manjuçri), Puxian (Samantabhadra) et Dizang (Kshitigarbha) ; et encore ce dernier est-il spécialisé en quelque sorte dans les choses infernales par la croyance populaire. On le distingue aisément à ce qu'il est ordinairement vêtu comme un bonze ; Wenshu et Puxian se reconnaissent au lion et à l'éléphant sur lesquels ils sont respectivement assis ; enfin, Guanyin est caractérisé par le fait que, dans presque toutes ses formes, il porte dans sa coiffure une minuscule statue d'Amitâbha.

A ces quatre grands personnages toujours prêts à venir en aide à qui les invoque, la piété populaire a donné quatre lieux de résidence aux quatre extrémités de la Chine, forçant ainsi le Bouddhisme à entrer dans un cadre purement chinois : Guanyin réside à l'Est, dans l'île de Putuo (Zhejiang), dont le nom même est une transcription abrégée de l'appellation sanscrite de sa résidence, Potalaka ; Wenshu est au Nord sur le Wutaishan (Shanxi) ; Puxian à l'Ouest, sur le Emeishan (Sichuan), et Dizang au Sud, sur le Jiuhuashan (Anhui), et il y a de grands pèlerinages célèbres en ces lieux, qui sont appelés les Quatre Monts de Grand Renom.

Mais c'est dans le premier bâtiment que sont rassemblés les dieux protecteurs. Deux personnages qu'on appelle couramment les deux généraux Renifleur et Souffleur, *Heng Ha erjiang*, sont souvent peints sur les portes, ou quelquefois ils ont des statues à droite et à gauche de l'entrée ; ils ont un air féroce, le premier, placé du côté de l'Ouest (à gauche en entrant), la bouche fermée, le second en face, la bouche grande ouverte, et ils portent tous deux un bâton à la main. Ce sont les anciens gardiens des portes des temples bouddhiques hindous ; d'après un des chapitres sur les « Matières Diverses » de l'un des *Vinaya* traduits en chinois, le Bouddha lui-même avait indiqué la manière de les représenter à Anâthapindada, lorsque celui-ci, après avoir fait don de son jardin, le Jetavana, à la communauté, eut l'idée qu'il n'était pas convenable de ne pas l'orner de peintures et alla demander conseil au Bouddha :

— O excellent, répondit celui-ci, il faut peindre des deux côtés de la porte deux Yaksha tenant un bâton !

Ici comme pour les dieux des Portes des maisons, on a dédoublé un seul personnage, le Yaksha Guhyaka, dont parlent d'autres textes canoniques, et qu'on appelait aussi le Fort qui tient en main le Foudre, Vajrapânbalin, *Jinganglishi* ; vers le temps de Tang, les Chinois, coupant le nom en deux, avaient fait de Jingang (Vajra) le nom du Yaksha à la bouche ouverte et de Lishi (Balin) celui du Yaksha à la bouche fermée. On disait que, la bouche étant « la porte du visage », on marquait symboliquement par là que sa protection était égale, que la porte fût ouverte ou fermée.

Les noms actuels, qui n'ont rien de bouddhique, sont d'origine populaire ; ils ont été adoptés par le *Roman de l'Investiture des Dieux*, qui a contribué à les répandre avec la légende qu'il leur attribue, et qui paraît bien être de l'invention de l'auteur. C'étaient, raconte-t-il, deux héros partisans du roi Zhou des Yin contre le roi de Zhou : le premier avait le pouvoir d'émettre par les narines deux jets de lumière blanche qui aspiraient les hommes et les tuaient, et le second avait celui de souffler par la bouche un gaz jaune mortel ; après leur mort, ils furent chargés de garder les portes des temples.

Mais, au cours des derniers siècles, ils se sont vus peu à peu remplacés dans leur emploi par les Quatre Rois Célestes, *Tianwang*. Ce sont quatre dieux bouddhiques bien connus : Vaiçramana pour le Nord, tenant dans la main droite une bannière et, dans la gauche, un *stûpa* ; Dhrtarâshtra pour l'Est, portant une sorte de guitare ; Virûdhaka pour le Sud, foulant aux pieds un démon, et Virûpâksha pour l'Ouest, tenant de la main droite un joyau en forme de reliquaire et de la gauche un serpent.

L'habitude toute chinoise de les placer à l'entrée des temples pour la garder ne paraît guère remonter plus haut que le temps des Ming ; auparavant, on les disposait aux quatre points cardinaux autour d'un *stûpa*, ou bien ils entouraient un groupe de statues, mais on ne songeait pas à les réunir ainsi dans le premier bâtiment. Elle est devenue aujourd'hui à peu près universelle, et les anciens gardiens ont dû leur céder la place presque partout ; mais leur nom, *Jinganglishi* (Vajrabalin) est resté en partie attaché à la fonction, et on appelle souvent les Quatre Rois Célestes du titre de Quatre (Porteurs du) Foudre, *Si Jingang*. Les Taoïstes ont emprunté ces figures colossales en leur donnant les noms purement chinois de Li, Ma, Zhao et Wen, et ils les placent quelquefois à l'entrée de leurs temples dans une position pareille à celle des temples bouddhiques. Quant à la religion populaire, elle en a adopté un, Vaiçramana, sous son nom taoïste de Li, c'est Li Porte-Tour, *Li Tuota*.

Mais le groupe de quatre divinités serait complètement oublié si cette fois encore le *Roman de l'Investiture des Dieux* ne l'avait sauvé en l'adoptant sous un travesti. Ce sont quatre frères Moli (Mâra, mais le mot est pris comme nom de famille et non comme signifiant démon), partisans des Shang qui furent vaincus et tués après diverses prouesses. L'aîné, Moli Qing, était armé d'un sabre produisant les trombes et les tourbillons destructeurs ; le second, Moli Hong, tenait une ombrelle fermée : dès qu'il l'ouvrait, le soleil et la lune se cachaient, le ciel et la terre s'obscurcissaient, et la pluie tombait ; le troisième, Moli Hai, avait une guitare, dont les sons exactement harmonisés aux

éléments réglait les vents (on sait que, dans la philosophie chinoise, les Cinq Sons, les Cinq Saveurs, les Cinq Points Cardinaux, etc., sont mis en relation avec les Cinq Éléments, en sorte qu'agir sur les uns se répercute sur les autres aussitôt) ; enfin le quatrième, Moli Shou, portait une bourse contenant la monstrueuse Martre-Rayée, *huahudiao*, qui, lâchée, dévorait les hommes. Après leur mort et la victoire définitive du roi de Zhou, ils reçurent des charges divines de protecteurs des pagodes et de régulateurs du vent et de la pluie. Il semble que l'auteur du *Roman de l'Investiture des Dieux* ait tiré du folklore de son temps ces interprétations populaires des attributs des Quatre Rois : on retrouve sans changement la guitare de Dhrtarâshtra entre les mains de Moli Hai, et l'ombrelle de Moli Hong me paraît être une mauvaise et ignorante interprétation de l'étendard fermé de Vaiçramana ; mais les deux autres sont moins faciles à saisir. Son rôle a consisté moins dans l'invention des personnages eux-mêmes que dans l'utilisation fantaisiste qu'il en fait dans son récit de la guerre entre les Shang et les Zhou.

Weituo, qui, lui aussi, sert de gardien de l'entrée, est figuré comme un jeune homme revêtu d'une armure de général, et coiffé d'un casque, debout les deux mains appuyées sur un bâton noueux. C'est un dieu de moindre importance, chef des trente deux généraux célestes qui dépendent des Quatre Rois ; mais, dans le peuple, on l'appelle souvent du titre de Bodhisattva, et les bonzes ont depuis longtemps ratifié cette coutume, en faisant de lui un Bodhisattva réel, mais encore peu avancé dans la voie, destiné à devenir finalement le Bouddha Louzhi (Rucika), le dernier des mille Bouddhas de notre période du monde (*kalpa*), ce qui l'identifiait au Yaksha Vajrapâni, à qui est adressée cette prédiction.

L'histoire de cette divinité est d'ailleurs marquée d'une série de mésaventures. Son nom même est dû à une erreur, à la confusion de deux caractères chinois qui se ressemblent de forme, mais n'ont pas le même son : en réalité, c'est une transcription fautive de Skanda. D'autre part, dans les rêveries d'un moine du VII^e siècle, qui, poursuivi d'hallucinations, dans sa dernière année, entendait de nombreuses divinités qui, sans se montrer, venaient lui rendre visite et converser avec lui, il reçut, par un jeu de mots sur le premier caractère de son nom, un nom de famille purement chinois et devint le général Céleste Wei.

On lui adosse la statue de Mile (Maitreya), le prochain Bouddha, sous la forme qu'on appelle Maitreya au gros ventre ; il est assis ou plutôt accroupi, le genou droit relevé, et la main qui s'y appuie tenant un chapelet, la figure riante avec la bouche largement ouverte. C'est la forme qui lui est donnée normalement au moins depuis l'époque mongole, quand il accompagne les représentations des Seize ou des Dix-Huit Arhats : ceux-ci, qui doivent attendre sa venue pour entrer dans le Nirvâna, s'amuse avec lui dans le ciel Tushita, où il réside actuellement, comme tous les Bouddhas de tous les temps ont toujours fait avant leur dernière existence. Mais on ne sait pourquoi ni quand ce type particulièrement laid fut choisi pour accueillir les visiteurs à l'entrée des temples bouddhiques.

Le Dieu du Lieu, *Qielanshen*, ou, de façon plus honorable, *Qielan pusa* (*Qielan* est la transcription abrégée du mot sanscrit *sanghârama*, qui signifie monastère) a souvent une chapelle particulière (d'ordinaire dans un des bâtiments secondaires de la première cour, à droite en entrant, mais il n'y a rien de fixé), ou, d'autres fois, il doit se contenter d'une niche dans la Salle Antérieure ou dans la Salle principale, ou ailleurs ; dans le temple Gongqing au Tiantaishan (Zhejiang), il a une grande chapelle particulière où les pèlerins malades vont passer la nuit pour qu'il leur indique en songe le remède convenable. Ce dieu est le plus souvent anonyme ; dans quelques régions, on déclare que c'est Guan Yu, le général qui aida à la fondation de la dynastie des Han de Shu au III^e siècle, et qui par ailleurs est devenu sous le titre d'Empereur Militaire un des dieux les plus puissants de la religion officielle et de la religion populaire. Il n'est pas rare, d'autre part, de voir dans les diverses salles des niches du Dieu du Lieu, *tudi* laïque, indépendantes et distinctes de celles du *Qielanshen*.

Toutes les parties du temple ont d'ailleurs leur dieu spécial. Le dieu qui préside à la cuisine est Weituo, le même qui est déjà un des gardiens de l'entrée. A la salle des ablutions, on place l'image de l'Arhat Bhadra, un des Seize Arhats qui attendent en ce monde la venue de Maitreya. Les monastères de l'Inde devaient déjà avoir chacun de leurs bâtiments protégés par de nombreuses divinités, mais les Chinois y ont ajouté encore, sans doute à l'imitation des maisons privées.

*

**

V

Dieux des professions, des métiers, des corporations, etc.

Toutes les professions ont leur divinité protectrice, à laquelle les membres rendent un culte : c'est souvent l'inventeur du métier, le premier qui s'est livré à la profession. L'usage est très ancien : dans l'antiquité, les musiciens aveugles qui chantaient et jouaient des instruments dans les cérémonies religieuses rendaient un culte à l'Ancien Aveugle, ancêtre de leur profession, et à Kui, l'animal à une seule jambe de la peau duquel l'empereur Jaune avait fait le premier tambour.

I. Les mandarins civils.

Les fonctionnaires ont leurs dieux, qui ne sont pas les mêmes pour les civils et pour les militaires. Les premiers ont pour patron principalement le Dieu de la Littérature, *Wenchang dijun*, ou simplement l'Empereur de la Littérature, *Wendi* et ses deux suivants, la constellation *Kuixing*, et l'Habit Rouge, *Zhuyi* ; ils rendent aussi un culte à Confucius, mais il ne peut pas absolument être considéré comme un patron ordinaire de métier.

1. Wenchang et ses suivants

Wenchang est une constellation de six étoiles à proximité de la Grande Ourse : quand elle brille, la littérature est prospère. Son dieu, dit-on, descendit à plusieurs reprises parmi les hommes, et on raconte en détail ses dix-sept vies successives dans des ouvrages spéciaux qui sont très répandus, la *Biographie de l'Empereur de la Littérature (Wendi benzhuan)* et le *Livre des Transformations de l'Empereur de la Littérature (Wendihuashu)*. C'est à la suite de la neuvième de ses existences, alors qu'il avait été un certain Zhang Ya, qu'il fût chargé par l'Auguste de Jade de tenir les registres des titres et des dignités des hommes et de faire la distinction entre bons et mauvais lettrés, récompensant et faisant avancer les premiers, et punissant les seconds.

Il semble qu'il y ait eu, à l'origine de ce culte, un très ancien culte d'une divinité locale du Tonnerre parmi les populations barbares du Nord du Sichuan. Le centre s'en trouvait à Zitong, localité dont le dieu a longtemps porté le nom. Il y avait là sur le mont Qiqiu, jusque pendant les siècles qui suivirent l'ère chrétienne, un temple en planches où les gens du pays allaient chaque année offrir au Tonnerre dix navettes de tisserand, qui disparaissaient

emportées par lui. Ce temple existe d'ailleurs encore, mais il est construit à la manière ordinaire : on l'appelle le Temple du Secours Surnaturel, *Lingying miao*. Le dieu avait apparu, racontait-on (et cette légende est entrée dans la série des existences du Wenchang), sous la forme d'un serpent afin d'effrayer la fille du comte de Qin envoyée au pays de Shu (ancien nom du Sichuan) pour en épouser le prince et préparer la conquête du pays, et il l'avait écrasée en faisant écrouler la montagne sur elle et ses compagnes. Protecteur de la région, il avait un temple à la capitale provinciale, Chengdu, et une inscription de la fin du II^e siècle de notre ère raconte comment le temple du dieu de Zitong, détruit avec plusieurs autres par un incendie, fut restauré en 194 par ordre du gouverneur. L'empereur Xuanzong des Tang passa à Zitong lorsque la révolte de An Lushan le força à fuir de sa capitale Chang'an (aujourd'hui Xi'an, Shenxi) et à se réfugier à Chengdu (756) : il décerna au dieu le titre de Ministre de Gauche. Un siècle environ plus tard, en 881, un autre empereur de la même dynastie était encore obligé de s'enfuir vers le Sichuan devant une autre révolte, celle de Huang Chao, et, au passage, il donnait au dieu de Zitong le titre de roi. C'est encore comme protecteur local qu'il apparut en 1000 sur la muraille de Chengdu, refuge du rebelle Wang Jun, pour annoncer que la ville serait prise le 20 du mois par les Impériaux.

Comment ce dieu local du Sichuan en vint-il à se confondre avec le dieu de la constellation Wenchang qui préside à la Littérature ? Nous savons seulement que cette confusion fut officiellement admise en 1317 par l'empereur Renzong de la dynastie Yuan quand il éleva le dieu au rang d'Empereur Bien veillant chargé des traitements officiels, de la constellation Wenchang qui seconde la transformation primordiale, *Fuyuan kaihua Wenchang silu hongdijun*.

La plupart des familles lettrées ont sa tablette ou plus rarement son image ou sa statue et lui rendent un culte. On le représente ordinairement en costume de mandarin, tenant un sceptre (*ruyi*) et ayant derrière lui un serviteur et une servante qui l'accompagnent. A sa gauche et à sa droite sont ses assistants, Kuixing et l'Habit Rouge.

Kuixing est le dieu des quatre étoiles qui forment le chariot de la Grande Ourse. Il est représenté dans une position très remarquable, debout sur la jambe droite, la jambe gauche levée en arrière, brandissant un pinceau de sa main droite au-dessus de sa tête, et tenant un sceau officiel de la main gauche tendue en avant, avec une figure hideuse ; le haut du corps est ordinairement nu, et il n'est vêtu que d'un pagne et d'une écharpe qui flotte sur ses épaules ; mais parfois aussi il porte une veste. Le plus souvent, il est debout sur un poisson ; on raconte que, de son vivant, il était si laid qu'après son succès au doctorat, l'Empereur, en le voyant, lui refusa l'audience qu'il avait coutume d'accorder au premier de la promotion. Désespéré, il voulut se jeter à l'eau, mais un énorme poisson *ao* l'ayant reçu sur sa tête le ramena à la surface et l'empêcha de se noyer. Quelquefois le poisson a une tête humaine ; d'autres fois, le dieu est placé à cheval sur son dos ; mais, même ainsi, on donne encore autant que possible à ses bras et à ses jambes la position traditionnelle.

C'est le distributeur des grades littéraires ; on l'invoquait pour réussir aux examens, et, lorsqu'un jeune homme était reçu, on lui donnait une image ou une tablette du dieu. L'une des manières les plus répandues de le représenter est de dessiner le caractère qui forme son nom de façon à figurer grossièrement la pose du dieu, un bras et une jambe levés, et en bas son poisson.

Quant à l'Habit Rouge, *Zhuyi*, on lui donne l'aspect d'un vieillard à longue barbe revêtu d'une robe rouge : c'est le protecteur des candidats mal préparés, qui les fait réussir par chance.

C'est surtout pour les examens que tous ces dieux, surtout Wenchang, sont priés. Dans un [conte du XVIIIe siècle](#) qu'a traduit le P. Wieger, un candidat voit en rêve l'Empereur de la Littérature assis sur son trône dans son temple et surveillant la refonte d'un certain nombre de compositions qui, déposées dans des fourneaux, en sortaient toutes brillantes : il reconnaît la sienne dans le nombre, que l'opération avait complètement changée, et l'apprend par cœur. Le lendemain, le bâtiment où les compositions étaient déposées brûle, et il faut recommencer le concours : le candidat donne alors la composition qu'il avait vue dans son rêve et est reçu.

Dieu de la Littérature, il était naturel que Wenchang. écrivît beaucoup : ses œuvres, révélées par l'intermédiaire du pinceau de divination dans des séances spirites, ne se comptent plus, et on en a réuni des collections considérables. L'un des opuscules les plus répandus est *la Lampe de la Chambre obscure*, petit traité récent sur toutes sortes de sujets de morale et de religion (infanticide, piété filiale, respect envers le Ciel, etc.), qui débute par le récit de ses vies successives racontées en détail par lui-même.

2. Confucius

Enfin il y a peu de lettrés qui n'aient pas une tablette de Confucius (Kongzi), plus rarement une image ou une statuette ; ils les placent non pas dans la grande salle où sont les tablettes des maîtres et les images des dieux du Bonheur, mais dans la salle d'étude ou la bibliothèque, et c'est là qu'ils lui rendent un culte privé. Quand c'est une statuette, il est représenté ordinairement assis en costume impérial, car il est le « roi sans trône », ou bien simplement en costume de lettré. Une des images les plus répandues se donne pour la reproduction d'un tableau du célèbre peintre Wu Daozi (VIIIe siècle de notre ère) ; l'original a disparu depuis longtemps, mais il existe un certain nombre de stèles qui prétendent en porter une reproduction gravée sur pierre ; les estampages en sont très communs. Il y a aussi d'autres portraits célèbres qui ont été également gravés sur pierre et dont les estampages sont répandus.

D'autre part, la religion officielle impose le culte public de Confucius à tous les fonctionnaires. Dans tous les chefs-lieux de circonscriptions

administratives, depuis ceux de provinces jusqu'à ceux de sous-préfectures, s'élève un temple de Confucius, *Kongzi miao*, ou, plus correctement, un temple de la Littérature, *Wenmiao*, disposé comme une maison princière avec ses trois bâtiments précédés de cours. Confucius, on le sait, n'est jamais représenté dans les temples par une statue, mais par une tablette funéraire, sauf dans le temple familial situé près de son tombeau à Qufu (Shandong) ; c'est en 1382 que le fondateur de la dynastie Ming en a ordonné ainsi.

La salle principale, *Dacheng dian*, est au fond de la seconde cour : la tablette de Confucius, le Modèle et l'Exemple pour les Dix mille Générations, *Wanshi shibiao*, occupe la place d'honneur, derrière l'autel central, face au sud, ayant à sa gauche et à sa droite, également face au sud, celles des Quatre Saints, *Si xian*, son disciple préféré, Yanzi et son petit-fils Zisi d'un côté, et de l'autre ses deux disciples Zengzi et Mencius, puis, à droite et à gauche, sur des autels secondaires et faisant face respectivement à l'Est et à l'Ouest, les Dix Savants, *Shi zhi*, qui sont aussi dix de ses disciples ; deux grands bâtiments latéraux de chaque côté de la cour contiennent chacun les tablettes de soixante-douze disciples célèbres de tous les temps, depuis les origines jusqu'à nos jours, les soixante-douze Sages de l'Aile Orientale et les soixante-douze Sages de l'Aile Occidentale. Enfin les ancêtres de Confucius ont leurs tablettes par-derrrière dans le troisième corps de bâtiment.

Tout près du Temple de Confucius, à la capitale, est l'ancien Collège Impérial, *Guozi jian*, avec son étang circulaire, ses pavillons pour les examens de doctorat, ses classiques gravés sur pierre, etc. : c'était une survivance presque préhistorique dans la Chine moderne, l'ancienne maison d'initiation des jeunes gens nobles avant l'admission dans la société des adultes.

Les grandes fêtes sont celles du milieu du printemps et de l'automne ; elles ont lieu au deuxième et au huitième mois, le premier jour marqué par le caractère *ding* dans le cycle de soixante jours. Le chef de la circonscription administrative, gouverneur, préfet, sous-préfet, préside la cérémonie en personne ou charge un délégué de la présider à sa place ; et tous les fonctionnaires civils et militaires présents au chef-lieu doivent y assister ; il y a, de plus, beaucoup d'étudiants, et c'est à eux qu'on confie certaines fonctions secondaires dans la cérémonie ; tous les assistants doivent s'y préparer par un jeûne de deux jours. Les offrandes sont présentées à Confucius d'abord, puis à ses quatre assistants, ensuite aux dix Savants, qui ont leurs tablettes dans la salle principale du temple, et enfin aux deux lignes de soixante-douze disciples qui ont leurs tablettes dans les ailes de droite et de gauche ; le sacrifice s'accompagne de musique et de danses civiles seulement.

En dehors de ces deux grandes fêtes, de petites offrandes sont faites deux fois par mois, à la nouvelle lune et à la pleine lune : des fruits et des légumes le premier jour et de l'encens le second.

A la capitale, c'était l'Empereur lui-même, ou tout au moins un délégué impérial, qui présidait les sacrifices du printemps et d'automne. La République a augmenté encore, si possible, les honneurs rendus à Confucius,

et le Président, comme autrefois l'Empereur, continue à lui offrir les sacrifices rituels soit en personne, soit par un délégué. La cérémonie ne différerait pas de celles des provinces, si ce n'est par la solennité.

Ce n'est pas ici le lieu de donner une biographie détaillée de Confucius ; l'ouvrage le plus ancien où on la trouve, les *Mémoires historiques*, composés par Sima Qian aux confins du II^e et du I^{er} siècle avant notre ère, n'en donne déjà qu'une légende assez courte ; et le fait qu'elle est dépourvue d'éléments fantastiques ne suffit pas à en garantir l'authenticité. L'ouvrage moderne le plus courant est une sorte de biographie illustrée, les *Tableaux des Vestiges du Saint* ; le prototype paraît remonter à l'époque mongole, mais le goût populaire a fait remplacer plusieurs fois les ouvrages par d'autres plus récents et nouveaux, tandis que les précédents étaient oubliés. Aujourd'hui, ce qui circule le plus, ce sont des gravures sur bois reproduisant les cent douze pierres gravées en 1592 du Temple de Confucius à Qufu (Shandong). Je me contenterai de résumer brièvement la légende traditionnelle.

Elle fait naître Confucius en 551 et le fait mourir en 479 ; c'est bien en effet à cette époque qu'il doit avoir vécu, à la fin du VI^e siècle et au début du Ve ; mais les dates précises sont loin d'être sûres. Il descendait, dit-on, de l'ancienne famille royale des Yin, qui avait précédé les Zhou sur le trône de Chine ; son père s'était marié très âgé et était mort peu après sa naissance, en sorte que ce fut sa mère qui l'éleva à Qu fu, la capitale de la principauté de Lu, sa patrie (partie sud-ouest du Shandong). On raconte qu'étant enfant il prenait son principal amusement à imiter de son mieux avec ses camarades les cérémonies rituelles. Devenu grand, il entra au service du prince de Lu et remplit diverses fonctions à sa cour : il devint directeur des Travaux Publics en 503, puis de la justice en 501. Vers ce temps, accompagnant son souverain à une entrevue qu'il eut à Jiagu avec son voisin du Nord, le prince de Qi, il le sauva en faisant renvoyer, ou même, suivant certains, écarteler, sous prétexte de se conformer strictement aux rites des entrevues princières, des nains et des danseurs armés chargés d'un attentat contre lui. Mais, quelques années après, les gens de Qi, craignant que, sous le bon gouvernement de Confucius, le pays de Lu ne devînt trop puissant, envoyèrent en présent à son prince une suite de jeunes chanteuses qui le détournèrent peu à peu de ses devoirs envers l'État, si bien que Confucius finit par se retirer.

Il se décida à quitter son pays et se mit à voyager à travers l'Empire, cherchant, parmi les petits États féodaux qui s'en partageaient alors le territoire, un prince sage qui voulût le prendre comme ministre et lui permettre de mettre en pratique le bon gouvernement des saints rois de l'antiquité.

Au cours de ses pérégrinations, il lui arriva une foule d'aventures, dont quelques-unes sont particulièrement célèbres : une fois, comme il passait à Kuang, en allant du pays de Wei au pays de Chen, les gens de l'endroit le prirent pour Yang He, l'intendant de la plus grande famille du Lu, de qui ils avaient eu à souffrir peu avant, et le gardèrent étroitement pendant cinq jours, jusqu'à ce qu'un des disciples qui l'accompagnaient réussît à les calmer ;

pendant tout ce temps, Confucius restait tranquillement assis, jouant du luth, sans se laisser émouvoir par les menaces.

Une autre fois, comme il traversait le duché de Song, le ministre Huan-tui envoya des hommes qui abattirent l'arbre sous lequel il se trouvait avec ses disciples ; cette fois encore, il refusa de se laisser effrayer :

— Le Ciel a produit la vertu qui est en moi, dit-il, qu'est-ce que Huan-tui peut me faire ?

On lui prêle aussi un voyage à la capitale royale (aujourd'hui Hean fu), où il eut une entrevue restée célèbre avec Laozi, alors gardien des archives.

Après douze ans ainsi passés, sentant l'approche de la vieillesse, il rentra dans sa patrie et installa à la capitale une école où il enseigna la doctrine des anciens. C'est alors qu'il choisit les pièces en vers et en prose dont il fit deux anthologies, le *Livre des Odes (Shijing)* et le *Livre des Documents (Shujing)* ; qu'il composa sa chronique du pays de Lu, *les Printemps et Automnes (Chunqiu)* ; qu'il écrivit de petits traités philosophiques sur un manuel divinatoire, le *Livre des Changements (Yijing)* ; enfin qu'il fit tous les travaux littéraires qu'une tradition ancienne lui attribue, en dépit de toute vraisemblance, ne pouvant se résoudre à admettre le fait que le Maître qui est le Modèle et l'Exemple des Dix mille Générations n'a pas laissé une ligne. En 481, un prodige l'avertit de sa mort prochaine : une licorne apparut et fut tuée par des paysans. Il mourut en effet deux ans plus tard et fut enseveli près de Qufu.

Assez célèbre dès le IV^e siècle avant notre ère pour avoir été souvent l'objet d'attaques de toute sorte, ce n'est cependant que depuis les Han que Confucius a pris le rang suprême parmi les maîtres de la pensée en Chine, après que les troubles de la fin du III^e siècle avant notre ère, en ruinant toutes les écoles philosophiques rivales, n'eurent laissé subsister que les écoles confucéenne et taoïste, car cette dernière, toute spéculative, n'avait pas l'intérêt pratique de l'autre. Depuis ce temps, sa gloire n'a fait que croître de siècle en siècle. Son culte remontait, dit-on, au lendemain même de sa mort : sa famille lui avait fait un temple funéraire où on lui faisait des offrandes aux dates fixées et où on conservait ses reliques ; Sima Qian, au II^e siècle avant notre ère, trois cent cinquante ans après la mort du Maître, y vit son char, ses vêtements et ses ustensiles rituels.

Ce temple qui, souvent reconstruit, s'est développé peu à peu et est devenu considérable, est actuellement le plus important et le plus riche des temples de Confucius, et c'est le seul qui ait conservé l'ancienne habitude d'avoir des statues du Saint et de ses disciples, alors que, dans tous les temples officiels de la capitale et des provinces, les statues ont été obligatoirement remplacées par de simples tablettes funéraires. Ce temple resta longtemps unique, et c'est à l'occasion de leur passage à Qufu que quelques-uns des empereurs de la dynastie des Han occidentaux lui offrirent des sacrifices. Mais, en 58 de notre ère, quand des écoles furent établies dans toutes les commanderies de l'Empire, une chapelle de Confucius y fut placée.

On associait à Confucius, dès l'origine, la troupe de ses Soixante-Douze Disciples. Au milieu du III^e siècle, un des empereurs de la dynastie des Wei (époque de Trois-Royaumes) détacha Yanzi du groupe des Soixante-Douze pour l'associer plus étroitement à Confucius, commençant ces changements dans le nombre et la position des disciples qui ont abouti à l'arrangement actuel de deux fois soixante-douze : une fois à gauche, une fois à droite. Dix savants, *shi zhi*, furent mis à part en 720, puis on fit sortir de ce groupe Zengzi et Zisi, qui furent mis à côté de Confucius et de Yanzi en 1267, et Mencius qui leur fut adjoint en 1330, époque où leurs rangs et leurs places furent définitivement établis, tandis qu'une série de disciples nouveaux les remplaçaient et que le nombre des Savants était ramené à dix, parmi lesquels, pour la première fois, un moderne, le philosophe Zhu Xi, qui vécut au XII^e siècle, était introduit. Un édit de 739 avait fixé la liste des Soixante-Douze Disciples qui avaient droit à des sacrifices au temple de Confucius, avec leurs rangs ; peu à peu des additions furent faites, particulièrement en 1530 et en 1724, surtout de lettrés de l'époque des Song, Zhang Zai, Cheng Yi, Sima Guang, Lü Zuqian, ou des Ming comme Wang Shouren (le philosophe connu sous son surnom de Yangming), Huang Daozhou, ou même plus récents encore comme Lu Longqi (1630-1692) et Tang Bin (1627-1687). La liste, d'ailleurs, n'est pas close, et, en 1919, le président de la République Xu Shichang introduisit deux personnages nouveaux dans le temple de Confucius, Yan Yuan et Li Gong, qui vécurent tous deux au XVII^e siècle.

Comme tous les dieux de la religion officielle, Confucius a gravi un à un tous les échelons de la hiérarchie : duc en l'an I de notre ère, roi en 739, rabaissé un temps au rang de duc en 1075, empereur en 1106. Il garda même son rang et son titre par une exception spéciale faite en sa faveur, quand le premier empereur des Ming abolit tous les titres de rois, ducs, etc., décernés à des montagnes ou des fleuves, à des dieux des Murs et des Fossés, ou à des fonctionnaires des dynasties anciennes admis au culte officiel ; mais ce ne fut que pour un temps, et, le 4 décembre 1530, l'empereur Shizong l'en dépouilla pour lui donner simplement le titre de « Parfaitement-Saint Ancien-Maître » (*Zhisheng Xianshi*), qu'il a gardé jusqu'à nos jours. La plupart des autres dieux officiels ont, à diverses époques, reçu de nouveaux titres et grades : ni Confucius ni le dieu du Pic de l'Est (son titre de grand empereur n'est pas officiel) ne se sont vu rendre les leurs ; il semble que, dans les temps récents, on ait vu là l'honneur le plus élevé qui puisse leur être rendu, les mettant sur le même pied que le Ciel, qui, lui non plus, n'a aucun titre hiérarchique.

Ce manque de titres a eu pour effet d'accentuer la distinction que tiennent à faire les lettrés entre Confucius et les autres dieux de la religion officielle, tous pourvus de titres plus ou moins élevés : il apparaît comme étant, en quelque sorte, d'une essence particulière, et cette impression est renforcée par le fait que ses temples sont les seuls où il n'y ait pas de statues. Cela a contribué à lui donner cette place à part qui a fait conserver son culte officiellement après la mort de Yuan Shikai, quand les autres cultes officiels (Ciel, Terre, Soleil, Mers, Montagnes et Fleuves, etc.) furent abolis.

Faut-il aller jusqu'à dire, avec certains Chinois modernes européanisés, qu'il n'est pas réellement un dieu ? La querelle me paraît être dans les mots plus que dans les choses. En chinois, où il n'y a pas de terme général commun pour désigner les êtres supérieurs à l'homme, la question ne pourrait même pas être posée, car on ne saurait quel terme employer, puisqu'on ne peut lui appliquer aucune des désignations des Bouddhas, des Bodhisattvas, des Immortels ou des dieux locaux. Mais, d'autre part, on ne pourrait non plus le désigner comme un *gui* (âme d'un mort) ; ainsi que le commun des hommes. Il est certainement un être supérieur à l'homme : le fait qu'il a vécu une vie purement humaine n'a pas d'importance en Chine, où tous les dieux ont passé par l'existence terrestre.

C'est un saint, *Sheng*, et cette expression, quel qu'en ait été le sens primitif, est devenue un titre religieux qui est attribué à beaucoup d'autres qu'à lui. Il faut, d'ailleurs, distinguer entre les honneurs rendus à Confucius par les élèves des écoles, qui, calqués sur ceux qui sont rendus aux Maîtres vivants (salutations, offrandes du 1^{er} et du 15 de chaque mois, etc.), ne paraissent avoir, dans l'esprit de ceux qui y participent, aucun caractère proprement religieux et ne dépassent guère un simple caractère d'hommage au Maître des Dix mille Générations, et le culte officiel (ancien culte impérial), où il apparaît vraiment comme une divinité protectrice de l'État et un dispensateur de la paix et du bon gouvernement.

Je ne sais quelles formules lui adressent, lors des sacrifices, les présidents de la République ou les fonctionnaires depuis quelques années, mais, jusqu'à la fin de l'empire, les formules impériales étaient de véritables prières demandant son aide pour bien gouverner, ou même, comme par exemple l'empereur Qianlong en 1751, d'accorder pour toujours beau coup de bonheur, avec une expression empruntée d'une Ode sacrificielle du *Shijing*. Quand il y avait une affaire grave, le caractère de prière devenait plus manifeste encore, comme lorsque Kangxi, en 1695, à la suite d'un tremblement de terre qui avait désolé le Hebei, envoya faire un sacrifice spécial et « en faveur du peuple prier pour le bonheur » ou encore, en 1697, annonçant son triomphe de l'année précédente, sur les Éleuthes et leur chef Galdan déclara que maintenant la frontière était pacifiée et cela « grâce à l'aide efficace du Parfaitement-Saint Ancien-Maître ». Ce sont des formules analogues à celles dont on se servait dans les sacrifices au Ciel, et dont le vague et la généralité voulus sont dus en grande partie à la nécessité de n'employer, dans ces prières qui sont des morceaux appartenant à un genre littéraire classé, que des expressions tirées des Classiques.

Dans la mesure où notre terme de dieu peut s'appliquer aux personnages de la mythologie chinoise, il est donc clair que Confucius a été, au moins jusque tout récemment, un dieu (non des particuliers, mais de l'État), qu'on prie et de qui on attend « du bonheur ». Mais il faut ajouter que son influence n'est pas d'ordre religieux. Le culte qu'on lui rend en forme la moindre partie. Elle est due surtout à ce que sa doctrine, telle que l'ont fixée des siècles de commentaires, est merveilleusement adaptée à l'esprit chinois, qu'elle a

toujours été assez souple pour se transformer avec lui, au point qu'aujourd'hui encore, en ces jours où les « sciences occidentales » pénètrent partout, elle peut rester sans peine la base de l'éducation nationale chinoise.

II. Les mandarins militaires.

Les mandarins militaires rendent un culte privé à Guandi, et une des fêtes du dieu, celle du vingt-quatrième jour du sixième mois, leur est réservée. Ce jour-là ils dressent un autel avec la statue du dieu accompagné de son fils et de son écuyer, et placent à droite et à gauche deux tables, portant la première un arc avec des flèches et la seconde des hallebardes ; puis, dans les angles de la salle, ils posent des bannières sur lesquelles sont inscrits ses titres : le Grand Empereur qui Seconde le Ciel d'un côté et, de l'autre, le Grand Empereur qui Protège l'État. Devant l'autel, de chaque côté, il y a deux chevaux de papier rouge. Quand tout est ainsi préparé, on lui offre un porc, et, le soir, les deux chevaux sont brûlés en son honneur.

D'autre part, ils lui doivent aussi un culte public trois fois par an, un jour faste des seconds mois de printemps et d'automne, à son anniversaire de naissance, le 13 du cinquième mois ; mais ce culte ne leur est pas particulier, et les mandarins civils de la circonscription y assistent également : on offre le Grand Sacrifice, porc, mouton, bœuf, avec un repas complet, du vin et des rouleaux de soie. Des offrandes moins importantes sont présentées encore deux fois par mois. Les temples officiels de Guandi, temples du Saint-Militaire *Shengwumiao*, se composent de deux corps de bâtiments, chacun précédé d'une cour comme dans les temples de Confucius, le bâtiment principal est pour le dieu et celui de derrière pour ses parents. Mais la disposition en a été modifiée en 1916 par le président de la République Yuan Shikai, qui paraît avoir pris modèle sur les temples de Confucius : un assesseur a été mis à la droite de Guandi, la face tournée vers le Midi, c'est le général Yue Fei ; puis on a placé de côté, la face tournée respectivement vers l'est et vers ouest, deux rangées de douze tablettes pour vingt-quatre Guerriers Exemplaires qui ont remplacé les six officiers qui servaient de suivants jusqu'à cette date. Ce sont des généraux de toutes les époques, parmi lesquels se rencontre le nom de Houlagou, le conquérant mongol de la Perse et de Bagdad (1257). Les statues de Guandi ont été conservées sur l'autel principal, mais on a mis en avant la tablette officielle nouvelle où le titre d'Empereur a disparu.

III. Les paysans.

Les paysans n'ont pas de dieu particulier qui leur serve de patron : la religion officielle est avant tout une religion agraire, et presque toutes les fêtes

les plus importantes en sont destinées à avoir de bonnes récoltes. Ce sont donc tous les dieux qui s'occupent d'eux. Et non seulement tous les dieux, mais encore tous les fonctionnaires, dans la mesure où ils ont des fonctions religieuses à côté de leurs fonctions civiles ; les paysans n'ont pas à demander individuellement aux dieux de leur accorder aide et protection : ce sont les Mandarins qui sont officiellement chargés du soin de prier les dieux pour eux. Ils sont, avec l'Empereur et les Mandarins, les seules personnes à qui la religion officielle donne un rôle dans ses cérémonies ; mais ce rôle est entièrement passif : ils ne sont jamais ceux qui accomplissent les rites, ils sont ceux en faveur de qui les rites sont accomplis par d'autres.

L'origine de cette situation spéciale des paysans est très ancienne. Dans l'antiquité déjà, ils n'avaient le droit de rendre eux-mêmes aucun culte : c'étaient les princes et les fonctionnaires qui le rendaient pour eux. Ceux-ci étaient chargés de marquer par une cérémonie faite pour la communauté tout entière l'ouverture des travaux des champs, d'avertir les dieux du Sol, du Labour et de la Moisson, de demander une bonne récolte, de prier pour la pluie si elle se faisait attendre, etc. Les cultivateurs ne faisaient individuellement ni prières, ni sacrifices, de même qu'individuellement ils ne possédaient pas de champs, mais travaillaient en commun, par groupe de huit familles, une certaine quantité de terres qui leur étaient allouées pour soutenir leur famille et en échange desquelles ils payaient la dîme. Bien que cette organisation archaïque ait achevé de disparaître presque au moment même où les auteurs la décrivaient, vers les débuts des temps historiques, dans les derniers siècles avant l'ère chrétienne, la religion officielle et, en général, l'attitude des autorités chinoises envers les paysans en ont conservé quelque chose. Les empereurs et, au début de la Révolution, le président de la République ont, comme les rois de l'antiquité, fait chaque année des sacrifices publics pour l'agriculture. J'ai décrit plus haut le plus important d'entre eux, le grand sacrifice impérial au Ciel dans la banlieue méridionale de la capitale, *nan jiao*. Il y en avait bien d'autres : les empereurs priaient pour la pluie, pour la neige, pour la moisson, etc. Et, après eux, tous les fonctionnaires locaux, gouverneurs de province, préfets, sous-préfets, faisaient des cérémonies analogues aux temps fixés par le calendrier.

Il y a plus. Les travaux des champs ne doivent pas commencer sans un ordre exprès de l'autorité. En principe, c'est le premier coup de tonnerre de l'année qui donne le signal : au Jiangsu, les villageois l'attendent avec impatience et, sitôt qu'il s'est fait entendre, le chef de village écrit officiellement au sous-préfet pour lui annoncer le fait. Quand celui-ci a reçu un nombre suffisant d'avis de villages de sa circonscription, il envoie un délégué dans chaque commune porter l'affiche officielle fixant un jour faste pour commencer les travaux des champs. L'affiche est rédigée en ces termes ou en termes analogues (j'ai noté l'affiche que je donne ici au début de 1914 dans un village du Jiangsu)

Le temps où les insectes ont peur (c'est le nom d'une des vingt-quatre périodes d'un demi-mois entre lesquelles est

partagée l'année) est arrivé. Vous tous, agriculteurs, appliquez-vous à travailler dans les champs. Maintenant moi, sous-préfet, j'ai fixé le dix-septième jour du troisième mois comme date faste pour commencer les travaux. Que chacun obéisse sans contrevenir, afin d'éviter les calamités de l'eau, de la sécheresse et des insectes !

Cette ouverture des travaux des champs, la religion officielle la marquait par une fête solennelle au premier mois de printemps, la fête du Labourage : l'Empereur prenait lui-même la charrue jaune attelée d'un bœuf jaune (le jaune était la couleur impériale sous la dynastie mandchoue) ; le président du ministère des Finances se tenait à sa gauche avec le fouet, le gouverneur du Hebei à sa droite avec un sac de grains de semence ; l'Empereur en personne traçait le premier sillon, puis les princes et les ministres prenaient sa place, et le labourage était achevé par des paysans. C'est le grain de ce champ, situé au sud de Pékin, juste en face du Temple du Ciel, qui servait ensuite à tous les sacrifices impériaux de l'année.

Le sacrifice du solstice d'hiver sur l'autel du Ciel, celui du printemps au temple où on prie pour la Récolte, la fête du Labourage étaient les grandes cérémonies impériales du début des travaux agricoles. C'est après qu'elles avaient été accomplies que les sous-préfets donnaient des ordres aux villages. Mais les fonctionnaires ne s'en tenaient pas là : ils avaient aussi à offrir régulièrement des sacrifices aux dieux du Sol et des Moissons, *sheji*, au printemps et en automne, dans tous les chefs-lieux de circonscription jusqu'à la fin de l'empire. A la capitale, le culte était rendu par l'Empereur lui-même ou un délégué impérial. Il n'y avait pas de temple ; le lieu du culte était un tertre en plein air, dans une cour entourée d'un mur bas, située dans l'enceinte du Palais à droite de la salle d'audience, en correspondance avec le temple des Ancêtres, qui était situé du côté gauche. Dans une grande cour se trouvait une esplanade carrée, large mais peu élevée, entourée de trois gradins de pierre, avec un escalier de quatre marches au milieu de chacune des faces ; le dessus en était recouvert de terre de cinq couleurs, en correspondance avec chacun des cinq points cardinaux, verte à l'Est, rouge au Sud, blanche à l'Ouest, noire au Nord et jaune au Centre ; la tablette en pierre du dieu y était placée face au Nord (parce que ce dieu est représentant du principe *yin* auquel répond le Nord). Pour le sacrifice, l'Empereur ne se tenait pas sur le tertre même du dieu du Sol, comme il montait sur l'Autel du Ciel pour le sacrifice *jiao* ; il restait en dehors du mur d'enceinte, du côté Nord, pour faire face à la tablette, et les assistants étaient derrière lui ou sur les autres côtés de la cour, également en dehors du mur. Ce n'est qu'au début de la cérémonie qu'il y montait un instant pour inviter les esprits en se prosternant et en offrant de l'encens, mais, aussitôt après, il retournait à sa place, pour ne plus la quitter. Pendant les offrandes, la musique et des chants appropriés au sacrifice, ainsi que des danses militaires et civiles se succédaient. Les offrandes achevées, et portées devant la tablette par des fonctionnaires spéciaux, l'Empereur se retirait. Des sacrifices analogues (mais sans danses) étaient accomplis dans chaque capitale

provinciale, chef-lieu de préfecture et de sous-préfecture, par le mandarin de la circonscription (ou un de ses subordonnés délégué par lui).

D'autres cérémonies au Ciel ou aux dieux du Sol et des Mois sons avaient lieu en été pour obtenir la pluie ; on en faisait dans le Nord pour demander de la neige ; ou bien dans les cas d'événements extraordinaires. Quelle que fût l'occasion, le peuple n'y prenait aucune part directe : c'étaient les fonctionnaires qui agissaient au nom de la circonscription tout entière.

Même lorsqu'il ne s'agit pas des cérémonies de la religion officielle, le culte paysan a tendance à se pratiquer par groupe ; il est clair qu'il serait absurde pour un individu de demander la pluie pour son champ tout seul, tandis qu'il est naturel que tous les villageois la demandent pour tout le village. Aussi est-ce par groupe que l'on s'adresse à toutes les divinités populaires qui veillent sur chaque culture ou s'occupent de chaque incident de la vie agricole. Le Prince Céleste Liu a reçu de l'Auguste de Jade la charge d'Intendant des Cinq Céréales (blé, orge, millet, sorgho, riz) : il protège les récoltes, écarte la sécheresse, et son culte est très répandu au Jiangsu. Il a presque entièrement fait oublier le dieu antique des céréales, le Prince Millet, Houji, auquel seule la religion officielle rend un culte comme dieu des Moissons, en l'associant au dieu du Sol, et de petites statuettes figurant le dieu sous une forme mélangeant l'homme à la plante, sont des bibelots relevant plutôt de la fantaisie artistique que des objets religieux. Pour le coton, culture d'origine étrangère, c'est celui ou celle qui, le premier, l'introduisit en Chine à qui on rend un culte : à Canton, on l'appelle Huang Shi, ainsi qu'au Fujian ; à Songjiangfu (Jiangsu), où la culture daterait seulement du début du XIV^e siècle, la légende et le nom se sont légèrement transformés ; c'est la Vieille Huang qu'on adore ; elle passe pour avoir apporté le coton du Guandong au Jiangsu et en avoir enseigné la culture et le tissage ; selon d'autres, elle aurait seulement importé de Canton la machine à égrener ; elle a sa principale pagode dans son village natal, Wunijing, près de Shanghai. Contre la grêle, on s'adresse à Hushen, le dieu qui la fait tomber, et on lui offre un sacrifice avec accompagnement de théâtre pour l'anniversaire de sa naissance, le premier jour du septième mois : c'est une sorte d'assurance qu'on prend ainsi.

L'un des fléaux les plus redoutés est l'invasion de sauterelles qui dévore la récolte en herbe et ne laisse rien derrière son passage. On invoque contre elles le Grand Roi Bazha, destructeur des sauterelles et autres insectes nuisibles. « Les sauterelles sont citées à son tribunal et enchaînées », dit une inscription en son honneur très en vogue ; il les enferme dans sa gourde et les détruit ainsi. On le représente avec une figure d'homme et un bec d'oiseau, le torse nu, une jupe en forme de cloche d'où sortent des pattes d'oiseau ; dans la main gauche, un sabre et, dans la main droite, la gourde où il emprisonne les insectes malfaisants.

Ce n'est pas au moment même où l'on craint la menace du fléau qu'on l'appelle : il serait trop tard. Chaque année, après la récolte, surtout si elle a été bonne, les gens du village font venir à frais communs un sorcier pour remercier le Grand Roi Bazha de la protection accordée et lui demander de la

continuer. La cérémonie a lieu en plein champ : le sorcier dresse une sorte de tente où il suspend les images de l'Auguste de Jade, Grand Empereur du Pic de l'Est, l'un maître suprême, l'autre régent terrestre sous les ordres du premier, et celle de l'Empereur Guan, destructeur des mauvais esprits ; puis à droite et à gauche de cette triade, et à un rang inférieur, celle du Dieu du Lieu, celle du Grand Roi Bazha, celle du Dieu des Richesses, etc. Il récite des incantations en battant sur un tambour ou un gong et en brûlant de l'encens, puis il distribue à tous ceux qui ont payé pour le faire venir des amulettes consacrées par l'ence ns et la récitation des formules.

Il y a là un cas très curieux de survivance populaire d'un rite jadis très important que la religion officielle a rejeté comme manquant de dignité. Dans l'antiquité, après la moisson, une grande fête de la rentrée des récoltes venait, au premier mois d'hiver, clore les travaux des champs et marquer le moment où la terre ne devait plus être remuée, comme la fête du Labourage les avait ouverts au printemps en rompant l'interdit hivernal ; on l'appelait Bazha, expression dont le sens est obscur et qu'on interprète traditionnellement comme signifiant : la fête en l'honneur des huit espèces d'esprits qu'on va chercher.

C'était, avant tout, une fête de la fin de la moisson ; on en attribuait l'institution au Divin Laboureur, l'esprit principal était le Premier Moissonneur ; après lui, on rendait hommage au Premier Laboureur, au Premier Endiguteur, au Premier Canalisateur, au Premier Bâtitteur de huttes de guet. On s'adressait aussi aux esprits des chats destructeurs de rats, à ceux des tigres mangeurs de sangliers ; en un mot, à tous les esprits qui, en protégeant les divers stades de la culture, aidaient à rendre abondante la moisson. C'était une vaste mascarade : les esprits des chats et des tigres avaient leurs représentants, qui étaient des hommes ou des enfants masqués et travestis ; la fête se terminait par une immense orgie où on consommait toutes les offrandes et où les vieillards, en l'honneur de la vieillesse de l'année, avaient la première place. Le sacrifice s'accompagnait de formules destinées à remettre tout en ordre pour la prochaine moisson et écarter les insectes dévorants.

Que les terres reviennent en leur place, que les eaux
retournent en leurs canaux, que les insectes ne soient pas pro-
duits, que les mauvaises herbes retournent à leurs marais !

C'est ce dernier aspect de la fête, expulsion des insectes nuisibles, qui a seul survécu : la religion populaire l'a personnalisée en la rapportant à un être spécial chargé de ce travail, le Grand Roi de la fête Bazha, ou comme on comprend maintenant, le Grand Roi Bazha. Elle est allée plus loin : dès le XIIe ou le XIIIe siècle, elle avait doté cette divinité d'un état civil complet et de titres. C'est le Général Féroce Liu, *Liu Mengjiangjun*, ou bien le Connétable Liu, *Liu Taiwei*, à qui on offrait des sacrifices au Shandong et au Hebei dès le temps des Song, et qu'on a identifié à divers personnages historiques suivant les temps et les lieux : Liu Yi ou son frère Liu Rui, deux généraux du milieu du XIIe siècle, ou leur contemporain Liu Jian, qui se suicida en 1126 lors de la prise de Kaifeng par les Mongols ; ou à des

personnages dont l'existence est plus ou moins réelle, comme Liu Chengzhong, dont on raconte qu'ayant, à l'époque mongole, une charge au Jianghuai (c'est approximativement le Jiangsu actuel), et voyant les sauterelles s'abattre sur le pays qu'il administrait, il les chassa en les chargeant le sabre à la main. Le culte du Général Liu a été interdit officiellement à la fin du XVII^e ou au début du XVIII^e siècle, mais il a subsisté dans le peuple ; en certains lieux, il est devenu un personnage distinct du Grand Roi Bazha, dont on fait son lieutenant ; dans d'autres, ce sont des titres différents de la même divinité ; dans d'autres encore, le nouveau titre a fait disparaître l'ancien, qui est tombé dans l'oubli.

D'autre part, en plus d'un dieu de l'Élevage en général, dont on colle l'image sur les murs ou les portes des étables, il y a des dieux particuliers pour chaque sorte d'élevage. Ils sont la personnification des espèces animales elles-mêmes : le dieu des étables à bœufs, qu'on appelle le Roi des Bœufs, Niuwang, est un buffle ; le Dieu des Porcheries, qu'on appelle le Porc Transcendant, Lingzhu, est un porc ; la Dame Tête-de-Cheval est le ver à soie. Dans l'antiquité, on sacrifiait, à certaines époques, aux âmes des animaux domestiques, on rendait un culte à l'Ancêtre des Chevaux. La religion populaire moderne, avec son habitude d'avoir des divinités personnelles, a donné un corps, un nom, une légende aux objets de ce culte.

La Dame Tête-de-Cheval est une concubine de l'Auguste de Jade, par souvenir de la cérémonie par laquelle l'Impératrice, suivie des femmes du harem, allait, au début du troisième mois, à l'esplanade des Mûriers dans le Palais, commencer elle-même la cueillette des feuilles après une offrande. C'était, dit-on, une jeune fille qui, dans la haute antiquité, vivait avec ses parents, au Sichuan. Un jour, son père fut enlevé par les pirates ; la jeune fille, dans sa piété filiale, se lamentait sans cesse et refusait de prendre de la nourriture. Au bout d'un an, sa mère, désespérée, fit serment de donner sa fille en mariage à qui lui ramènerait son mari. Leur cheval entendit cette promesse ; il s'enfuit de l'écurie, et, quelques jours après, il re venait portant sur son dos son maître délivré. Mais, quand il apprit le vœu imprudent de sa femme, il refusa de l'accomplir, et, comme le cheval manifestait sa colère, il le tua d'une flèche, l'écorcha et en mit sécher la peau à la porte de sa maison. Peu après, la jeune fille passant près de la peau de cheval, celle-ci se souleva, l'enveloppa et l'emporta ; dix jours après, on retrouva la peau accrochée à une branche de mûrier : la jeune fille était devenue un ver à soie. L'Auguste de Jade l'enleva au ciel et en fit une de ses concubines.

Les dieux des bœufs et des porcs sont un peu plus près de leur origine : au lieu d'être considérés comme des hommes transformés en animaux, ce sont au contraire des animaux qui ont été capables de se changer en hommes. On sait que les Chinois acceptent cette transformation comme une chose toute naturelle : les renards, les tigres, peuvent, dans certaines conditions, prendre la forme humaine ; ce sont les plus connus, mais non, à beaucoup près, les seuls qui jouissent de ce pouvoir. Les renards, disent les paysans du Jiangsu, font chaque matin une prière au soleil levant, et ils aspirent ses rayons ; ils

s'agenouillent sur les pattes de derrière, joignent les pattes de devant et se prosternent ; quand ils ont fait cela plusieurs années, ils peuvent prendre la forme humaine, et ils en profitent pour se mêler aux hommes. Des cérémonies analogues permettent aux serpents de devenir dragons ; les loups, les blaireaux et nombre de petits animaux sauvages sont aussi capables de se transformer. Les animaux domestiques, bœufs, porcs, n'ont pas normalement cette faculté ; mais le Roi des Bœufs et le Dieu des Porcheries l'avaient acquise de quelque façon. L'auteur du roman de *l'Investiture des Dieux* les a sans doute trouvés pittoresques, car il leur a donné une place parmi les défenseurs du tyran Shouxin des Yin contre son adversaire le roi de Zhou, qui, ayant déjà reçu le Mandat Céleste, luttait pour le détrôner. Le Roi des Bœufs avait pris la forme d'un géant de seize pieds de haut (c'est la taille traditionnelle du Bouddha, et, comme telle, elle jouit d'un prestige particulier dans le folklore) avec deux cornes sur le front, une bouche et des oreilles de buffle, vêtu d'une robe rouge, protégé d'une cuirasse et d'un casque, et armé d'une hallebarde à trois pointes. Il alla défier les guerriers du roi de Zhou et tua tous ceux qui se présentèrent contre lui, jusqu'à ce que la Dame Niugua eût réussi à lui passer dans le nez un lien merveilleux et l'eût ainsi obligé à reprendre sa forme de buffle. Quant au Dieu des Porcheries, il avait la face noire avec de grandes oreilles et des lèvres très longues, et il était vêtu de noir (les porcs chinois sont noirs) ; lui aussi tua plusieurs des guerriers de Zhou, mais finit par être mis à mort par le héros Erlang, le neveu de l'Auguste de Jade, qu'il avait avalé. Tous deux sont généralement représentés aujourd'hui en costume de mandarin, accompagnés l'un de bœufs, de buffles et de chevaux, l'autre de porcs, et on met leur image à la porte des étables pour écarter les maladies. A leur fête, on leur fait des offrandes et on tire des pétards en leur honneur.

Les paysans riches font encore nombre de fêtes devant l'autel du Dieu des Richesses : ce sont les « jours de naissance ». L'année s'ouvre par une série importante : le 3 du premier mois est le jour de naissance des porcs, le 4 celui des canards, le 5 celui des bœufs, le 6 celui des chevaux, le 8 celui du riz, le 9 celui des légumes, le 10 celui de l'orge ; le 12 du troisième mois est le jour de naissance du blé, etc. Suivant leurs travaux, les paysans choisissent quelques-uns de ces jours pour faire des offrandes et brûler de l'encens, ordinairement devant l'autel du Dieu des Richesses familial ; un très grand nombre, d'ailleurs, ne font absolument rien.

IV. Les marins : l'Impératrice du Ciel (Tianhou).

Les marins ont pour protectrice une déesse qui a pris, dans les derniers siècles, une place considérable dans le panthéon chinois, grâce à la faveur que les empereurs mandchous lui ont accordée, l'Impératrice du Ciel, *Tianhou*, appelée aussi Sainte Mère des Cieux, *Tianshang Shengmu*, ou encore, plus familièrement, Grand-mère, *Mazupo*. Son culte est originaire du Fujian, et c'est de là qu'il a été porté par toute la Chine. Les marins de cette province

ont son image sur presque tous les bateaux, dans un petit tabernacle placé du côté gauche, et, matin et soir, ils lui offrent de l'encens ; avant de quitter le port pour une traversée, ils lui font des offrandes à bord, et souvent l'équipage et les passagers vont à sa pagode et brûlent des bâtonnets d'encens en son honneur. Les commerçants qui s'occupent d'exportation, ou d'importation, les entrepreneurs de transports par mer, les émigrants, les simples voyageurs lui sacrifient soit régulièrement, soit occasionnellement.

L'Impératrice du Ciel est une jeune fille née dans l'île de Meizhou près de Xinghua, qui vécut au VIII^e siècle suivant les uns et au Xe siècle suivant les autres. Elle avait une dévotion particulière à Guanyin et refusa de se marier. Ses quatre frères faisaient le commerce sur mer et avaient chacun un bateau qu'ils conduisaient eux-mêmes. Un soir, comme ses frères étaient en voyage, elle tomba en catalepsie et quand, après de longs efforts, on eut réussi à la ranimer, elle se plaignit qu'on l'eût rappelée trop tôt. On ne comprit pas alors ce qu'elle voulait dire ; mais, quelques jours après, trois de ses frères revinrent seuls : une tempête avait saisi leurs vaisseaux, et ils se croyaient perdus quand une jeune fille apparut qui les conduisit à l'abri ; seul leur frère aîné n'avait pas été sauvé. On s'expliqua alors ses paroles : c'était elle qui était allée au secours de ses frères en danger. Elle mourut peu après.

Le culte de l'Impératrice du Ciel naquit subitement à la fin du XI^e siècle et se développa rapidement au cours du siècle suivant. D'après une inscription érigée à sa gloire en 1228 dans son temple à Hangzhou, une lueur surnaturelle apparut la nuit au-dessus du rivage de Meizhou, et les habitants rêvèrent tous ensemble qu'une jeune fille leur disait :

Je suis la déesse de Meizhou, il faut me loger ici !

A la suite de ce miracle, ils lui élevèrent un temple au bord de la mer. La déesse commença à devenir célèbre plus tard en sauvant un haut fonctionnaire, Lu Yundi, dans une tempête terrible, alors qu'il allait en ambassade en Corée (1122) : elle descendit sur le mât du vaisseau et le conduisit en sûreté ; à son retour, l'année suivante, l'empereur Huizong accorda en récompense à son temple le nom de Temple de l'Heureuse Traversée, *Shunji miao*, titre d'ailleurs banal, qui était donné couramment à tous les temples de divinités marines à cette époque.

En 1155, pour une raison qui n'est pas connue, on décerna à la déesse le titre officiel de Princesse de la Faveur Surnaturelle, *Linghui furen* ; et, à partir de ce moment, les honneurs officiels ne cessèrent pas de la combler. Elle se montra particulièrement secourable dans les sécheresses de 1187 et 1190, et, d'autre part, elle aida à plusieurs reprises à la capture de pirates marins, si bien qu'en 1192 elle fut élevée en grade, et son titre de Princesse (*furen*) fut changé contre celui de Reine (*fei*) et, quelques années plus tard (1198), celui-ci fut à son tour remplacé par celui de Sainte-Reine (*Shengfei*). En 1278, l'empereur mongol Khoukilai-khan lui donna le titre de Reine du Ciel accompagné de douze caractères honorifiques ; ce titre de Reine du Ciel lui fut conservé sous la dynastie des Ming et le début de la dynastie mandchoue et

fut remplacé par celui d'Impératrice du Ciel (*Tianhou*) par l'empereur Qianlong en 1737.

Et ce n'était pas seulement son culte officiel qui se développait ainsi, mais son culte populaire se répandait de plus en plus. Au milieu du XIIe siècle, elle n'avait encore qu'un seul temple, à l'endroit où elle avait apparu pour la première fois ; en 1156, un second lui fut élevé un peu au Nord-Est, près du Pont de l'Embouchure du Fleuve et deux ans après un troisième à une lieue environ au Sud-Est, près du lac Blanc, *Baihu*. Et, à partir de ce moment, les temples se multiplièrent (presque toujours construits, semble-t-il, à la suite d'un rêve), si bien qu'en 1228 l'auteur de l'inscription de Hangzhou pouvait dire qu'elle n'était pas adorée seulement à Meizhou, mais que partout au Min (Fujian), au Guang (Guandong), au Zhe (Zhejiang), au Huai, au Jiang (Jiangsu et Anhui), c'est-à-dire, en somme, dans toutes les provinces maritimes de l'empire des Song, on lui sacrifiait. De nos jours, son culte a encore dépassé ces limites, et on trouve des temples dans presque toutes les villes du littoral, jusqu'au Shandong et au Hebei ; de plus, les commerçants du Fujian qui ont émigré et se sont installés dans d'autres provinces la considèrent comme une sorte de patronne personnelle et lui élèvent souvent des temples comme lieu de réunion de leurs associations.

L'Impératrice du Ciel est représentée sous l'aspect d'une femme assise sur les flots ou sur les nuages, ou quelquefois plus simplement sur un trône. Elle est vêtue d'une robe longue avec une ceinture analogue à celle des fonctionnaires et coiffée du bonnet impérial à pendeloques ou parfois d'un simple bonnet de cérémonie. Elle tient en main une tablette, insigne du rang des grands officiers en présence du souverain, ou encore un sceptre *ruyi* : en effet, malgré son titre de Reine ou d'Impératrice du Ciel, ni la religion officielle ni la religion populaire n'ont jamais songé à faire d'elle la femme de l'Empereur du Ciel (Souverain d'En Haut, ou Auguste de Jade, ou Monseigneur le Ciel) ; elle est un haut dignitaire féminin de sa cour, égal en grade aux Empereurs (*Di*) masculins, comme Guandi, etc., et comme ceux-ci subordonné au dieu suprême.

On lui adjoint, comme subordonnés, deux personnages qui l'aident à voir et à entendre tout ce qui se passe en ce monde, et dont les noms sont significatifs : Oreille de Mille-li et Œil de Mille-li¹ ; on les représente ordinairement la tête tendue, la main faisant écran sur l'oreille ou sur les yeux, afin de mieux saisir les sons ou de mieux voir les détails des scènes lointaines ; le premier a les cheveux rouges et deux cornes ; le second a la figure bleue. Le roman de *l'Investiture des Dieux* raconte qu'ils servaient dans l'armée du tyran des Yin.

V. Les commerçants et les artisans.

¹ Le li est une mesure de longueur dont la valeur, variable d'une province à l'autre, se tenait aux environs d'un demi-kilomètre.

En dehors des mandarins et des paysans, la religion officielle ne sanctionne aucun culte professionnel. Les autres professions ont d'ailleurs été de tout temps classées à un rang moins élevé dans la hiérarchie traditionnelle. Elles ont dû souvent se contenter de divinités moins importantes.

Les commerçants ont naturellement pour patrons les dieux des Richesses. Ils n'ajoutent pas pour cela d'images à celles qu'ont la plupart des familles, mais ils rendent un culte plus fréquent, faisant des offrandes régulières deux fois par mois, le 2 et le 16 : ces jours-là ils présentent à celui des dieux des Richesses qu'ils ont adopté un repas complet, qui est ensuite distribué aux employés et aux commis. Le choix du dieu est ordinairement dirigé par les habitudes régionales, mais quelquefois aussi par des dévotions particulières ; d'autres causes encore peuvent intervenir : c'est évidemment le nom du Dieu des Richesses des Cinq-Chemins qui l'a fait adopter comme patron par les hôteliers de Pékin.

Les orfèvres placent au milieu de leurs vitrines la statuette de Mile (Maitreya), le futur Bouddha, sous la forme courante d'un gros moine à la figure riante, joufflue, pansu, à demi nu, tenant d'une main son chapelet. Il fut en effet, paraît-il, le premier orfèvre lorsqu'en des temps lointains il s'enfuit du palais de Shijia (le Bouddha Çâkyamuni) en emportant des lingots d'or et d'argent, et, réfugié sur la terre et se cachant parmi les hommes, gagna sa vie à en faire des bijoux qu'il vendit. Shijia dut envoyer à sa poursuite l'Immortel Lü Donbin, qui se mit à sa recherche, déguisé en mendiant, et finit par le retrouver, le saisit et l'attacha avec une corde magique, et le ramena. Ils ont aussi dans leurs maisons l'image d'un personnage assis sur une chaise et ayant les pieds sur un lingot, qu'ils appellent Hua guang et auquel ils donnent parfois le titre de Fo (Bouddha). Enfin beaucoup d'entre eux rendent un culte à Dongfang Shuo, un magicien du II^e siècle avant notre ère, parce qu'il fut une incarnation de la Planète du Métal (Vénus) et, par suite, préside à tout ce qui touche au travail des métaux. De leur côté, les marchands de jade et de pierres précieuses ont pour patron Bian He, qui, dans l'antiquité, découvrit un jade merveilleux qu'il présenta à deux rois pour le voir méconnaître et déclarer faux et être puni chaque fois de l'amputation d'un des pieds.

Les charpentiers et les menuisiers, et souvent aussi les forgerons et les potiers ont pour patron Lu Ban, l'artisan de génie qui sut fabriquer un faucon de bois capable de voler, et bien d'autres merveilles, et dont la légende était déjà populaire plusieurs siècles avant notre ère. Ses deux femmes, l'une rouge et l'autre noire, sont les patronnes des laqueurs (laque rouge et laque noire). On lui rend un culte deux fois par an, le treizième jour du cinquième mois et le vingt et unième jour du septième mois.

Les bouchers s'adressent à Fan Kuai, un personnage imaginaire, dont on fait l'ami et le bras droit du fondateur de la dynastie Han, et qui aurait commencé à gagner sa vie en écorchant et dépeçant des chiens pour vendre la viande. Dans d'autres régions, c'est Zhang Fei, l'un des trois Frères jurés du

Jardin des Pêchers dans le *Roman des Trois Royaumes* : il faisait métier de vendre de la viande de porc quand il se joignit à Liu Bei, le fondateur de la dynastie des Han du pays de Shu (Sichuan) et à Guan Yu.

Il serait impossible de passer en revue tous les dieux des professions : chaque métier a son protecteur spécial, qui varie d'ailleurs suivant le pays. Celui des tisserands est le Dieu de la Navette, dont le jour de naissance tombe le 16 du neuvième mois ; celui des jardiniers est le Dieu des Arbres des Jardins ; celui des fabricants de pinceaux est Meng Tian, un général de la fin du III^e siècle avant notre ère qui passe pour l'inventeur du pinceau ; celui des fabricants de papier est Cai Lun, l'inventeur du papier au I^{er} siècle de notre ère ; celui des tailleurs est le mythique empereur jaune Huangdi, l'inventeur des vêtements de cérémonie ; celui des savetiers est Sun Bin, un général du IV^e siècle avant notre ère, qui, ayant eu les orteils coupés en châtiment de quelque faute, imagina de se faire des bottes en cuir pour cacher sa difformité ; celui des fabricants de vin est également le premier qui fabriqua du vin, Yidi, qui le découvrit et en apporta une coupe à l'empereur mythique Yu le Grand au cours de ses travaux d'assèchement de la Chine couverte par une immense inondation, ou, comme les gens de Pékin le désignent simplement, Monsieur l'Immortel qui fabriqua le vin ; celui des distillateurs est Du Kang, personnage plus ou moins authentique, à qui on attribue la découverte de l'alcool, quelques siècles avant notre ère.

Même les métiers les plus décriés ont leurs protecteurs. Les barbiers, gens de caste vile, qui, avant la Révolution de 1911, n'avaient pas le droit de se présenter aux examens, ont pour patron l'ancêtre Luo, dont la fête tombe le treizième jour du septième mois ; c'est le premier des barbiers, et on lui attribue un manuel : *Ce qu'il faut savoir sur la coiffure (Jingfa xuzhi)*. Au Fujian ils paraissent avoir substitué ou adjoint à ce personnage l'Immortel Lü Dongbin. C'est, racontent-ils, parce qu'il descendit sur terre au temps de la dynastie des Ming pour raser la tête d'un empereur qui avait la peau si sensible que nul ne pouvait éviter de lui faire mal ; la légende est évidemment récente, puisque ce n'est que depuis le XVII^e siècle que les conquérants mandchous ont obligé les Chinois à se raser la tête et qu'à l'époque des Ming, où le récit se place, ils gardaient leurs cheveux longs. Comme leur patron est parvenu au grade de docteur, ils fixent à leur fourneau à faire chauffer l'eau une petite reproduction du mât rouge, à mi-hauteur duquel sont accrochés des ornements spéciaux, que les docteurs avaient le privilège de planter à leur porte. Les conteurs publics ont pour patron Cang Jie, l'inventeur légendaire de l'écriture ; la plupart des troupes d'acteurs de Pékin, Yue Fei, un général du XII^e siècle ; les filles publiques ont pour patronne à Amoy (Xiamen), Guanyin, et, dans certaines parties du Jiangsu, Pan Jinlian, une jeune veuve de mauvaise vie qui fut surprise en flagrant délit et tuée par son beau-père. Les voleurs mêmes ont leurs patrons, qui sont d'anciens brigands célèbres. Le plus souvent, c'est, paraît-il, Song Jiang, qui souleva une révolte très grave au pays situé entre les bouches du Fleuve Bleu et du Fleuve Jaune en 1121, et qu'à popularisé le roman *Shuihuzhuan* (les Bords de l'eau), en faisant de lui son

héros. D'autres s'adressent à un personnage plus ancien, le brigand Zhi, célèbre par la visite que lui fit Confucius.

On pourrait ainsi passer en revue toutes les professions, tous les métiers, même les moins avouables : chacun a son dieu, ou ses dieux, qui ne sont pas toujours les mêmes dans toutes les provinces de l'immense République chinoise ; il n'est pas jusqu'aux sociétés secrètes qui s'étaient instituées en sortes de confréries religieuses. La nomenclature de toutes ces divinités pourrait se prolonger presque indéfiniment.

*

* *

VI

Les dieux chargés de s'occuper de l'homme individuellement

I. Guandi

Dans son rôle de régent du monde terrestre pour l'Auguste de Jade, qui lui appartient depuis longtemps, le Grand Empereur du Pic de l'Est est en passe de se voir supplanter par une divinité d'origine récente, mais qui a pris une importance prodigieuse, l'Empereur Guan, Guandi. On ne se le représente pas, ainsi que le Pic de l'Est, entouré d'une bureaucratie considérable chargée de tout enregistrer, mais plutôt comme une sorte de paladin toujours prêt à intervenir contre tous ceux qui troublent la paix du peuple, ennemis étrangers, rebelles intérieurs, sorciers ou mauvais esprits de toutes sortes, animaux malfaisants. Aucun démon n'ose lui résister ; tout maléfice est rompu dès que son nom est prononcé, même la seule vue d'un acteur jouant son rôle au théâtre met en fuite les revenants. Il tient une place considérable dans la vie religieuse actuelle, et le fait est d'autant plus intéressant que son culte est relativement moderne. Il montre à quel point le Bouddhisme a transformé les idées religieuses des masses populaires : la conception du Pic de l'Est, divinité de formation ancienne, a été modelée sur le type de l'Empereur et de son administration ; celle de l'Empereur Guan, divinité récente, s'est formée sur le modèle des Bodhisattvas, dont il reçoit d'ailleurs souvent le titre.

L'Empereur Guan est un personnage parfaitement historique qui vécut au III^e siècle de notre ère, le général Guan Yu, qui servit le fondateur de la dynastie des Han de Shu à l'époque des Trois Royaumes, et mourut misérablement à l'âge de cinquante-huit ans, en 220, massacré par ordre de l'empereur de la dynastie rivale des Wu, après la prise de la ville de Jiangling, où il s'était réfugié après une défaite.

Il est impossible de conter ici en détail la légende du dieu ; elle tient la plus grande partie du plus célèbre et du plus populaire des romans chinois, le *Roman des Trois Royaumes*. La scène la plus célèbre, celle que le théâtre représente le plus souvent, est le « Serment des Trois dans le jardin des Pêchers ». Liu Bei, le futur empereur, fondateur de la dynastie des Han de Shu (Sichuan, un des Trois royaumes ; les deux autres étant Wei, bassin du Fleuve Jaune et Nord de la Chine, et Wu, bassin inférieur du Fleuve Bleu et provinces du Sud) vivait pauvrement avec sa mère veuve et gagnait son existence à faire des souliers et des nattes, quand, un jour, il vit une affiche appelant des hommes de courage pour combattre les rebelles Bonnets Jaunes ; et, après l'avoir lue, il se retirait en soupirant, quand il s'entendit appeler et vit un homme extraordinaire, un colosse à la tête de léopard, à la barbe de tigre, aux

yeux ronds, à la voix pareille au roulement du tonnerre : c'était le riche boucher et marchand de vin Zhang Fei, qui lui proposa de s'unir à lui pour répondre à l'appel du gouverneur. Tous deux entrèrent dans une taverne pour discuter leur projet, et, pendant qu'ils buvaient, survint un homme d'aspect terrible qui, en entrant, annonça son intention de s'enrôler lui aussi. Liu Bei et Zhang Fei le firent asseoir auprès d'eux, et, quand il eut dit son nom, Guan Yu, et raconté son histoire, ils lui découvrirent leurs desseins, après quoi tous trois allèrent à la maison de Zhang. Derrière la maison était un petit jardin de pêchers, et les arbres étaient tous en fleur ; ils y allèrent pour causer, puis, sur la proposition de Zhang Fei, ils se jurèrent mutuellement d'être frères, en offrant au Ciel un cheval blanc et à la Terre un bœuf noir. Puis ils partirent à la ville du gouverneur, emmenant avec eux une bande de jeunes gens de leur entourage.

On ne sait pour quelles raisons et sous quelle forme se constitua et se développa une sorte de culte populaire de Guan Yu ; mais il était déjà assez répandu au VII^e siècle pour que le Bouddhisme l'adoptât : il était, déclare à cette époque le religieux Shenxiu, le Dieu du Lieu, *Qielanshen*, de certains temples. Sa vogue dut augmenter encore pendant les siècles suivants, si bien que le superstitieux empereur Huizong, sous l'influence de ses favoris taoïstes, l'accueillit dans la religion officielle avec le titre élevé de Roi de la Pacification Militaire, *Wuanwang* (1102).

Le succès du *Roman des Trois Royaumes*, le *Sanguozhi yanyi*, dont il est un des héros, porta sa gloire au plus haut point. L'empereur Shenzong des Ming (1573-1619) l'éleva au rang de Grand Empereur, ce qui l'égalait au Pic de l'Est, avec le titre de Grand Empereur Juste qui Aide le Ciel et Protège l'État. La dynastie mandchoue le fit monter encore : il avait, dit-on, défendu lui-même l'entrée des appartements impériaux lors de la conjuration de 1813, où l'empereur Jiaqing faillit perdre la vie ; aussi ce prince et son successeur Daoguang eurent-ils pour lui une dévotion particulière. Le premier lui décerna le titre d'Empereur Militaire, *Wudi*, et le second décida qu'on lui rendrait des honneurs égaux à ceux de Confucius. Des temples lui ont été élevés dans toutes les villes administratives, et, jusqu'à la fin de l'empire, les fonctionnaires durent y aller en cortège officiel faire des offrandes chaque année, le 13 du premier mois et le 13 du cinquième mois, jours de sa fête ; en outre, d'innombrables temples et chapelles locaux lui sont élevés un peu partout.

Son rôle officiel était de protéger l'empire contre toute attaque extérieure et contre toute rébellion intérieure, et aussi de s'occuper des fonctionnaires militaires qui lui rendaient un culte spécial. La religion populaire voit surtout en lui un grand pourfendeur de démons, un dieu qui rompt les malélices. On l'appelle le Grand Empereur qui soumet les Démon s, *Fumo dadi*, et on conte à ce sujet des anecdotes très nombreuses.

Un personnage très riche ¹ étant mort jeune, un *daoshi* se présenta, qui s'engagea à le rappeler à la vie, mais ajouta que, d'après les règlements infernaux, pour qu'un mort revienne à la vie, il faut qu'il ait un remplaçant qui meure pour lui. Aucune des femmes du défunt n'acceptant de se sacrifier, un vieux serviteur s'offrit : grand dévot de Guandi, il alla d'abord au temple prier pour la réussite des incantations. Au milieu de la cérémonie, un coup de tonnerre éclata, et le *daoshi* tomba foudroyé ; son cadavre portait en gros caractères la phrase suivante :

*Condamné par le Ciel, comme corrupteur de la Religion,
destructeur de la Loi, qui en changeant de corps a convoité la
fortune ; et exécuté immédiatement conformément à l'ordre
reçu*

Le magicien avait voulu non pas ressusciter le mort, mais prendre sa place en envoyant sa propre âme dans son corps, et Guandi, averti par les prières de son fidèle, était intervenu pour le châtier.

Dans un autre conte ², un habitant de Pékin, nommé Ye, étant allé souhaiter la fête d'un de ses amis qui demeurait aux environs, rencontra vers le soir un voyageur qui se présenta comme le cousin de son ami et déclara qu'il allait, lui aussi, lui faire visite. Arrivés chez leur hôte, ils furent très bien reçus, puis, après dîner, furent logés ensemble dans une chambre où on installa un domestique pour les servir. Au milieu de la nuit, Ye s'éveillant vit le cousin qui, assis sur son lit, dévorait le domestique en jetant à terre les os rongés ; effrayé, il invoqua le Grand Empereur Dompteur des Démons, et aussitôt, avec un bruit de gongs et de tambours, Guandi apparut brandissant son sabre et se jeta sur le démon ; celui-ci se changea en un grand papillon et, en voltigeant, échappa au sabre du dieu. Soudain un coup de tonnerre retentit, Guandi et le papillon disparurent tous deux. Même la simple apparition d'un acteur grîmé en Guandi suffit à rompre les prestiges.

Un jour, une compagnie d'acteurs célèbres de Pékin ³ vit venir un domestique à cheval qui les invitait à aller jouer dans un hôtel situé tout près d'une des portes de la ville. Ils partirent aussitôt et, à la nuit tombante, arrivèrent devant une grande maison brillamment éclairée et remplie de monde. Une domestique, en les faisant entrer, leur déclara que sa maîtresse leur ordonnait de ne chanter que des pièces d'amour, et surtout d'éviter toute pièce où parût une divinité. A peine installés, ils se mirent à jouer ; les spectateurs (hommes et femmes assis, conformément aux rites, dans des lieux séparés) formaient un public extraordinaire, qu'on n'entendait pas, qui parlait, ou riait, ou manifestait son opinion à voix basse. Ils en furent étonnés, mais plus encore irrités, quand ils virent que la nuit passait et qu'on les faisait chanter sans arrêt sans que nul pensât à leur offrir des rafraîchissements. A la fin, exaspérés, ils jouèrent, malgré les recommandations du début, une pièce

¹ [css : cf. WIEGER, [Folk-lore chinois moderne](#), n° 35]

² [css : cf. WIEGER, [Folk-lore chinois moderne](#), n° 180]

³ [css : cf. WIEGER, [Folk-lore chinois moderne](#), n° 111]

mythologique, et Guandi entra en scène, sabre en main, au bruit des tambours. Au même instant, tout disparut, lumière, spectateurs, maison même, et les acteurs se trouvèrent dans un lieu désert devant la tombe d'une jeune fille de famille riche morte depuis peu. C'était elle qui les avait invités, et ils avaient joué toute la nuit devant un auditoire de morts qui avaient pu prendre pour un temps l'apparence de vivants ; mais, à la vue de l'acteur costumé en Guandi, ils avaient dû revenir à leur forme véritable.

Dans un autre récit ¹, c'est un renard ayant pris la forme humaine à qui il arrive malheur : il transportait par magie, au milieu des airs, un homme avec qui il avait lié amitié, quand, passant par mégarde au-dessus d'un théâtre où Guandi était en scène, il perdit sa puissance et laissa choir son ami au milieu des spectateurs.

Guandi ne se contente pas d'agir, il parle et écrit beaucoup, c'est -à-dire qu'il est un des dieux qui se manifestent le plus souvent dans les séances de spiritisme : il manœuvre le pinceau de divination ², *jibi*, sorte de fourche en bois de pêcher laqué de rouge dont les mouvements en dessinant des caractères rendent l'oracle. Il y a dans toutes les classes de la société de nombreux groupes de dévots qui se réunissent régulièrement autour d'un médium devant la statue de quelque dieu ou de quelque esprit : ils forment ainsi une association religieuse dont chaque membre, à tour de rôle, est chargé de garder la statue dans sa maison. A chaque séance, ils commencent par brûler quelques bâtonnets d'encens et présenter quelques offrandes, puis, après s'être prosternés, ils invitent l'esprit à descendre par une prière versifiée de ce genre :

*Q ue l'expansion des Souffles de Rectitude remplisse le Ciel et la Terre !
Q ue l'encens que nous élevons pénètre par la Porte du Ciel !
Q ue le Corbeau d'Or (le Soleil) s'avance en son vol, pareil à la foudre dans les nuages !
Q ue le Lapin de Jade (la Lune) brille avec éclat, pareil à une roue de char !
Q ue l'Étoile du Sud et le Boisseau Septentrional descendent ensemble !
Q ue la constellation Zivei aux cinq couleurs,
Q ue la constellation Zivei au milieu de ses lumières ouvrant la route correcte
Dans la grotte de la Source des Pêcheurs invite l'Immortel !
Nous, disciples, devant le brûle-parfum, nous saluons trois fois pour inviter ; nous invitons Un tel à descendre auprès de nous. Q ue les soldats divins (aillent le chercher) rapides comme la lumière, conformément à l'ordre reçu !*

Puis le médium et son assistant se placent debout, tenant chacun une des branches de la fourche du pinceau de divination. Au bout d'un instant, le dieu descend dans le pinceau qui, dit-on, s'alourdit, et le bras droit du médium

¹ [css : cf. WIEGER, *Folk-lore chinois moderne*, n° 79]

² [css : cf. WIEGER, *Folk-lore chinois moderne*, n° 90]

commence à se contracter, comme s'il essayait d'arracher l'instrument à son assistant ; soudain le pinceau se soulève violemment et va tomber sur le plateau préparé pour écrire (ordinairement un plateau laqué recouvert de grains de riz) ; il fait quelques mouvements désordonnés puis se calme et se met à dessiner des traits de caractères cursifs ou abrégés ou même réguliers. Ordinairement, les premiers signes donnent le nom de l'esprit ; sinon les assistants le lui demandent avec insistance, afin d'éviter d'entrer en communication avec de mauvais esprits. Le nom une fois obtenu, la conversation s'engage. L'assistant lit rapidement les caractères à mesure que le pinceau les trace, puis il les dicte à un des associés qui sert de secrétaire et les écrit immédiatement. D'ordinaire, l'oracle a la forme de vers réguliers.

La plupart des groupes spirites ont leur dieu ou leur esprit familier, qui est celui qu'ils invoquent et qui vient habituellement à leurs prières. Mais parfois des manifestations inattendues se produisent. Le plus souvent ce sont de mauvais esprits qui, s'emparant du pinceau un instant, en profitent pour écrire des sottises ou des grossièretés. Quelquefois aussi ce sont des dieux très importants qui prennent la place de l'esprit habituel. Parmi les grandes divinités qui se manifestent le plus volontiers, Guandi est un de ceux qui apparaissent le plus fréquemment. Parfois il se contente de donner des consultations sur des faits particuliers, analogues à celles des esprits ordinaires, mais naturellement participant de sa connaissance plus approfondie des choses de l'autre monde : il renseigne sur la situation de l'âme d'un parent décédé, indique quelle cérémonie il faut faire pour son salut, etc. Mais souvent aussi il donne des oracles de portée générale, dissertations sur la vie future et la transmigration avec des descriptions détaillées des enfers et des anecdotes sur la rétribution des actes au cours des existences, ou bien charmes contre la maladie, les influences néfastes et les mauvais esprits. Tout cela est noté soigneusement et conservé pieusement par le groupe qui a reçu le message ; parfois, le texte en est publié sous forme de petits tracts ; certains jouissent quelquefois d'une vogue considérable, au moins localement, jusqu'à ce qu'un autre petit ouvrage analogue vienne les remplacer dans la faveur populaire.

Guandi est représenté comme un géant de neuf pieds de haut, avec une barbe de deux pieds, un visage rouge comme le jubier, et des yeux pareils à ceux du phénix, avec des sourcils semblables au ver à soie. Ses statues le figurent généralement debout à côté de son cheval, revêtu de sa cuirasse et armé de sa hallebarde ; plus rarement il est à cheval ; il est accompagné de son fils qui porte son sceau et de son écuyer la hallebarde au poing. Un autre type assez fréquent aussi le représente en costume de mandarin militaire, mais sans armes, assis sur un siège, caressant d'une main sa longue barbe et ouvrant de l'autre la *Chronique des Printemps et des Automnes* (Chunqiu) de Confucius, cette règle de conduite pour les hommes d'État pendant dix mille générations, qu'il pouvait, dit-on, réciter de mémoire en entier ; son fils et son écuyer sont debout à sa gauche et à sa droite.

Comment le type de Guandi s'est-il établi ? Il est aussi difficile de le dire que de suivre les vicissitudes de son culte avant l'époque où il apparaît

brusquement dans la religion officielle. Les statues anciennes manquent, comme pour toutes les divinités non bouddhiques. Ce qui est certain, c'est que ce type était déjà imposé par la tradition à l'auteur du *Roman des Trois Royaumes*, car il l'explique par une anecdote. Guanyu, tout jeune et n'ayant pas encore quitté son pays natal de Xieliang (aujourd'hui Xiezhou, dans le sud-ouest du Shanxi), entendit un jour un de ses voisins et sa fille qui se lamentaient, et, leur ayant demandé la cause de leurs larmes, apprit que, bien que la jeune fille fût déjà fiancée, l'oncle du mandarin voulait en faire sa concubine ; et le mandarin, soutenant son oncle, avait injurié le père qui venait lui demander justice. Guandi aussitôt, saisi de colère, prit son sabre et courut sur-le-champ tuer le mandarin et son oncle ; puis il s'enfuit vers l'Ouest, afin de se réfugier dans les montagnes. Mais il lui fallait franchir la passe de Dongguan, gardée par un poste militaire, et il craignait d'être reconnu et pris. Il s'était arrêté près d'une source pour réfléchir à cette difficile culture, quand, ayant aperçu sa propre figure dans l'eau, il vit qu'elle était entièrement changée : elle avait pris une couleur rouge qui le rendait méconnaissable. Il se remit aussitôt en marche et franchit la passe sans aucune peine. C'est probablement du théâtre que ce type est sorti pour passer dans le roman et dans la statuaire. En tout cas, de nos jours, c'est bien plus le théâtre que la sculpture qui l'a établi définitivement et répandu dans le peuple : Guandi est en effet un des héros de théâtre les plus populaires, car une bonne moitié des pièces du répertoire des troupes ambulantes est tirée du *Roman des Trois Royaumes*, où ses aventures tiennent une grande place. Cette influence du théâtre sur la conception populaire de Guandi est si forte que, dans les contes, l'apparition de ce dieu est très souvent accompagnée d'un bruit de tambour et de gongs, non pas parce qu'on croit qu'il se fait suivre de musiciens célestes, mais simplement parce que, sur la scène, c'est toujours au milieu du fracas de ces instruments de musique qu'il fait son entrée, comme d'ailleurs tout personnage jouant un rôle militaire.

II. Le Seigneur Suprême du Ciel Sombre (Xuantian Shangdi)

L'antiquité avait placé, à côté et au-dessous du Seigneur d'En Haut, Shangdi, maître du ciel et du monde, cinq seigneurs, maître chacun d'un secteur du ciel, désignés seulement par un titre tiré de la couleur correspondant au point cardinal qu'il régissait : Seigneur Vert, Qingdi (Orient) ; Seigneur Rouge, Chidi (Midi) ; Seigneur Blanc, Baidi (Ouest) ; Seigneur Sombre, Xuandi (Nord) ; Seigneur Jaune, Huangdi (Centre). Ils ont presque entièrement disparu de la mythologie moderne ; il n'y a guère que celui du Nord, le Seigneur Sombre, qui ait survécu sous une forme nouvelle. Il est devenu le Seigneur Suprême du Ciel Sombre, Xuantian Shangdi, appelé aussi le Saint-Prince Guerrier-Sombre, Xuanwu Shengjun, ou le Saint-Prince Guerrier-Triomphant, Zhenwu Shengjun, ou enfin, ce qui est son titre officiel, le Prince Saint et Secourable du Pôle Nord, Beiji yousheng zhenjun. Il régit la

partie septentrionale du ciel et du monde, est aussi le régent de l'élément Eau parmi les cinq éléments, enfin chasse les mauvais esprits.

On le représente ordinairement comme il apparut à l'empereur Huizong des Song, lorsque celui-ci le fit évoquer par son favori le *daoshi* Lin Lingsu, en 1118. La conjuration se fit à midi, dans le palais. Au milieu de la cérémonie, le ciel s'obscurcit soudain et, parmi le tonnerre et les éclairs, un grand serpent et une tortue énorme apparurent. L'empereur se prosterna et offrit de l'encens ; puis il pria le dieu de daigner se montrer en personne. Dans un nouveau coup de tonnerre, tortue et serpent disparurent, et on aperçut un pied humain colossal devant la porte du palais. L'empereur se prosterna de nouveau et demanda que le dieu voulût bien se manifester en entier. Il vit alors un homme haut de plus de dix pieds, au visage grave, entouré d'une auréole, les cheveux dénoués flottant sur son dos, les pieds nus ; il était vêtu d'une robe noire aux larges manches traînant jusqu'à terre, recouvertes d'une cuirasse d'or avec une ceinture de pierres précieuses ; dans la main, il portait un sabre. Il resta debout quelques instants et disparut.

L'empereur, qui était un peintre renommé, avait, dit-on, profité de ces courts instants pour faire son portrait, et c'est lui qui a servi de modèle à toutes les images modernes. On place ordinairement derrière lui un écuyer armé, qui porte sa bannière noire ; lui-même est posé sur le dos de la tortue qu'enlace le serpent, et qui flotte sur les eaux, ainsi qu'il convient, puisqu'il est le régent du Nord et que l'Eau est l'élément correspondant à la région septentrionale.

Cette tortue et ce serpent, sur lesquels il repose, sont interprétés de façon toute différente par les divers auteurs chinois ; pour certains, ce sont deux officiers célestes placés sous ses ordres ; selon d'autres, ce sont au contraire les démons ennemis qu'il a vaincus et qu'il foule aux pieds. En fait, le serpent et la tortue enlacés sont le dieu lui-même sous sa forme première et plus ancienne que le personnage anthropomorphe actuel : on les rencontre dès le temps des Han comme symbole du côté Nord du monde dans les chambrettes funéraires du II^e siècle, où ils font face à l'Oiseau Rouge, symbole du Midi, et s'opposent au Tigre Blanc (Ouest) et au Dragon Vert (Est).

III. La Mère du Boisseau (Doumu)

On place dans le Sagittaire le palais d'une déesse qui est chargée de la surveillance des registres de la Vie et de la Mort, la Mère (de la Constellation) du Boisseau (Méridional), Doumu, ou, pour lui donner son titre complet, la Princesse Grande Sainte Mère de la Constellation du Boisseau ¹,

¹ Le nom de Boisseau est donné par les Chinois à deux constellations : le Boisseau Septentrional est la Grande Ourse, le Boisseau Méridional est le Sagittaire.

En haut elle règle les catalogues des Neuf Cieux ; au milieu, elle rassemble les listes des dieux ; en bas, elle dirige les registres du destin des hommes.

Les livres taoïstes lui donnent des bureaux importants, mais qui ne sont pas devenus populaires comme ceux du Pic de l'Est. Elle a un mari, le Père du Boisseau ; ses neuf fils sont des étoiles : les aînés sont les dieux du Pôle Sud et du Pôle Nord, et, comme tels, ils fixent le premier la date de naissance et le second la date de mort. Cette déesse est un mélange assez disparate d'idées bouddhistes mal agencées et d'idées taoïstes. Les *daoshi* lui donnent le nom sanscrit de Molizhi (Marîci), qui est proprement l'étoile qui précède le soleil levant, mais sans lui avoir conservé son rôle ni son aspect bouddhique ; au contraire, ils lui donnent la figure et les huit bras de Candî, qui est celui des Six Avalokiteçvara qui s'occupe spécialement des êtres humains, à l'exclusion des dieux, des démons, etc. ; il semble, d'ailleurs, que ce soit à cause de ce rôle spécial de Candî que les *daoshi* ont adopté son image pour figurer leur déesse du Boisseau, qui avait un rôle analogue, étant elle aussi chargée de s'occuper particulièrement des êtres humains. Candî, en tant que forme d'Avalokiteçvara, est devenue, malgré son nom, un personnage masculin, mais les sectes tantriques, en lui attribuant un rôle tout différent, l'ont laissée féminine.

On lui rend un culte en jeûnant le 3 et le 27 de chaque mois, et on espère ainsi obtenir d'elle non pas, à proprement parler, une prolongation de la vie (puisque la durée en a été fixée à la naissance), mais l'accomplissement intégral de la durée allouée sans raccourcissement. De plus, au cours d'une maladie dangereuse, on lui fait souvent des offrandes et des prières pour obtenir la guérison.

On représente la Mère du Boisseau assise sur un lotus, avec la couronne des Bodhisattvas sur la tête ; elle a trois yeux (l'œil du milieu, placé verticalement au milieu du front, est, chez les Bouddhistes et, à leur suite, chez les Taoïstes, l'œil de la vision surnaturelle, qui permet de voir nuit et jour ce qui se passe dans tous les mondes), et huit bras chargés d'attributs divers : c'est, je viens de le dire, une simple réplique taoïste du type iconographique de Candî.

IV. Les Trois Agents (Sanguan)

Le sort de chaque homme dépend également de trois divinités qui ont de nombreux dévots et tiennent une assez grande place dans la vie morale et religieuse du peuple, les Grands Empereurs Trois Agents, *Sanguan dadi*, ou

plus simplement les Trois Agents, *Sanguan*, ou encore les Seigneurs des Trois Mondes, *San jie gong*. Ce sont l'Agent du Ciel, *Tianguan* ; l'Agent de la Terre, *Diguan* ; l'Agent de l'Eau, *Shuiguan*, qui tiennent le registre des bonnes et des mauvaises actions. On attribue à chacun d'eux le pouvoir d'accorder une grâce particulière : l'Agent du Ciel accorde le Bonheur ; l'Agent de la Terre remet les péchés ; l'Agent de l'Eau écarte le Malheur.

Ils sont des personnifications issues d'un ancien rituel taoïste remontant aux Bonnets Jaunes et dont j'ai déjà indiqué les grandes lignes dans l'introduction à propos de Zhang Daoling : les malades confessaient leurs fautes par écrit sur trois papiers qui étaient brûlés pour le Ciel, enterrés pour la Terre et immergés pour l'Eau. La puissance politique des Bonnets Jaunes fut brisée à la fin du II^e siècle de notre ère, mais l'influence de leurs idées religieuses fut durable. La purification par la confession au Ciel, à la Terre et à l'Eau donna naissance au culte des Trois Agents, qui furent les fonctionnaires divins chargés de veiller à l'accomplissement des rites et de récompenser les dévots ; cette nouvelle forme semble être sortie des cercles taoïstes pour se répandre dans le public dans le début du Ve siècle, sous l'influence du Maître Céleste Kou Qianzhi.

Les dévots à ces dieux leur offrent de l'encens avec des gâteaux en forme de tortues (la tortue est un symbole de longévité) ou en forme de chaînes, deux fois par mois, le 1^{er} et le 15. Mais, ordinairement, on se contente de leur faire des offrandes à leurs trois grandes fêtes du 15 du premier mois (*shangyuan*), du septième mois (*zhongyuan*) et du dixième mois (*xiayuan*), qui sont respectivement les jours de naissance de l'Agent du Ciel, de l'Agent de la Terre et de l'Agent de l'Eau. La plus importante est la première, parce qu'elle coïncide avec la Fête des Lanternes, que, dès le XI^e siècle, on avait pris l'habitude (au moins dans certaines régions, Zhejiang, Fujian, etc.) de rapporter à l'Agent du Ciel. La Fête des Lanternes est une des plus grandes fêtes populaires de l'année. Chaque famille fait une offrande aux Trois Agents, et les plus riches et les plus dévots invitent un *daoshi* à faire une cérémonie. Dans la journée, les rues des villes et des villages sont parcourues par des baladins qui font des tours de tous côtés, ainsi que des jeunes gens et des enfants déguisés et masqués ; le soir venu, on allume devant les portes de chaque maison une lanterne de couleur et, de plus, on accroche d'autres lanternes un peu partout ; les enfants poussent des lanternes en boule qu'on peut faire rouler sans les éteindre ; on promène un dragon étincelant de lumière au milieu des pétards. C'est une illumination générale qui dure toute la nuit ; elle n'a en réalité pas de rapport avec la fête de l'Agent du Ciel et relève d'idées antiques toutes différentes.

On trouve parfois des images des Trois Agents : ils sont assis ou debout à côté l'un de l'autre en costume de mandarin, leur tablette à la main. Mais, le plus souvent, il n'y a que l'image de l'Agent du Ciel : il est debout et tient des deux mains un rouleau qu'il déploie et qui porte l'inscription : « L'Agent du Ciel accorde le Bonheur » ; ce type iconographique paraît sortir directement du théâtre ; toute représentation, en effet, commence (ou plutôt commençait

jusqu'à ces derniers temps) par une entrée de l'Agent du Ciel qui se promenait solennellement sur la scène en déployant successivement diverses inscriptions portant des souhaits aux spectateurs. Ces images sur papier sont universellement répandues : il n'est guère de maison qui n'en possède ; on le confond d'ailleurs le plus souvent avec le Dieu du Bonheur. Plus rarement, on voit de petites statuettes : l'Agent du Ciel y est figuré assis en costume de mandarin, tenant à la main le rouleau des souhaits de bonheur.

V. Les Trois Étoiles (dieux du Bonheur)

Ce sont trois divinités stellaires, « les Trois Étoiles » (*san xing*), qui sont les dieux du Bonheur de chaque individu : Étoile du Bonheur, *Fuxing* ; Étoile des Dignités, *Luxing*, et Étoile de la Longévité, *Shouxing*. Il y a aussi une autre série des Sept Dieux du Bonheur, *Qifushen* ; mais celle-ci paraît avoir eu plus de succès au Japon qu'en Chine même.

Il est généralement admis que l'Étoile du Bonheur est Yang Cheng, un fonctionnaire du VI^e siècle de notre ère : il était mandarin à Daozhou, pays où les hommes étaient de très petite taille, et l'empereur de ce temps, qui aimait à s'entourer de nains comme bouffons et comédiens, faisait venir chaque année un si grand nombre de gens de Daozhou que toutes les familles étaient dans la désolation ; Yang Cheng écrivit une requête à l'empereur à ce sujet, et celui-ci, touché, laissa les habitants de Daozhou en paix.

Mais à d'autres aussi est attribuée cette fonction, en particulier à Guo Ziyi, le général qui sauva la dynastie des Tang après la révolte de An Lushan, au milieu du VIII^e siècle. On raconte qu'un soir, le 7 du septième mois, comme il allait se coucher, il vit soudain dans une lumière une femme assise sur un lit ; il la salua en disant :

— C'est aujourd'hui le 7 du septième mois, vous êtes sûrement la Tisseuse Céleste. Je vous prie de m'accorder bonheur et richesse.

Elle lui répondit alors qu'il était le Dieu du Bonheur. C'est là une scène souvent représentée dans l'imagerie populaire. Très souvent, le Dieu du Bonheur est confondu avec l'Agent du Ciel, et il est figuré comme celui-ci, debout en costume de mandarin civil, tenant en main une devise promettant le bonheur, par exemple :

« L'Agent du Ciel apporte en don le Bonheur. »

Quand il est accompagné d'un enfant, on dit que c'est Guo Ziyi conduisant son fils à la Cour. Souvent il est entouré de symboles du bonheur : des chauves-souris voltigent autour de lui (chauve-souris se dit *fu*, qui se prononce exactement comme le mot bonheur, *fu*).

L'Étoile des Dignités, *Luxing*, qu'on appelle souvent simplement l'Étoile des Fonctionnaires, *Guanxing*, est un personnage appelé Shi Fen, originaire de

Henei, qui s'attacha tout jeune à la fortune du fondateur de la dynastie Han, comme il passait dans sa ville natale après l'avoir conquise (205), et mourut plus que centenaire en 124, comblé d'honneurs et de richesses ; lui-même et ses quatre enfants jouissaient chacun d'un traitement de deux mille *shi* de grains (sous les Han on payait les traitements des fonctionnaires moitié en grains, moitié en monnaie, et on évaluait la totalité en mesures d'environ 3 pieds cubes appelées *shi*, valant à peu près 25 litres), de sorte qu'on l'appelait Monsieur Dix mille *shi*, *Wanshijun*. Suivant d'autres, ce serait l'étoile Kui. D'autres encore admettent que c'est la constellation Wenchang, et que c'est le Grand Empereur de la Littérature qui est désigné sous ce nom ; il a, en effet, reçu autrefois le titre de Chargé des Dignités et des Émoluments des Vivants et des Morts.

Le Dieu de la Longévité, *Shoushen*, est appelé aussi le Vieillard du Pôle Austral : c'est le dieu de la belle étoile Canope du Navire Argo. C'est lui qui décide de la date de la mort de chaque homme. Quand le physiognomoniste Guan Le eut constaté que Zhao Yan ne passerait pas vingt ans, il lui conseilla d'aller, un jour qu'il fixa, dans la partie Sud d'un certain champ, au pied d'un grand mûrier, en emportant avec lui une jarre de vin et de la viande de cerf séchée : il trouverait là deux hommes jouant aux dames, à qui il offrirait du vin et de la viande, et, quand ils lui parleraient, il se contenterait de saluer sans rien dire. L'enfant fit comme il lui était dit, et les deux joueurs burent son vin. La partie achevée, l'un d'eux dit à l'autre :

— Nous avons bu son vin, ne lui en saurons-nous pas gré ?

— Le document officiel concernant la vie de cet enfant est achevé. Que faire ?

répondit l'autre. Le premier prit le document, et, après l'avoir examiné, intervertit l'ordre des mots dix et *neuf*, en sorte que, de *dix-neuf* ans de vie qui y étaient inscrits, il fit *quatre-vingt-dix* ans. Puis ils disparurent tous deux. Quand il fut revenu, Guan Lu expliqua que l'un était le Dieu du Pôle Nord, qui fixe les naissances, et l'autre le Dieu du Pôle Sud ¹, qui fixe les décès. Le Dieu de la Longévité a un énorme crâne chauve qui s'élève avec des bosses proéminentes très haut au-dessus de la figure ; il est généralement debout, appuyé d'une main sur le bâton noueux des Immortels, et tenant de l'autre une pêche, fruit qui donne l'immortalité ; on met souvent à ses pieds un champignon et une tortue, symboles de longue vie.

On représente souvent ensemble les trois dieux du Bonheur : le Dieu du Bonheur, au milieu, ayant celui de la Longévité à sa gauche et celui des Émoluments à sa droite ; quelquefois on les figure symboliquement : un pin (longévité) sous lequel se trouvent un cerf (émoluments) et une chauve-souris (bonheur) ; parfois on ajoute un champignon et une grue, autres symboles de

¹ Il ne faut pas entendre Pôle Nord et Pôle Sud dans un sens astronomique, mais dans un sens en quelque sorte topographique : les Pôles Nord et Sud ne sont pas des étoiles proches des extrémités du prolongement idéal de l'axe terrestre, mais des constellations situées l'une du côté Nord (Grande Ourse) et l'autre du côté Sud (Sagittaire) d'un Chinois examinant le ciel.

longévité. D'autre part, dans les familles qui n'appartiennent pas à la classe des Lettrés, on remplace fréquemment le Dieu des Émoluments par l'Immortel qui Donne des Enfants, qu'on place à droite du Dieu du Bonheur, faisant pendant au Dieu de la Longévité placé à gauche. Il y a aussi des images taoïques des Six Dieux du Bonheur qui sont les six étoiles du Boisseau Méridional (Sagittaire), c'est-à-dire les trois précédents et trois autres moins connus, sous la présidence de l'Étoile de la Longévité : on les colle quelquefois en pendants à des images des Sept Dieux du Boisseau Septentrional (Grande Ourse) ; il y a enfin des images bouddhiques de Sept Dieux du Bonheur ; mais ce dernier groupe est plus populaire au Japon qu'en Chine.

VI. Les Dix-Huit Arhats et les Huit Immortels.

Il y a des groupes de personnages, les uns bouddhistes, les autres taoïstes, dont le rôle est de protéger la religion et d'ins truire les hommes. Les premiers sont les Dix-Huit Arhats, (*Shiba luohan*), ou encore, en grossissant le nombre, les Cinq cents Arhats ; les seconds sont les Huit Immortels (*ba xian*).

On raconte que le Bouddha commanda à certains de ses disciples de rester dans le monde sans entrer dans le Nirvâna jusqu'à la venue du futur Bouddha Maitreya, afin de protéger sa Loi. La liste originelle ne comptait que seize saints quand, au VIIe siècle, le célèbre religieux Xuanzang traduisit le petit livre qui leur est consacré ; c'est en Chine, vers le Xe siècle, que deux autres furent ajoutés. On les représente ordinairement sous l'aspect de religieux dans des poses et avec des attributs divers, parfois seuls, parfois entourant Maitreya au Gros Ventre. C'est un groupe qui, en Chine, a eu plus de succès dans l'art que dans la religion même, et sauf Pindola et Bhadra, qui sont dans une certaine mesure l'objet d'un culte monastique, personne ne s'occupe d'eux, ni ensemble, ni séparément.

Les Taoïstes imitèrent de leur mieux la série bouddhique en réunissant huit Immortels célèbres : c'est un assemblage hétéroclite de personnages qui n'ont rien de commun. Comme les Arhats sont chargés de protéger la Loi bouddhique, ils sont les protecteurs du Taoïsme, parcourant le monde pour convertir et sauver les hommes. Chacun d'eux a sa légende, qui souvent se réduit à bien peu de chose. Du premier d'entre eux, Hanzhong Li, on dit seulement qu'il fut le maître du second d'entre eux, Lü Dongbin ; de Zhang Guolao, on sait qu'il montait un âne blanc qu'il pliait en deux comme une feuille de papier dès qu'il avait cessé de s'en servir et rangeait dans un coffret. Lan Caihe était un chanteur, ou une chanteuse, des rues (la légende hésite sur son sexe et en fait tantôt un hermaphrodite, tantôt une jeune fille), qui, vêtu de loques, errait en chantant, et un beau jour monta au ciel. Han Xiangzi était, dit-on, le neveu de Han Yu, un des plus grands poètes du IXe siècle, et on a

prétendu retrouver dans les œuvres de son oncle des pièces de vers qui lui étaient dédiées et faisaient l'éloge de son pouvoir magique ; celui-ci se manifesta un jour que, encore enfant, il fit pousser instantanément un pied de pivoines en fleur sous les yeux de son oncle, qui le pressait de se mettre à l'étude des Classiques. Cao Guojiu est donné comme le frère d'une impératrice des Song qui, au XI^e siècle, se retira dans la solitude pour fuir les débauches et les crimes de son frère aîné, et fut visité par Hanzhong Li et Lü Dongbin, qui l'instruisirent. De la Demoiselle immortelle He, *He xiangu*, on dit seulement qu'elle vécut longtemps dans les montagnes et fut convertie par Lü Dongbin, qui lui donna une pêche d'immortalité. Enfin Li à la Béquille de Fer, Tiegua Li, était un ascète qui fut instruit par Laozi lui-même ; il était capable d'envoyer son âme hors de son corps dans des voyages qui duraient plusieurs jours. Une fois qu'il était ainsi parti en recom mandant à son disciple de garder son corps, six jours et de le brûler le septième s'il n'était revenu, le disciple, apprenant soudain que sa mère était malade, brûla le corps avant la date fixée, et, quand l'âme revint, il lui fallut en chercher un autre : elle ne trouva que celui d'un vieux mendiant laid et infirme qui venait de mourir de froid et dut s'en contenter.

Le seul dont la légende soit un peu plus développée est Lü Dongbin, qui a été mis au théâtre en une pièce célèbre, le *Songe du Bol de Vin de sorgho*. Lü Dongbin, jeune étudiant en route pour aller passer le doctorat à la capitale, s'arrête dans une auberge où il rencontre un Immortel déguisé. Après avoir causé avec lui, il s'endort et rêve en quelques instants toute une longue vie de dix-huit ans : il est reçu au concours et épouse la fille d'un des ministres ; puis, chargé d'aller soumettre des rebelles, il revient vainqueur, mais pour trouver sa femme dans les bras d'un amant ; dans sa rage, il va la tuer, quand un vieux serviteur réussit à le persuader de l'épargner, et il se contente de la répudier ; puis, condamné au bannissement pour quelque faute pendant l'expédition, il erre misérable avec ses enfants, dénué de toute ressource, il finit par être tué par un brigand. A ce moment il s'éveille et, comprenant la vanité des plaisirs du monde, se convertit et bientôt devient Immortel.

Comme les Dix-Huit Arhats, les Huit Immortels ne sont guère un objet de culte : Li à la Béquille de Fer sert souvent d'enseigne aux droguistes, mais il n'est pas un de leurs patrons ordinaires ; il n'y a guère que Lü Dongbin qui soit populaire ; il apparaît fréquemment dans les séances de spiritisme pour indiquer des remèdes ou des exorcismes ; le gros recueil de ses œuvres révélées est très répandu. Mais, s'ils sont restés en dehors du culte, ils ont inspiré souvent les artistes. Leur type est bien fixé au moins depuis l'époque mongole. Hanzhong Li, vêtu d'un grand manteau, souvent débraillé, agite un éventail de plumes ; Lü Dongbin est un jeune homme en costume de lettré avec un sabre en bandoulière dans le dos et un chasse-mouches à la main ; Zhang Guolao est monté à rebours sur son âne (quelquefois aussi dans le bon sens), une plume de phénix à la main ; Lan Caihe est un adolescent mal vêtu, un pied nu, l'autre chaussé, et sortant une flûte ; Han Xiangzi est un enfant aux cheveux encore noués en deux petits chignons sur les côtés de la tête, portant un bouquet de fleurs ou un panier de pêches ; Cao Guojiu est un

homme mûr en costume et bonnet officiel, tenant la tablette de haut dignitaire apparenté à la famille impériale. He xiang (He la Demoiselle immortelle) est une jeune fille en costume élégant, portant sur l'épaule une énorme fleur de lotus. Enfin Tieguai Li (Li à la Béquille de Fer) est un vieux mendiant laid, chauve et barbu, boiteux et s'appuyant sur une béquille de fer, portant une gourde, le front ceint d'un anneau d'or que lui donna Laozi pour retenir les quelques mèches qui lui restaient. On les place souvent sur divers animaux aquatiques, en souvenir d'un voyage qu'ils entreprirent à travers la mer, chacun ayant une monture particulière et au cours duquel ils eurent à lutter avec le fils du Roi-Dragon de la Mer Orientale.

VII. Les deux protectrices taoïque et bouddhique des femmes

Si la famille dans son ensemble, en tant que groupement, a une série de divinités protectrices, les femmes ont leurs patronnes spéciales qui s'occupent particulièrement d'elles et de leurs besoins. Suivant les régions, cette patronne est de type taoïque ou de type bouddhique : dans le premier cas, c'est la Princesse des Nuages Bigarrés ; dans le second, c'est « le Bodhisattva qui Écoute les Bruits », c'est-à-dire les plaintes et les prières des êtres vivants, Guanyin pusa (Avalokiteçvara) sous une forme féminine toute particulière et inattendue, « Guanyin donneuse d'enfants » (*Songzi Guanyin*).

1. La Princesse des Nuages Bigarrés

La Princesse des Nuages Bigarrés, *Bixia yuanjun*, qu'on appelle souvent simplement la Sainte Mère, *Shengmu*, ou Madame la Dame, *Nainai niangniang*, est généralement considérée comme la fille du Grand Empereur du Pic de l'Est, ce qui lui vaut souvent aussi, surtout dans le Nord, le titre de Dame du Taishan, *Taishan niangniang*. Son culte est ancien, et on peut suivre la trace de sa légende jusque vers l'époque des Han. On raconte qu'autrefois elle apparut au roi Wu de Zhou : il la vit en songe pleurant sur un chemin, et elle lui conta que, fille du Dieu du Pic de l'Est et mariée au fils du Dieu de la Mer Occidentale, elle ne pouvait se rendre chez son mari parce qu'il lui fallait traverser la principauté de Qi, que son cortège serait accompagné de vent et de pluie, et que la présence du saint prince de Qi, Taigong, empêchait de ravager ainsi le pays dont il était le seigneur. Quand le roi fut réveillé, il se rappela son rêve et fit venir Taigong à la cour, afin de permettre à la déesse de passer. Suivant d'autres, son mari est Mao Ying, l'aîné des trois frères Mao qui parvinrent à l'immortalité au I^{er} siècle avant notre ère sur le mont Mao, près de Nankin. Au Fujian, en lui conservant son titre de Princesse des Nuages

Bigarrés, et les mêmes fonctions, il semble qu'on ait oublié sa parenté avec le Pic de l'Est trop lointain ; on lui donne le nom de famille Chen, et on raconte sur elles diverses légendes d'ailleurs sans intérêt particulier.

Le culte de cette déesse est très populaire dans toute la Chine, où elle est la protectrice des femmes et des enfants : c'est en effet elle qui donne des enfants et en général préside aux accouchements. On la représente avec une coiffure spéciale faite de trois oiseaux aux ailes déployées, un de face et les deux autres sur les côtés de la tête ; et elle est accompagnée de deux assistantes, la Dame de Bonne Vue, tenant dans ses mains un oeil énorme, qui préserve les enfants des maux d'yeux, et la Dame qui Apporte les Enfants, *Songzi niangniang*, portant dans ses mains un nouveau-né. Elle a de plus une suite de six divinités secondaires qui s'occupent des diverses phases de l'enfance : la Dame qui favorise le Commencement de la Grossesse, Princesse qui Nourrit Mystérieusement et Affermit la forme de l'Embryon, la Dame qui Accélère la Naissance, Princesse qui fait Suivre la Règle et Protège l'Enfance, la Dame qui Donne la Naissance. Princesse qui Accorde la joie et Protège l'Accouchement, la Dame de la Variole, Princesse qui Garantit la Tranquillité et Bienveillante pour l'Enfance, la Dame qui Gui de l'Ignorance, Princesse qui Guide et Dirige l'Enfance (celle-ci est parfois confondue avec la Dame qui Apporte les Enfants), la Dame de l'Allaitement, Princesse qui Donne à Manger et Nourrit l'Enfance. Elles ne sont pas toujours mises à ses côtés toutes les six : parfois ce sont seulement la Dame qui Favorise le Commencement de la Grossesse et la Dame qui Apporte les Enfants qui l'accompagnent. La Princesse, ses deux assistantes et ses six suivantes forment le groupe qu'on appelle collectivement les Neuf Dames ; de nombreux temples leur sont élevés dans la Chine entière, c'est ce qu'on appelle vulgairement les Temples de la Dame, *Nainaimiao*, auxquels les femmes, et même souvent les hommes, vont en pèlerinage pour obtenir des enfants. L'un des plus célèbres est celui de Tushan, dont le pèlerinage du 8 du quatrième mois est très populaire.

Une dévote, après s'être préparée en ne prenant le matin qu'un repas maigre, c'est-à-dire sans viande ni poisson, sans assaisonnement d'ail ni d'oignon, et sans vin, puis en se rinçant la bouche, ce qui est une des plus importantes purifications taoïstes, obligatoire avant toute prière, s'en va au temple de la Dame. Elle se prosterne devant l'autel où se trouve la statue de la Sainte Mère entre ses deux assistantes, brûle de l'encens et du papier d'argent, puis elle se prosterne de nouveau en faisant une prière de ce genre :

« O Dame ! ayez pitié de nous, malheureux sans enfants ! »

pendant que le gardien du temple frappe sur une pierre sonore afin d'attirer l'attention de la déesse et de lui faire remarquer la prière qui vient de lui être faite. Puis elle se relève et s'en va passer une ficelle autour du cou d'un des enfants qui entourent la Dame qui Apporte les Enfants, l'une des assistantes de la Princesse des Nuages Bigarrés, ou dans d'autres temples, la Dame qui Guide l'Ignorance, afin de le lier à elle, et de le forcer à la suivre ;

parfois aussi quelques-unes emportent une des paires de souliers d'enfant en papier qui sont suspendues en ex-voto autour de la statue.

2. Guanyin

Guanyin joue en grande partie le même rôle que la Sainte Mère, sauf peut-être en ce qui concerne les accouchements ; pour le reste, on lui fait apporter des enfants, les guérir, etc. La principale différence est que le culte est bouddhique et les temples desservis par des bonzes et non des *daoshi*. Ce n'est pas, il faut l'ajouter, le seul personnage bouddhique à qui on s'adresse spécialement pour demander des enfants : à Canton, c'est la Mère des Démons, Guizimu, c'est-à-dire Hârîfî, qui tient sa place ; et sa statue, entourée de statuette d'enfants, qui se trouve dans la série des vingt-quatre Deva, est toujours couverte d'ex-voto de toutes sortes, souliers de papier, etc., qu'apportent les femmes qui vont la prier. Mais c'est là un fait local, et, dans presque toute la Chine, l'« Apporte-Enfants » bouddhique est Guanyin.

Le nom de Guanyin ou Guanshiyin est une mauvaise traduction chinoise de celui du Bodhisattva Avalokiteçvara : il a été produit par une confusion entre les mots sanscrits *îçvara*, seigneur, et *svara*, son, bruit. Avalokiteçvara est un des deux assistants du Bouddha Amitâbha, le souverain de la Terre-Pure de l'Ouest ; l'autre, Mahâsthâmaprâpta (*Dashizhi*), ne joue aucun rôle dans la religion populaire. Il a fait vœu de ne pas devenir un Bouddha avant d'avoir sauvé tous les êtres vivants :

« Si, en travaillant au salut de tous les êtres, j'éprouve un seul instant de découragement, que ma tête éclate en dix morceaux ! »

Il est le Très-Miséricordieux et le Très-Bienveillant, *Dabei daci*. On le figure avec mille yeux et mille bras pour sauver les damnés, une tête de cheval pour sauver les animaux, onze têtes chez les Asuras, portant un sceptre chez les dieux, etc. : ce sont les Six Avalokiteçvara, dont chacun s'occupe spécialement des êtres vivants engagés dans chacune des six voies de la naissance et de la mort ; mais ce ne sont pas six personnages distincts, ce sont six formes qu'il prend à la fois usant de ses pouvoirs surnaturels dans sa grande compassion pour tous les êtres. Il prend bien d'autres formes encore : l'iconographie chinoise a des listes des Sept Guanyin, des Trente-Trois Guanyin, etc.

Ce n'est pourtant aucune de ces formes bouddhiques normales qui est devenue populaire en Chine : c'est une forme féminine qu'on appelle Guanyin apportant des enfants, *Songzi Guanyin*, ou plus couramment la Dame qui apporte des enfants, *Songzi niangniang*. On a discuté à perte de vue sur l'origine de ce qu'on appelle le changement de sexe d'Avalokiteçvara, homme dans la littérature bouddhique de l'Inde et femme dans la religion populaire chinoise, et on a cherché parfois à retrouver là l'influence d'une grande déesse

indigène antérieure au Bouddhisme, qui aurait ainsi survécu en s'affublant d'un nom bouddhique. Les images populaires qui figurent Guanyin donneuse d'Enfants me paraissent apporter la solution d'un problème qui, à vrai dire, n'existe guère que pour un Européen habitué aux formes précises et aux personnages bien délimités des mythologies littéraires classiques : elles portent fréquemment le titre de « Bodhisattva aux vêtements blancs, Guanyin qui apporte des enfants ». Or, l'expression « Bodhisattva aux vêtements blancs », *Baiyi dashi*, n'est pas un terme quelconque dû au caprice du dessinateur : c'est le nom d'une forme déterminée de Guanyin, forme féminine d'origine tantrique ; en fait, c'est le nom chinois de l'aspect doux de Târâ que les Tibétains appellent ordinairement la Târâ Blanche, mais dont les Chinois ont traduit exactement le nom sanscrit de Pândaravâsinî (vêtue de blanc) : on la représente vêtue d'une robe blanche, tenant une fleur de lotus blanc, pour symboliser la pureté du cœur qui, ayant émis le vœu de devenir Bouddha, reste fermement attaché à son vœu.

On sait que, dans les livres tantriques, les Bouddhas et Bodhisattvas apparaissent sous des formes multiples, douces et terribles, masculines et féminines, à valeur symbolique : les formes douces sont celles qui se montrent aux hommes pour les instruire et leur prêcher la Loi ; elles symbolisent la Parole, c'est-à-dire les formules magiques qui constituent la partie fondamentale des livres tantriques : les formes terribles sont celles qui repoussent et détruisent les démons, elles symbolisent la Pensée. D'autre part, les formes masculines figurent le personnage dans son activité secourable pour tous les êtres, les formes féminines sa méditation extatique (*samâdhi*). Avalokiteçvara, forme masculine douce, a comme contrepartie féroce Avalokiteçvara à la Tête-de-Cheval, *Matou Guanyin* (Hayagrîva), et il a pour forme féminine Târâ, dont l'aspect doux est Guanyin Vêtue-de-Blanc (Pândaravâsinî), et l'aspect terrible la Târâ Verte des Tibétains que les Chinois appellent simplement Târâ, qui s'accouple à Haya grîva.

Guanyin Vêtue-de-Blanc fut introduite en Chine vers le milieu du VIII^e siècle avec la traduction du *Darijing* ; mais ce n'est vraisemblablement pas là que peintres et gens du monde allèrent la chercher. Elle est liée indissolublement aux apparitions et aux miracles de l'île de Putuo ¹, dans les Zhushan (Zhejiang), et particulièrement ceux de la Grotte du Bruit des Flots, *Chaoyin dong*, et, bien que les textes parlent surtout d'une époque plus récente, je croirais volontiers que le développement rapide du monastère de l'île, fondé au début du Xe siècle, a contribué à répandre ce type particulier de Guanyin. C'est à partir de ce moment, en effet, qu'on commence à le rencontrer chez les peintres religieux. Même sans tenir compte des tableaux de Guanyin Vêtue-de-Blanc qu'on trouve mentionnés parmi les œuvres de Xin Cheng et de son contemporain Du Zihuai, ainsi que parmi celles de Cao Zhongyuan et de Wang Qihan, des peintres de l'époque des Cinq Dynasties,

¹ Le nom de l'île de Putuo est une abréviation de Potalaka, nom du séjour d'Avalokiteçvara dans la mer du Sud.

au Xe siècle, et qui ne sont plus connus que par des catalogues suspects, vers la fin du XIe siècle, un des plus grands peintres de la dynastie des Song, Li Gonglin, ou, comme on l'appelle ordinairement de son surnom, Li Longmian, en avait fait un petit dessin charmant à l'encre de Chine, que, par un heureux hasard, un admirateur fit reproduire sur pierre en 1132, peu après la mort de l'auteur, comme œuvre pie en tête de la copie d'un livre saint. Et les tableaux plus récents sont très nombreux.

Cette Guanyin Vêtue-de-Blanc, que l'art avait déjà fait sortir des cadres du Tantrisme, la religion populaire l'a arrachée au bouddhisme lui-même pour en faire la Guanyin qui Apporte des Enfants, dont les images sont si répandues. A cette formation qui ne doit pas être très ancienne, tous les grands courants de la religion chinoise ont contribué : le Taoïsme y a pris part assez largement, et l'influence du personnage de la Princesse des Nuages Bigarrés, déjà nettement constitué depuis l'époque mongole, s'est certainement fait sentir très fortement. Dans cette Guanyin populaire, à qui on s'adresse pour demander des enfants, il ne reste plus grand-chose de la Târâ Pândaravâsinî, qui en est le prototype, et le changement de rôle est si considérable que, sans la survivance du vieux titre que de nombreuses images ont conservé comme une sorte de témoin et qui établit nettement la filiation, on pourrait hésiter à les rattacher l'une à l'autre. Il semble que l'incompréhension de la terminologie tantrique soit à l'origine de cette transformation : Pândaravâsinî, c'est-à-dire Guanyin Vêtue-de-Blanc, appartenait au Monde « Trésor de la Matrice », *Taizangjie* (Garbhakoçadhâtu), et il a suffi de prendre à la lettre l'expression symbolique pour aboutir à faire de cette Guanyin à forme féminine une déesse donnant des enfants et protégeant les femmes. Mais ce fut là un développement appartenant exclusivement à la religion populaire moderne ; aussi la Guanyin Donneuse d'Enfants créée par la religion populaire n'a-t-elle jamais réellement pénétré dans le Bouddhisme : celui-ci aurait pu aisément la justifier, puisque les Bodhisattvas peuvent prendre toute sorte d'apparences, et que, d'autre part, un passage souvent rappelé du *Saddharmapundarika* parlait d'Avalokiteçvara comme pouvant accorder des enfants à qui le prie. Mais, bien que pratiquement les bonzes l'aient acceptée et en donnent une explication régulière, on en voit rarement la statue dans leurs temples ; et, si on en trouve parfois, c'est en quelque sorte à titre d'hôte étranger, comme on y rencontre aussi Guandi ou Wang le Fonctionnaire Transcendant. C'est hors des temples bouddhiques qu'il faut aller en chercher la représentation, dans ces innombrables images grossièrement coloriées qu'on colle sur les murs ou qu'on brûle en l'invokant.

A ce personnage vraiment nouveau, il fallait une légende particulière : l'origine tantrique de Târâ, née du rayon de lumière émis par Avalokiteçvara, ne pouvait devenir populaire, et, d'autre part, tout ce que disaient les livres saints se rapportait à Avalokiteçvara homme. On trouva les éléments d'une légende se rapportant à une forme féminine du Bodhisattva dans un des recueils de révélations d'un moine illuminé du milieu du VIIe siècle, Daoxuan. Daoxuan, un ami du pèlerin Xuanzang, avait été un des religieux les plus savants et les plus éminents de son temps ; mais sur ses vieux jours il

devint fou et se crut entouré de dieux qui venaient à chaque instant lui rendre visite et tenir des conversations avec lui, lui faisant sur toutes sortes de sujets religieux des révélations qu'il inscrivait en hâte d'une main tremblante et souvent illisible ; un de ses disciples a recueilli et publié celles qui se laissèrent déchiffrer, et ce qui en subsiste est assez curieux. C'est Daoxuan qui est responsable de l'introduction dans tous les temples de Chine de Weituo comme gardien : ce nom est dû à une faute de transcription d'un mot sanscrit. Il semble bien aussi être responsable de l'histoire de Guanyin, troisième fille d'un roi des temps passés sous le nom de Miaoshan. La légende oubliée dans le fatras de ces révélations pendant des siècles reparut à l'époque mongole, quand les Taoïstes s'en emparèrent et l'adaptèrent à leurs idées. Il y avait longtemps qu'ils revendiquaient Guanyin comme leur appartenant : un écrivain bouddhiste du milieu du VI^e siècle parla d'un *daoshi* qui avait fait une statue de Laozi entre deux Bodhisattvas, Guanyin et Jingangzang ; et un des ouvrages taoïques dont M. Pelliot a découvert des fragments manuscrits à Dunhuang mentionnait, dans une énumération des Grands-Immortels, le Grand-Immortel de Budanluojia (Potalaka), qui est clairement Guanyin, à côté du Grand-Immortel Indra, et du Grand-Immortel Huolituo, qui est un parèdre masculin de Hâritî, la Mère des Démons.

Le livre le plus répandu aujourd'hui est une sorte de roman édifiant assez récent, intitulé *Vie complète de Guanyin de la Mer du Sud (Nanhai Guanyin quanzhuan)* : sous sa forme actuelle, il n'est proprement ni bouddhiste, ni taoïste, mais appartient nettement à la religion populaire. Il y avait autrefois, dans le pays de Xinglin situé entre l'Inde et le Siam, un roi nommé Miaozihuang, qui, ayant atteint la cinquantaine sans avoir d'enfants, fit au Dieu du Pic de l'Ouest (Huashan) de grands sacrifices qui durèrent huit jours et à la suite desquels la reine eut successivement trois filles qui furent appelées Miaocheng, Miaoyin et Miaoshan. Quand elles furent grandes, le roi décida de les marier et de se choisir ensuite un successeur parmi ses gendres. L'aînée épousa un lettré, la seconde un général ; mais la troisième, Miaoshan, refusa de se marier, et demanda à entrer au couvent et à mener la vie religieuse. Le roi commença par refuser et l'enfermer, puis finit par l'autoriser à aller au Monastère du Passereau-Blanc, mais, pour la dégoûter de la vie monastique, ordonna qu'elle serait chargée de faire la cuisine et la lessive pour tout le couvent, qui comptait cinq cents religieuses.

La Mère de la Grande Ourse, Doumu, prise de pitié, ordonna au dragon de lui creuser un puits et de lui fournir de l'eau, au tigre de lui apporter du bois pour son feu, et aux oiseaux de lui cueillir des légumes, au Dieu du Foyer de cuire les aliments, au Dieu du Qielan de balayer la cuisine, si bien que son travail se trouva fait de lui-même. Quand le roi apprit le prodige, il ordonna de brûler le monastère avec toutes les religieuses : le feu y fut mis, mais Miaoshan l'éteignit par un nouveau miracle, et son père, furieux, commanda de l'amener à la Cour pour être décapitée. Pendant qu'on faisait les préparatifs du supplice, la reine, désireuse de sauver sa fille, bâtit auprès du chemin un pavillon merveilleux pour la tenter, mais elle refusa d'y entrer et fut conduite

au lieu d'exécution, où, le sabre du bourreau s'étant par un miracle rompu en touchant son cou, elle fut étranglée.

Alors l'Auguste de Jade ordonna au Dieu du Lieu de prendre la forme d'un tigre et d'emporter son corps sur son dos dans une forêt de pins. Son âme se dirigea vers le monde infernal, dont les rois vinrent respectueusement à sa rencontre. Dès qu'elle fut entrée, elle se mit à réciter les livres saints, et aussitôt toute peine et toute souffrance cessèrent, si bien que le roi Yama, se trouvant incapable désormais de remplir les devoirs de sa charge en châtiant les méchants, se décida à la renvoyer : on la reconduisit jusqu'à la forêt de pins, où elle retrouva son corps.

Après quelques nouvelles épreuves, le Bouddha lui apparut, lui fit manger une Pêche d'Immortalité, puis la conduisit à l'île de Putuo (Potalaka), sur la côte du Zhejiang. Là, après neuf ans de méditation, elle reçut la visite de Dizang, qui l'intronisa Bodhisattva en la faisant monter sur un trône de lotus en présence des Rois-Dragons, des dieux des Cinq Pics, des dix Rois des Enfers, des Huit Immortels, des dieux du Tonnerre, etc. Or, pendant ce temps, l'Auguste de Jade avait châtié le roi Miaozihuang en ordonnant au Dieu des Épidémies de lui envoyer un ulcère incurable. Les médecins déclarèrent que le seul remède devait être fait des mains et des yeux d'une personne vivante : alors Miaoshan s'arracha les yeux et se fit couper les mains et les fit porter à son père, qui guérit et se convertit aussitôt, tandis que Miaoshan recouvrait miraculeusement ses mains et ses yeux. Tout s'étant ainsi heureusement achevé, l'Auguste de Jade récompensa Miaoshan en lui envoyant le Dieu de la Planète Vénus pour lui décerner le titre de Bodhisattva Très-Miséricordieux et Très-Bienveillant, tandis que ses sœurs, qui s'étaient converties, devenaient les Bodhisattvas Manjuçri et Samantabhadra.

Guanyin Donneuse d'Enfants est figurée ordinairement comme une femme entièrement couverte d'un grand voile blanc qui recouvre même les cheveux ; elle est assise sur une fleur de lotus, tenant un enfant dans ses bras. A sa droite et à sa gauche, sont placés debout ses deux attendants ordinaires, le jeune homme aux capacités excellentes, *Shancai tongzi*, et la Fille du Roi-Dragon, *Longwang nü* ; un oiseau lui apporte son chapelet, et une branche de saule est dans un vase auprès d'elle. Souvent on la place sur le rocher de Putuo. Quelquefois aussi le vêtement blanc est recouvert en partie d'une robe brodée, ou même il disparaît complètement pour faire place à une robe de femme chinoise : dans ce cas, c'est simplement le type de la Princesse des Nuages Bigarrés et de ses suivantes qu'on a adopté en lui imposant le nom de Guanyin. On en trouve dans presque toutes les maisons des images grossièrement coloriées ou même des statuettes ; au Fujian on leur donne même la place d'honneur dans le sanctuaire familial, entre le Dieu du Foyer et le Dieu du Lieu. A la fête de sa naissance, le 19 du deuxième mois, et, pour les familles plus dévotes, à ses deux autres fêtes du 19 du sixième et du neuvième mois aussi, les femmes lui présentent quelques plats d'offrande maigre, avec des baguettes d'encens.

En dehors de ces fêtes régulières, elles lui demandent surtout de leur donner des enfants. Mais, comme on n'en trouve pas de statue dans la plupart des temples, c'est n'importe lequel des Avalokiteçvara que les femmes vont prier, quelle que soit la forme (toujours masculine dans les temples chinois en dehors de Guanyin aux Vêtements blancs) sous laquelle il est représenté. Comme pour la Princesse des Nuages Bigarrés, après avoir brûlé de l'encens, elles déposent un petit soulier en *ex-voto*, ou bien d'autres emportent un des souliers déjà déposés. Certaines ajoutent les vœux d'abstinence de viande soit perpétuellement, soit à certains jours, qui varient suivant les dévotions particulières.

VIII. L'Immortel Zhang qui donne des enfants mâles.

En dehors des deux grandes divinités protectrices des femmes, il y a encore un personnage à qui l'on demande spécialement de donner des garçons, c'est l'Immortel Zhang, Zhangxian. Comme un certain nombre de divinités populaires, il est issu de la transformation d'un ancien rite de la religion antique, en sorte que les trois sources fondamentales de la religion chinoise moderne, religion antique, Bouddhisme et Taoïsme, ont fourni chacune leur contribution à la dévotion populaire sur ce point, particulièrement important, de la continuation de la famille et de son culte.

Dans l'antiquité, à la naissance d'un garçon, on suspendait à gauche de la porte un arc en bois de mûrier ; quelques jours après, quand l'enfant avait été accepté formellement par le chef de famille, on décrochait cet arc pour tirer six flèches d'armoise sur le ciel, la terre et les quatre points cardinaux, afin d'écarter toutes les calamités. Cette cérémonie, qui s'est perdue peu à peu dans presque toute la Chine, semble s'être conservée longtemps en se modifiant dans certaines parties du Sichuan, où elle fut personnalisée en Zhang l'Immortel (le nom est dû à un jeu de mots : l'expression Zhanggong, bander l'arc, a le même son que Zhang gong, Monsieur Zhang).

C'est en effet du Sichuan que nous voyons ce culte sortir pour la première fois ; d'après une anecdote célèbre, la veuve du roi de Shu (Sichuan), entrée dans le harem du fondateur de la dynastie Song après la conquête du royaume de son mari à la fin du Xe siècle, avait gardé le portrait de son premier mari, et, quand l'empereur lui demanda un jour qui c'était, intimidée, elle répondit que c'était l'image de l'Immortel Zhang du pays de Shu qui donne des enfants. L'anecdote est peu sûre, mais, vers le milieu du siècle suivant, Su Xun (qui vécut de 1009 à 1066), originaire de Meishan au Sichuan, attribuait, dans une pièce de vers, aux sacrifices qu'il avait faits à l'Immortel Zhang la naissance de ses deux fils les grands écrivains Su Shi et Su Zhe.

Un peu plus tard, c'est encore un poète originaire de cette province, Li Shi (milieu du XIIe siècle) qui parle des peintures très répandues où il est figuré tirant de l'arc. Il semble que le centre de son culte était un temple qu'il avait

sur le mont Jingchang, dans la sous-préfecture de Meishan, et que les éloges de Su Xun, célèbre par lui-même et surtout par ses fils, ne contribuèrent pas peu à le répandre hors de son pays d'origine. Le dieu nouveau, en effet, fut peu à peu honoré dans tout l'empire, et, au début des Ming, le poète Gao Qi (qui fut exécuté à l'âge de trente-neuf ans à la fin du XIV^e siècle), n'ayant pas d'enfant, en recevait l'image d'un *daoshi* de ses amis et le remerciait en vers ; mais il n'avait pas oublié l'origine provinciale de celui qu'il appelle l'Immortel de Chengdu.

On le représente comme un homme d'âge mûr bandant un arc ou une arbalète avec quoi il tire vers le ciel : souvent on place dans le coin de l'image le Chien Céleste s'enfuyant sur un nuage. Son rôle fondamental est, en effet, de protéger les enfants contre le Chien Céleste (l'étoile Sirius), qui préside à un des trente passages dangereux de leur vie et les dévore. En outre, on lui demande de donner des enfants, mais, dernier souvenir du rite dont il est sorti, il n'apporte que des garçons. C'est pourquoi son image est accrochée au mur dans la chambre des jeunes mariés. Il est souvent accompagné de son fils Jiantan, qui porte entre ses bras l'enfant qu'il donne à ses dévots ; certains trouvent plus convenable de faire remettre l'enfant à la mère par une femme et lui adjoignent la Dame qui Donne des Enfants, *Songzi niangniang*, qui est aussi une des suivantes de la Sainte Mère (outre que c'est un des titres de celle-ci ainsi que de Guanyin) ; d'autres fois, c'est lui-même, en costume de lettré, et sans son arc, qui présente l'enfant, et on lui donne la place du dieu des Émoluments dans la Triade du Bonheur. Dans les temples ou les chapelles qui lui sont dédiés (les Temples des Cent-Fils sont, suivant les lieux, consacrés à la Sainte Mère ou à Zhang l'Immortel, de même que les Chapelles des Cent-Fils qui se trouvent souvent parmi les nombreuses salles des temples des dieux des Murs et des Fossés), on le fait suivre souvent de son fils et de la Dame qui Donne des Enfants, et on range le long des murs à droite et à gauche les Douze Esprits du Cycle, *shier yuanjia*, dont chacun préside à une des douze années, et veille sur les enfants qui naissent en son année ; on y place fréquemment aussi, comme dans les temples de la Sainte Mère, les déesses de la Petite Vérole et de la Rougeole.

Dans certaines régions, d'autre part, on l'identifie à Zhang Guolao, l'un des Huit Immortels, et c'est l'image de celui-ci, monté sur son âne blanc, que l'on accroche dans la maison.

IX. Les dieux des maladies et les dieux guérisseurs.

Les *daoshi* ont un ministère des Épidémies composé de cinq dieux qui président aux épidémies des cinq points cardinaux et des quatre saisons. Mais ce sont des divinités qui ne sont guère l'objet d'un culte que de la part des sorciers taoïstes, et ceux-ci leur donnent des noms et des titres divers suivant les régions et l'école à laquelle ils appartiennent. Il en est de même du

ministère de la Médecine et de celui de l'Expulsion des Maléfices, dont les membres ne sont guère connus que des médecins et des exorcistes.

Dans le peuple, la divinité de la Petite Vérole, *Doushen*, est une des plus craintes. On dit qu'elle est particulièrement chargée de punir l'infanticide, fréquent dans certaines provinces où on noie beaucoup de petites filles à leur naissance, et qu'elle empêche les coupables d'avoir une postérité. On trouve souvent son image dans de petites chapelles élevées à des carrefours en pleine campagne, et aussi dans un grand nombre de temples. Dans certaines régions, c'est une déesse, et elle est rangée parmi les suivantes de la Princesse des Nuages Bigarrés, avec son fils le Dieu de la Petite Vérole Noire, *Banshen*, à côté des deux déesses de la Rougeole, *Shashen* et *Zhenshen* : dans d'autres temples, c'est une divinité masculine. Dans l'un et l'autre cas, ses images et ses statues sont caractérisées par une éruption de pustules sur la figure. Il y a aussi la Déesse de la Peste, le Dieu de l'Asthme et le généralissime des Cinq Dynasties, un dieu des furoncles qui paraît être particulier au Fujian, etc. Tous ces dieux et déesses sont implorés tant pour protéger des maladies qu'ils donnent que pour en guérir, mais on ne s'adresse guère à eux que pour des cas isolés ou peu graves, ou encore par anticipation, à la suite d'une consultation de médium ou de sorcier qui a conseillé d'aller leur faire quelque offrande.

Dans les grandes épidémies, ils sont trop peu puissants pour être bien utiles. Dans bien des régions, en particulier au Hebei, on célèbre à nouveau les fêtes du Jour de l'An, quelle que soit l'époque de l'année où l'on se trouve : les esprits induits en erreur croiront que l'année est finie, qu'une année nouvelle a commencé, et que le temps fixé pour la durée de la maladie est passé ; en sorte qu'elle cessera bientôt. Mais, en même temps, on se rend en foule dans les grands temples. Dans les villes, c'est avant tout au temple du Dieu des Murs et des Fossés, protecteur attitré des habitants, et responsable d'eux auprès de l'Auguste de Jade, que l'on se rend. Les fonctionnaires locaux y allaient naguère faire des sacrifices officiels, et quelquefois la vieille idée de la responsabilité du souverain ou des fonctionnaires dans les maux qui échoient à ses sujets ou à ses administrés donnait lieu à des manifestations curieuses : j'ai déjà dit le conte du sous-préfet, s'installant en plein soleil à côté de la statue du Dieu des Murs et des Fossés, pour déterminer, par la résistance de sa propre tête et de celle de la statue, qui était responsable d'une calamité. On le raconte un peu partout ; ordinairement, c'est à propos d'une sécheresse (et c'est la forme originale, car l'exposition au soleil des sorciers et des sorcières était un des moyens de faire tomber la pluie) ; mais parfois aussi c'est pour une épidémie, car la responsabilité des mandarins est la même, de quelque espèce que soit la calamité. La population fait des collectes pour offrir une fête au dieu ; on fait venir une troupe d'acteurs et on joue dans son temple pendant un ou plusieurs jours. On va aussi au temple du Pic de l'Est, qui est le supérieur hiérarchique du Dieu des Murs et des Fossés, ou à celui de Ouan-di, qui chasse les mauvais esprits. Ou bien on va dans les grands temples bouddhiques faire appel à la compassion des Bouddhas et des Bodhisattvas, les Très-Miséricordieux et les Très-Bienveillants qui ont fait vœu de sauver tous les êtres vivants. C'est dans certaines régions le Bouddha

Bhaishajyaguru, Yaoshiwang Fo, dont le nom signifie Bouddha Roi-Maître des Remèdes, qui voit alors les dévots, rares à l'ordinaire, se presser au pied de ses autels, car il a fait vœu de « guérir les maladies de tous les êtres vivants », et ce vœu, qui s'applique en réalité à la « maladie d'ignorance », est pris à la lettre par la foule. Mais il n'est pas le seul à qui on s'adresse ; on va aussi brûler de l'encens et réciter des prières devant les statues de Guanyin ou d'autres Bodhisattvas, souvent en faisant un vœu de pèlerinage à accomplir une fois le péril passé.

Si rien de tout cela ne réussit, il reste la ressource de faire une procession. Parfois, c'est un dieu qui l'a ordonnée par l'intermédiaire d'un médium, et il a indiqué aussi le lieu d'où il faut partir, l'itinéraire qu'il faut suivre, les offrandes qu'il faut présenter au dieu principal et à ses suivants. C'est presque toujours le dieu protecteur local qu'on promène ainsi : dans les villages, c'est le patron auquel est dédié le principal temple, souvent Guanyin de Putuo, au Jiangsu et au Zhejiang, ou quelquefois un autre Bodhisattva, et alors le temple est desservi par un bonze, ou bien encore une divinité taoïste ou un héros local dont le temple est desservi par des maîtres laïques taoïstes ; dans les villes, c'est le Dieu des Murs et des Fossés. La procession de celui-ci ne diffère guère en ce cas de celle de sa fête annuelle que par quelques traits particuliers. En tête, on porte des charmes destructeurs de démons, et le plus souvent quelques-uns des médiums du temple marchent devant ou derrière, les cheveux dénoués, l'épée à la main, et ils vont dansant et poursuivant les démons de l'épidémie tout le long du chemin ; pour le reste, troupes de notables, chacun un bâtonnet d'encens allumé à la main, précédant et suivant les statues, puis cortège des statues, avec les gongs, les tam-tams, les parasols et les bannières, et enfin bandes de masques déguisés en démons de toute sorte, tout cela ne diffère de la procession annuelle que par le nombre des assistants.

Dans les villages du Jiangsu et du nord du Zhejiang, les prières au patron du village sont précédées de la cérémonie d'« imposer une âme » à la statue. Si le dieu, pense-t-on, ne protège pas ses fidèles et laisse l'épidémie les décimer, c'est que sa statue n'est plus animée et, par suite, ne sait pas ce qui se passe alentour et ne lui en rend pas compte. C'est à lui rendre une âme qu'est destinée la cérémonie. On fait une procession en grand silence au milieu de la nuit à travers les rues et les champs. Les statues en terre séchée et laquée sont creuses et ont dans le dos une ouverture fermée par un volet. Au moment de sortir du temple, le prêtre, bonze ou daoshi, ouvre ce volet ; puis on promène la statue dans son palanquin pendant qu'il suit en récitant à voix basse les prières. Dès qu'il entend le cri d'un être vivant, oiseau, insecte, animal quelconque, il referme brusquement le volet et ramène la procession au temple, où les cérémonies commencent. On dit qu'au moment même où le prêtre a fermé le volet, il a saisi l'âme de l'être qui a poussé le cri ; celui-ci tombe mort, et son âme, enfermée dans la statue, l'anime ; elle voit et entend, et peut prévenir le dieu. Il vaut la peine, à partir de ce moment, d'accomplir des cérémonies.

*
* *

VII

Les dieux de l'autre monde

Si les dieux qui s'occupent des Vivants, pris de droite et de gauche dans des mythologies diverses, et réunis de façon disparate par la religion populaire, forment un panthéon quelque peu incohérent, il n'en est pas de même de ceux qui gouvernent les Morts. Bien que les conceptions chinoises actuelles soient, sur ce point aussi, dues à un mélange de Bouddhisme et de Taoïsme avec de vieilles notions indigènes, comme le Taoïsme lui-même a emprunté le cadre général de son monde infernal au Bouddhisme, l'ensemble est relativement assez bien ordonné.

I. Les dix Enfers et leurs Rois

Les Enfers, ou Prisons terrestres, *diyu*, sont au nombre de dix et sont gouvernés par dix personnages, que l'on appelle les Rois Yama des dix Tribunaux, *Shidian Yanwang*, ou plus simplement les Dix Rois, *Shiwang*, tout court sans autre désignation. Chacun d'eux est le maître d'un enfer particulier, où, comme dans les cercles de Dante, on punit exclusivement certaines fautes déterminées par des châtiments fixés.

C'est le Bouddhisme qui a fourni le fond du tableau du monde infernal, et il a apporté avec lui l'antique dieu des morts indo-iranien, Yama, en sorte qu'aujourd'hui, presque oublié dans ses pays d'origine, il a ses statues dans d'innombrables temples de Chine. Le monde des morts tel que se l'était représenté la vieille religion chinoise était trop vague, et ce qu'on en savait était trop aristocratique pour que la conception toute morale des enfers bouddhiques et leurs descriptions précises n'en prissent pas la place rapidement. Dès le VI^e siècle de notre ère, la croyance nouvelle était si populaire que, lorsque mourut Han Qin, un ministre de l'empereur des Sui (592), le bruit se répandit qu'il était devenu le Roi Yama dans les enfers.

Si les livres bouddhiques apportaient une vue d'ensemble des enfers, ils variaient considérablement sur les détails. En particulier ils ne s'accordent pas sur le nombre et la disposition des lieux de supplice : suivant certains, il y a huit enfers chauds et huit enfers froids ; suivant d'autres, il y a en tout dix-huit enfers ; d'autres déclarent qu'il y en a huit grands, de chacun desquels dépendent seize petits, ce qui fait en tout cent trente-six enfers, etc. Ces divergences ne contentèrent pas les Chinois, gens positifs, qui tenaient à être fixés exactement sur le monde infernal où il leur faudrait aller habiter un jour et à se familiariser d'avance avec tout ce qui s'y passe. Aussi y a-t-il

longtemps que les Taoïstes, en copiant les grandes lignes de l'organisation des enfers bouddhiques, ont fixé le nombre des juges infernaux à dix (les souverains des huit enfers, plus un roi qui juge à l'entrée et répartit les âmes entre les différents lieux de supplice, et un autre roi qui juge à la sortie et répartit les âmes par les différentes voies de la transmigration), et leur système a été adopté dans un livre bouddhique maintenant perdu, mais qui fut en son temps très populaire, un faux du reste, œuvre d'un bonze de Chengdu, le *Livre des Dix Rois*, *Shiwang jing*. Aujourd'hui, c'est d'ouvrages d'édification analogues modernes que les gens du peuple et en général tous ceux qui ne sont pas des religieux réguliers soit bouddhistes, soit taoïstes, tirent la plupart de leurs notions sur les enfers et les juges infernaux : le plus complet est le *Yuli chaozhuan*, qui décrit en détail les enfers et leurs subdivisions ; un autre ouvrage, également très répandu, raconte la descente aux enfers d'un jeune lettré de vie pure arrêté à tort, ses conversations avec les rois infernaux, les scènes qu'il lui fut permis de voir et finalement son renvoi sur terre, où il revint à la vie après plusieurs jours de mort apparente. Il faut y ajouter le chapitre du célèbre roman le *Voyage en Occident (Le Singe Pèlerin)*, où est racontée la descente aux enfers de l'empereur Taizong des Tang ¹.

Le premier des Dix Rois est non seulement le souverain du premier enfer, mais aussi le chef des neuf autres rois, et le maître suprême du monde infernal, naturellement sous la dépendance de l'Auguste de Jade, et de son régent terrestre le Grand Empereur du Pic de l'Est. C'était, primitivement, dit-on, Yama lui-même, Yanluowang ou Yanwang, comme son nom est prononcé en chinois, qui jadis occupait cette place. Mais il se montrait trop miséricordieux envers les criminels qui lui arrivaient : il leur permettait trop souvent de retourner sur terre quelques jours pour accomplir de bonnes œuvres et racheter ainsi leurs fautes, en sorte que les autres juges ne voyaient plus jamais personne se présenter à leur tribunal et que les méchants n'étaient pas punis. L'Auguste de Jade, pour le châtier, le dégrada de son rang suprême et l'envoya gouverner le cinquième enfer.

Actuellement, c'est Qinguangwang qui remplit cet office. C'est à lui que les morts sont amenés en premier lieu ; il examine l'ensemble de leurs fautes, et les âmes pour lesquelles il trouve que mérites et démérites se compensent sont renvoyées renaître en ce monde sans qu'il leur soit infligé de peines. Pour celles des coupables, il les fait conduire sur la Terrasse du Miroir des Méchants, *Xiejing tai* : on leur présente un immense miroir où leur apparaissent toutes leurs victimes, êtres vivants qu'ils ont mis à mort, etc. ; puis elles sont menées aux autres rois qui doivent, chacun à leur tour, les juger et les châtier. C'est aussi lui qui renvoie sur terre, comme démons affamés, les âmes des suicidés, jusqu'à ce que soit achevé le temps de vie qui leur était alloué par le Ciel et qu'elles ont raccourci d'elles-mêmes, à moins qu'elles n'aient une excuse sérieuse à présenter, loyalisme envers le prince, piété filiale, chasteté pour les jeunes filles et les veuves, etc. A leur retour, elles sont expédiées à la Ville des Morts par Accident, *wangsicheng*, dont on ne sort

¹ [css : cf. WIEGER, [Folk-lore chinois moderne](#), n° 222]

jamais pour renaître. Cependant on croit couramment qu'elles obtiendront de pouvoir revenir naître sur terre, quand elles auront trouvé un remplaçant : c'est pourquoi les âmes des noyés cherchent à faire noyer ceux qui passent la rivière, les âmes des pendus à persuader de se pendre tous ceux qui sont à leur portée, etc. On croit généralement aussi, bien que tous les tracts religieux, aussi bien taoïstes que bouddhistes, fassent ce qu'ils peuvent pour déraciner cette croyance, que le même sort attend non seulement les suicidés, mais tous les morts par accident même involontaire. Le premier roi est le grand juge, mais il ne châtie directement personne ; cependant il garde quelque temps les religieux malhonnêtes qu'il fait enfermer dans un cachot obscur et à qui il impose de terminer la récitation de toutes les prières qu'ils ont négligées pendant leur vie après s'être engagées à les dire.

Le deuxième roi, Chujiangwang, châtie les entremetteurs et les entremetteuses malhonnêtes (on sait que ce sont des intermédiaires absolument nécessaires pour qu'un mariage soit valable en Chine), les dépositaires infidèles, les médecins ignorants, ceux qui ont blessé ou mutilé des personnes ou des animaux, etc. Dans les seize sous-enfers particuliers qu'il a sous sa juridiction, les châtiments sont très variés. Il y a un baignoire des Affamés (les *preta* bouddhiques), en face duquel on a mis par symétrie un baignoire des Assoiffés ; il y en a d'autres où les morts sont dépecés comme des animaux de boucherie, où ils sont dévorés par des bêtes fauves, où ils sont liés à une colonne ardente, où ils sont ensevelis dans un étang de glace, etc.

Dans le troisième enfer, Songdiwang châtie les mandarins prévaricateurs et tous ceux qui ont mal agi envers leurs supérieurs, femmes acariâtres avec leurs maris, esclaves qui ont nui à leurs patrons, employés déloyaux, condamnés qui ont échappé à la justice, et aussi les faussaires, les calomniateurs, ceux qui vendent le terrain de sépulture de famille. Aux uns on broie les genoux, aux autres on arrache le cœur ou les yeux, ou on coupe les pieds, ou les mains ; d'autres sont suspendus la tête en bas, d'autres écorchés, ou encore ensevelis dans la vermine, etc.

Le quatrième enfer, celui de Wuguanwang, est celui où l'on punit les riches avarés qui ne font pas l'aumône, ainsi que les gens qui, connaissant les recettes pour guérir les maladies, ne les font pas connaître ; les fraudeurs, faux-monnayeurs, fabricants de faux poids et mesures, ou marchands qui se servent de fausse monnaie ou de faux poids, ceux qui déplacent les bornes des champs, les blasphémateurs, ceux qui volent dans les pagodes, etc. Les damnés sont emportés par un torrent, ou ils sont agenouillés sur des bambous aiguisés, ou ils doivent rester assis sur des pointes. Certains sont vêtus d'habits de fer ; d'autres sont écrasés sous des poutres ou des rochers ; d'autres sont ensevelis vivants ; à d'autres on fait manger de la chaux vive ou bien des drogues bouillantes. Là se trouve aussi le Lac de Sang Fétide, où sont plongées les femmes mortes en couches pour ne jamais en sortir ; la croyance populaire est plus dure que les théories bouddhiques et taoïques qui essaient en vain de lutter contre elle, et on essaie parfois de la justifier en expliquant

que, pour mourir en couches, il faut qu'une femme ait commis des crimes très graves, sinon dans cette vie, au moins dans une vie antérieure.

Le cinquième enfer est celui du Roi Yama, Yanluowang. C'est là que sont châtiés les plus grands péchés religieux, mise à mort d'êtres vivants, incrédulité, destruction de livres de piété, etc. ; les religieux qui ont manqué à leurs vœux, et surtout les chasseurs, les pêcheurs, les bouchers sont punis là ; là aussi reçoivent leur châtement la luxure, la séduction, le rapt et tout ce qui touche à la prostitution, etc. Les coupables sont d'abord envoyés à la Terrasse d'où l'on regarde vers son village, *Wangxiangtai* : de là, ils voient les malheurs qui ont fondu sur leur famille depuis leur mort et dont la cause est dans les démérites qu'ils ont accumulés. Puis ils sont conduits chacun dans un des seize sous-enfers particuliers, où les uns, assis sur un siège de fer et liés à une colonne de fer, ont la poitrine ouverte, le cœur arraché, coupé en morceaux et jeté aux bêtes, tandis que d'autres sont coupés en morceaux sous un grand tranchoir, etc.

Dans le sixième enfer, le roi de Biancheng punit tous les sacrilèges : ceux qui maudissent le ciel, la terre, le vent ou la pluie, le chaud ou le froid, ceux qui manquent de respect aux dieux, fondent leurs statues pour en faire des sapèques ou en vendre le métal, déposent des ordures près des temples ou tournés vers la Grande Ourse, qui tissent ou impriment sur des étoffes d'usage profane les noms des dieux ou simplement des dragons ou des phénix, etc. ; ceux qui conservent des livres obscènes. Les châtements consistent à être écrasé par un rouleau, ou scié entre deux planches, ou écorché vif et empaillé ; quelques-uns sont plongés dans une mare de boue et d'immondices ; d'autres sont rongés par les rats ou dévorés par les sauterelles ; à d'autres on introduit des torches allumées dans la bouche, etc.

Le septième enfer est celui du roi du Pic de l'Est, Taishan junwang, le prince-héritier *taizi* du Roi Yama. Le nom garde le souvenir d'un temps (aux environs de l'ère chrétienne), où la religion populaire avait fait du Dieu du Pic de l'Est, présidant à la Vie et à la Mort, le souverain d'un monde des morts s'étendant au-dessous de sa montagne ; mais ce n'est qu'une survivance onomastique ; actuellement, le roi du septième enfer est considéré, malgré la ressemblance des titres, comme une divinité toute différente. C'est lui qui châtie ceux qui violent les sépultures, qui vendent ou mangent de la chair humaine, ou l'utilisent pour faire des médicaments, ceux qui vendent leur fiancée comme esclave, etc. Les uns sont plongés dans des chaudières d'huile bouillante ; d'autres sont dévorés par les bêtes : des chiens leur rongent les jambes ; on leur arrache la peau pour la donner à manger aux cochons ; des vautours les dévorent, des mules les foulent aux pieds ; à d'autres les démons ouvrent le ventre pour leur dévider les intestins, etc.

Dans le huitième enfer, celui du roi de Pingdeng, sont punis principalement ceux qui ont manqué à la piété filiale, les damnés sont broyés sous des roues de char ; on leur arrache la langue ; ils sont plongés dans la fosse des latrines ; on leur enfonce des clous dans la tête ; ils sont dépecés en dix mille morceaux, etc.

Le neuvième enfer, domaine du roi de Dushi, est celui des incendiaires, des avorteurs, des peintres ou écrivains obscènes, et de ceux qui regardent ou lisent leurs œuvres. Parmi ses seize petits enfers, il y en a où les âmes sont dévorées par des guêpes, des fourmis, des scorpions, des serpents ; dans d'autres, elles sont moulues dans une meule à grain ; ou bien les démons leur cuisent la tête à l'étuvée, ou ils leur enlèvent le cerveau et le remplacent par un hérisson, etc. C'est aussi de ce roi que dépend la Ville des Morts par Accident, où sont envoyés tous ceux qui se sont donné la mort sans raison ; leur châtement consiste à renouveler éternellement leur suicide et à ne jamais renaître. Là aussi sont reléguées toutes les âmes qui, ayant commis des crimes graves aux enfers, sont punies de mort et, après exécution, cessent d'être des âmes, *gui*, pour devenir des ombres d'âmes, *jian*, incapables de renaître. La Ville des Morts par Accident est un lieu dont nul ne sort : quiconque y est enfermé n'a plus, comme les autres damnés, l'espérance de voir un jour finir sa peine et de retourner en ce monde.

Enfin le dixième roi est le Roi qui fait tourner la Roue (de la transmigration), Zhuanlun wang. De même que le premier, il ne commande à aucun lieu de supplices : c'est lui qui décide des transmigrations à la sortie des enfers. Il a quatre-vingts bureaux où d'innombrables employés tiennent les comptes des réincarnations ; comme dans ceux du Pic de l'Est, ce sont des esprits des morts qui en occupent les fonctions. Il juge, d'après les actes commis antérieurement, du sort de l'âme : si elle renaîtra homme ou animal, quel sera son rang, son bonheur, etc. Puis l'âme quittant le tribunal du Roi est conduite devant la Dame Meng, *Mengpo niangniang*, qui fabrique le Bouillon d'Oubli. Dame Meng est une femme qui vécut sous la dynastie des Han et qui, ayant refusé de se marier et ayant pratiqué toute sa vie les interdictions de tuer des êtres vivants et de manger des aliments gras, obtint l'immortalité et fut installée à la sortie des enfers pour y remplir cette fonction. Elle habite un grand bâtiment, avec une salle principale, où elle se tient comme à un tribunal, et de nombreuses salles secondaires ; c'est dans celles-ci que les bols de bouillon sont préparés d'avance. Des démons séparent les esprits des hommes de ceux des femmes, puis ils les font boire de gré ou de force, de façon que toute mémoire des enfers est abolie au moment de retourner sur terre pour y renaître sous une forme quelconque. Le bol de bouillon avalé, l'âme est dirigée vers le Pont de la Douleur, *Kuchuqiao*, jeté sur un fleuve d'eau de couleur vermillon ; là l'attendent les deux démons La-Vie-n'est-pas-Longue et La-Mort-est-Proche ; ils la précipitent dans les eaux du fleuve, qui l'emportent vers une nouvelle naissance.

De grandes peintures murales représentent dans les temples bouddhiques la Roue de la Naissance et de la Mort, *Shengsilun* : c'est un tableau où sont figurées les renaissances parmi les diverses espèces d'êtres vivants, en rétribution des actes bons ou mauvais accomplis dans la ou les existences précédentes. D'après la plupart des livres bouddhiques, il y a six voies des naissances, *liuqiu (gati)* : trois bonnes voies, naissance parmi les dieux (grands mérites), parmi les hommes (mérites moyens), parmi les Asura (faibles mérites), et trois mauvaises voies, naissance aux enfers (grands

démérites), parmi les démons affamés (démérites moyens), parmi les animaux (démérites faibles). Mais certains ouvrages n'en comptent que cinq, qui sont les mêmes sauf celle des Asura ; il y a ainsi trois mauvaises voies et deux bonnes. C'est ce dernier système qu'avaient adopté les peintres hindous, et qui est décrit dans les Livres de Discipline (*Vinaya*) comme étant celui que le Bouddha lui-même a ordonné de peindre au-dessus de certaines portes du monastère.

« Il faut faire un cercle en forme de roue. Au milieu, placez l'essieu, puis faites cinq rayons pour séparer les représentations des cinq voies : en bas de l'essieu l'enfer, et, des deux côtés, les démons affamés et les animaux ; au-dessus, il faut peindre les hommes et les dieux. L'essieu doit être enduit de couleur blanche et, sur ce fond, il faut dessiner un Bouddha, et, devant l'image de ce Bouddha, trois formes : un pigeon pour symboliser la convoitise, un serpent pour symboliser la colère, un porc pour symboliser l'ignorance. Sur la jante il faut représenter les douze causes qui produisent la naissance et la mort. En dehors le grand démon Impermanence, les cheveux épars, la bouche ouverte, les bras étendus, embrassant la Roue. »

Les peintres chinois se conforment en général au modèle rituel : souvent, cependant, ils tiennent à ce que les tableaux des voies extrêmes se répondent, celui du paradis à la partie supérieure avec ses jardins et ses pavillons où se promènent les dieux, en face de celui de l'enfer à la partie inférieure, avec son tribunal où sont conduits les damnés et ses cours de supplices où ils sont châtiés ; et dans ce cas, les tableaux des voies des Démons Affamés et des Animaux sont nécessairement rejetés tous deux d'un même côté pour faire pendant à celui de la voie des Hommes. Mais cette disposition fait souvent place à une division symétrique en six parties, où quelquefois, mais rarement, les Asuras, reprenant leur place, luttent avec les dieux.

Dans l'imagerie populaire, la division en six voies a pris le dessus, grâce à la disposition symétrique qu'elle permet ; mais les six voies sont rarement en conformité avec la tradition bouddhique ; à côté des enfers des dieux, des humains et animaux qui ne changent pas, on trouve souvent les Asuras remplacés par les divinités terrestres chinoises et les Pretas (démons affamés) par des mendiants humains ; ou bien les animaux à poil, les oiseaux, les poissons, les insectes sont séparés dans des compartiments spéciaux.

II. L'existence des âmes aux Enfers.

Tel est le monde où les âmes des morts vont après la mort. Mais elles n'y restent pas éternellement ; elles ne font qu'y passer un temps plus ou moins long entre deux existences terrestres ; seules les âmes des plus grands

criminels ou celles des suicidés vont dans un coin particulier des enfers, d'où l'on ne sort jamais pour renaître : encore leurs peines ne sont-elles pas éternelles, car ces âmes seront détruites quand viendra cette fin provisoire et temporaire de notre monde qui, selon les Bouddhistes (et à leur imitation les Taoïstes), sépare deux de ces longues périodes appelées *jie* (*kalpa*).

Pour les Chinois actuels (à l'exception de quelques lettrés qui appliquent à la lettre la célèbre formule attribuée à Confucius :

« Vous ne connaissez pas la vie, comment pourriez-vous connaître la mort ? »

et qui est depuis longtemps interprétée comme une profession d'agnosticisme), chaque homme, chaque être vivant traverse une série d'existences en ce monde, séparées par des séjours plus ou moins longs dans les enfers ou dans diverses charges divines. La vieille idée hindoue des renaissances successives importée par des missionnaires bouddhistes depuis le 1^{er} ou le II^e siècle de notre ère s'est imposée à l'esprit chinois, mais elle a singulièrement changé de caractère. Le terme de métempsycose qu'on applique parfois à cette théorie, et qui est absurde dans le Bouddhisme hindou, puisque cette doctrine nie l'existence d'une âme personnelle, d'un Moi continu, et n'admet que l'existence dans chaque individu de Moi instantanés successifs, distincts les uns des autres et naissant les uns des autres à mesure que le temps s'écoule, est au contraire à peu près exact quand on l'applique à la religion populaire chinoise : c'est bien en effet une âme (sinon dans le sens chrétien du mot, puisque les âmes pour les Chinois sont matérielles et non purement spirituelles) qui passe de corps en corps à chaque existence nouvelle. Elle y apporte ses mérites et ses démérites, qui contribuent à lui donner son rang et son « bonheur » dans chaque vie ; elle y apporte ses défauts et jusqu'à ses habitudes. Elle est sexuée, et quiconque est homme le reste toujours de vie en vie, de même qu'une femme ne devient jamais homme dans une vie ultérieure ; et, même si les fautes commises entraînent à une renaissance animale, chien, cheval, serpent, etc., l'âme d'homme devient un animal mâle, l'âme de femme un animal femelle. Ceux qui ont bien vécu renaissent presque immédiatement sur terre comme hommes et femmes ; c'est pour eux une récompense, car les Chinois modernes, bien différents des anciens Hindous, que désespérait l'idée du recommencement indéfini des vies et des morts, se plaisent à cette pensée. Quelquefois des âmes de gens de bien reçoivent pour leurs mérites une charge de dieu : on n'y voit pas un avantage, loin de là, et la plupart des gens préfèrent espérer qu'ils renâîtront dans une bonne famille, riches et pourvus de « bonheur ». Mais les actes de la vie précédente marquent le nouveau-né ; au Jiangsu, quand un enfant naît borgne, on dit que c'est parce qu'il était concupiscent dans sa vie précédente ; s'il a un bec-de-lièvre, c'est qu'il injurait les gens sans motif ; s'il est muet ou bègue, c'est qu'il était contredisant, etc.

L'homme vivant a deux groupes d'âmes, les trois *hun* et les sept *po*. C'est là une croyance ancienne, puisqu'on la trouve déjà mentionnée chez un des grands écrivains taoïstes de la fin du III^e siècle de notre ère, Ge Hong. Tout le

monde admet aujourd'hui l'existence de toutes ces âmes ; une personne effrayée par exemple s'écriera (j'emprunte ce passage à une pièce de théâtre jouée récemment à Shanghai) :

« Que j'ai peur ! Mes trois *hun* ne restent pas en place et mes sept *po* sont en pleine confusion ! »

Mais on considère chacun des deux groupes comme un tout, et on ne dissocie pas les *hun* les uns des autres (ni les *po*), de sorte que, pratiquement, tout se passe comme si les hommes avaient seulement deux âmes. Elles ne sont pas pareilles et ont des qualités et des attributions distinctes. Après la mort, elles se séparent : les *po* restent auprès du corps dans la chambre mortuaire, dont ils ne peuvent sortir à cause des dieux des Portes, tandis que les *hun*, emmenés par les satellites du Dieu des Murs et des Fossés, à qui leur mandat d'amener sert de passe auprès des dieux des Portes, commencent leur voyage vers le monde infernal et les renaissances futures.

En effet, quand arrive l'heure de la mort, le Dieu des Murs et des Fossés, qui tient registre de tous les habitants de sa circonscription, envoie deux des satellites des rois infernaux saisir l'âme pour l'amener devant lui, les démons Tête-de-Boeuf, Niutou (Goçirsa) et Face-de-Cheval, *Mamian* (Açvamukha). Ces démons sont les âmes de ceux qui, de leur vivant, ont mangé de la viande de boeuf ou ont maltraité leurs chevaux et qui, dans l'autre monde, reçoivent en punition cette forme et cette fonction. Et c'est pourquoi ils sont figurés dans tous les temples des Murs et des Fossés avec un corps d'homme et une tête et des pieds d'animal, tantôt en costume de satellites de mandarins, portant l'un la hache et l'autre le trident, tantôt nus jusqu'à la ceinture et tenant en main des instruments de torture. Cependant, ce rôle de conducteurs des morts ne leur est pas exclusivement réservé, et on admet aussi souvent que ce sont deux satellites à forme humaine. Ils vont porter le mandat d'arrêt du dieu au moribond, et l'âme les suit aussitôt. De ces démons qui viennent arrêter l'âme, tout le monde a très peur. Dans une pièce du « Théâtre Nouveau » jouée récemment à Shanghai, les Trois Doubtes, on voit un domestique réveillé dans son sommeil par quelqu'un qui frappe à la porte tard le soir, alors que son maître est malade, refuser d'aller ouvrir.

— Il est minuit. Comment y aurait-il quelqu'un qui frappe à la porte ?... J'y suis ! Probablement mon maître est au plus mal et le roi Yama a envoyé deux démons qui viennent emporter l'âme de mon maître. Je n'ouvrirai pas !

Dans bien des endroits, dans certaines parties de Jiangsu, notamment, on n'admet pas que des démons, même munis d'un ordre officiel, puissent à eux tout seuls mettre la main sur un homme vivant et arrêter son âme : ils sont obligés de se faire aider par l'âme d'un homme vivant, dont le corps tombe subitement en catalepsie pendant qu'elle le quitte pour quelques instants et part à la suite des démons, et c'est celle-ci qui s'empare de l'âme du moribond, puis la remet aux satellites, après quoi elle retourne à son propre corps, qui se réveille alors. Quant aux satellites, de quelque façon qu'ils aient

pris l'âme du mort, ils l'emmènent au Temple des Murs et des Fossés, où elle va faire une première station pendant les quarante-neuf premiers jours qui suivent le décès. Le dieu fait une brève enquête sur sa conduite en compulsant ses registres, où il a noté au fur et à mesure les rapports mensuels de tous les dieux du Foyer et, suivant ses actes, la laisse libre ou lui inflige une peine plus ou moins grave, cangue ou bastonnade.

Le trente-cinquième jour après la mort, l'âme du mort est ramenée dans sa maison une dernière fois pour voir ses parents. Suivant certains, c'est le Bouddha Shijia (Çâkyamuni) qui la conduit : comme il n'est pas mort, mais entré dans le Nirvâna, il n'est pas un esprit, *gui*, et, par suite, peut, grâce à sa puissance surnaturelle, passer du monde des vivants au monde des morts, et réciproquement, ce qu'un esprit ne pourrait faire, même quand il est pourvu d'une charge officielle comme les dieux des Murs et des Fossés ou les dieux infernaux. Il quitte la Terre Pure de l'Ouest, où il réside avec les Bouddhas Amituo (Amitâbha) et Rulai (Tathâgata), ainsi que le Bodhisattva Guanyin (Avalokiteçvara), monte sur le Radeau Précieux qui est le Vaisseau de Bienveillance (c'est le même vaisseau par lequel Guanyin vient au secours de ceux qui l'invoquent), y fait monter l'âme et la fait ainsi passer d'un monde à l'autre ; le soir venu, il la reconduit chez le Dieu des Murs et des Fossés. Aussi invite-t-on spécialement des bonzes, ce jour-là, au moins dans les familles riches, au Jiangsu. Beaucoup, du reste, ne font pas intervenir le Bouddha au sujet de cette dernière visite de l'âme aux siens : elle est simplement ramenée par les satellites infernaux.

Le quarante-neuvième jour, le séjour du mort chez le Dieu des Murs et des Fossés prend fin : il est alors conduit auprès des dieux infernaux, les dix rois Yama, afin d'être jugé par eux. Mais, d'abord, le Dieu des Murs et des Fossés envoie à l'Auguste de Jade ou au Grand Empereur du Pic de l'Est l'âme elle-même, ou un rapport à son sujet : il faut vérifier si son temps de vie est véritablement écoulé et si la mort n'est pas survenue hors de son temps, soit par accident, soit par suite d'un suicide, car, dans ce cas, elle ne pourrait entrer aux enfers avant que la date fixée par le destin ne soit arrivée. Quand il a été constaté, d'après les registres célestes que tout est correct, l'âme franchit définitivement la porte qui sépare le monde terrestre du monde infernal. C'est un pavillon qui appartient par moitié au Dieu des Murs et des Fossés et par moitié aux rois infernaux : d'un côté on l'appelle le Pavillon où l'on conduit les criminels, et de l'autre le Pavillon où l'on va chercher les criminels. Les satellites du Dieu des Murs et des Fossés la conduisent là le quarante-neuvième jour et la remettent aux mains des satellites infernaux, et ceux-ci la mènent au premier des Dix Tribunaux. Elle n'est pas, en effet, jugée en bloc pour toutes ses fautes ; les péchés ont été catalogués, tant par les Bouddhistes que par les Taoïstes : on en a dressé dix listes, qui ont été réparties entre les dix Rois Yama, ainsi que les peines qui y correspondent, et les morts passent successivement devant les dix rois pour que chacun d'eux prononce les peines répondant aux péchés au châtement desquels il préside.

Les dix enfers sont représentés en détail dans presque tous les temples des dieux des Murs et des Fossés : ils occupent chacun une niche des deux côtes de la deuxième cour de ce temple, juste avant le sanctuaire principal ; les rois infernaux y sont figurés en costume de mandarins, assis derrière une table de tribunal et ayant devant eux le rouleau de papier sur lequel ils inscrivent la sentence, entourés de leurs scribes et de leurs greffiers, jugeant les morts que des satellites leur amènent enchaînés, ou portant la cangue comme des criminels, et qui se tiennent à genoux devant eux comme les inculpés se tenaient devant les juges terrestres. Ce sont tantôt de larges peintures murales, tantôt des compositions décoratives où, autour de grandes statues des Yan wang, d'innombrables petites statuettes figurent les damnés et les démons qui les tourmentent. Dans les grosses villes, la foule qui remplit à certains jours les cours du temple s'arrête devant les dix enfers, commente les supplices et les fautes commises : c'est probablement pour bien des enfants et même des adultes, surtout dans le peuple, la leçon de morale la plus frappante et la plus claire qu'ils recevront jamais.

Ce n'est qu'après avoir subi toutes les peines qui lui ont été infligées que l'âme pourra renaître, à moins que sa famille n'ait racheté ses fautes par des cérémonies appropriées et ne l'ait ainsi délivrée. Mais on admet, le plus souvent, qu'elle ne renaît pas avant l'achèvement des vingt-huit mois de deuil : c'est le minimum de temps qu'elle doit passer aux enfers. Pendant ces deux ans et quatre mois, si le mort n'a pas de peines à subir, ou si elles ont été rachetées, il mène une existence analogue à celle des hommes sur la terre. La famille a eu soin de lui fournir dès son arrivée une maison, des meubles, des vêtements, de l'argent, etc : C'est une maison en papier à deux étages avec plusieurs chambres ; en principe, elle représente la demeure du mort ; on tâche de reproduire sa chambre comme elle est en réalité en y mettant des meubles en papier. Dans certaines régions, elle est assez grande pour qu'on puisse y entrer ; au Jiangsu, dans les familles riches, elle atteint parfois, avec le toit, dix et même vingt pieds. On y place des domestiques en papier de grandeur naturelle, sur la poitrine desquels on inscrit le nom des domestiques morts en service. Le soir du quarante-neuvième jour, ou quelquefois du centième jour, les bonzes consacrent la maison en y déposant un papier jaune sur lequel ils ont inscrit autant de points rouges qu'ils ont lu de fois le *Livre de Grande Miséricorde (Dafeijing)* au bénéfice du mort, soit dans la journée même, soit dans les trois jours précédents. Puis on place tout autour des liasses de papier argenté figurant des lingots, afin de constituer un trésor au mort, et les domestiques y mettent le feu au milieu de la cour de la maison. Tout le temps qu'elle brûle, on se garde bien d'y toucher, de peur de déranger quelque chose et de la faire parvenir en mauvais état dans l'autre monde ; on ne doit ni éteindre le feu, ni même toucher aux cendres avant le lendemain. C'est cette maison que le mort va habiter dans les plaines infernales, où elle forme, avec celles des autres âmes, des cités et des bourgs autour des palais des Rois Yama. Chacun y continue son genre d'existence terrestre : les uns sont laboureurs, les autres commerçants, d'autres reçoivent des charges de fonctionnaires infernaux plus ou moins importantes.

Quand le temps de séjour est fini et que l'époque de la renaissance approche, l'âme se présente au Roi qui fait tourner la Roue (*Cakravartirâja*), le dixième des rois infernaux, qui désigne les naissances, et, suivant ses mérites ou ses fautes, celui-ci l'envoie dans un corps d'enfant ou d'animal. Certains déclarent se rappeler la sensation de chute dans un cachot obscur, puis du retour presque immédiat à la lumière, mais dans un corps devenu tout petit et incapable de parler. Un conte du XVIII^e siècle ¹, traduit par le Père Wieger, expose en détail les impressions du moment de la naissance :

« Tout était confus pour lui ; son corps était ballotté par le vent. Soudain, franchissant une porte vermillon, il tomba dans un lac profond de dix mille toises ; il n'éprouvait aucune douleur, mais sentait que son corps devenait étroit et petit et n'était plus le même. Quand il eut cessé de tomber, ses yeux étaient fermés et ne pouvaient s'ouvrir ; dans ses oreilles il entendait comme le son de la voix de son père et de sa mère. Il se croyait le jouet d'un songe. »

Quand l'âme renaît sous forme animale, l'impression est plus désagréable encore.

Tel est le sort qui attend les âmes après la mort. Mais ; pour bien des âmes, le sort est plus rigoureux encore. Tous ceux qui sont morts avant d'avoir accompli le temps de vie fixé par le destin, n'ayant pas été convoqués par mandat régulier et n'ayant aucun satellite infernal pour les conduire, ne peuvent trouver le chemin des enfers et de la transmigration, et leur âme reste errante et affamée sur terre. C'est pour ces âmes que l'on fait, le quinzième jour du septième mois, de grandes cérémonies : cérémonie bouddhique de l'*avalambana*, *yulanpen*, et aussi cérémonies taoïstes du *Zhongyuan* (c'est le jour où l'Agent de la Terre remet les péchés des hommes), destinées à donner à manger aux âmes errantes et à les faire rentrer dans la voie de la transmigration. Les rites de l'*avalambana* ont été exposés par le Bouddha à son disciple Maudgalyâyâna (*Mulian*) afin de lui permettre de sauver sa mère des supplices infernaux, et consistent en grandes offrandes accompagnées de prières faites aux portes des maisons le soir ; les âmes abandonnées ne sont pas les seules à en profiter, car, le premier jour du septième mois, l'enfer a été ouvert, et les âmes des damnés reviennent sur terre profiter des offrandes prodiguées par la piété des vivants pour ne rentrer que le dernier jour du mois.

III. Le Bodhisattva Dizang (Kshitigarbha).

Pour délivrer les âmes des morts des supplices, on implore l'aide de Dizang (c'est la traduction chinoise du nom sanscrit de Kshitigarbha), un Bodhisattva qui a reçu de l'Auguste de Jade le titre d'Instructeur des Régions

¹ [css : cf. WIEGER, *Folk-lore chinois moderne*, n° 182]

Ténébreuses, et qui voyage sans cesse à travers les enfers pour secourir les damnés. Dizang était, il y a des âges incalculables, un jeune brahmane qui, converti par le Bouddha de ce temps, fit vœu de devenir lui aussi un jour un Bouddha parfaitement accompli, mais pas avant d'avoir sauvé tous les êtres enfoncés dans le péché, de leur avoir fait franchir le courant de vie et de mort, et de les avoir conduits dans les Terres Bienheureuses. Pendant d'innombrables vies, d'existence en existence il se sacrifia pour accomplir son vœu. Entre autres actes méritoires, dans une de ses existences il fut une jeune fille pieuse dont la mère impie se plaisait à tuer les êtres vivants pour les manger. A la mort de celle-ci, elle pria avec tant de concentration pour son salut qu'elle entra en extase et se vit transportée à la porte des enfers, où un démon lui révéla que sa mère, plongée dans la fosse la plus profonde et la plus douloureuse, venait d'être délivrée par ses prières. Au temps où le Bouddha actuel, Çâkyamuni, était vivant, il exposa un jour dans une grande assemblée tenue au ciel des Trente-Trois Dieux les mérites de Kshitigarbha, puis il termina en s'adressant à lui en ces termes :

« Dorénavant, la foule des dieux et des hommes présentement vivants ou à venir, je vous les confie, afin que, par la vertu de votre puissance surnaturelle, vous ne la laissiez pas tomber dans les naissances mauvaises pour un seul jour ou une seule nuit. »

Ainsi, alors que les autres Bodhisattvas s'occupent surtout des hommes durant leur vie terrestre, Dizang s'est lui-même chargé de veiller sur les plus grands pécheurs pendant leur existence aux enfers ; il a même adopté six formes différentes pour mieux remplir ce rôle, une dans chacune des six voies des naissances, enfers, démons affamés, animaux, Asuras, hommes et dieux, et c'est ce qu'on appelle les Six Dizang. Ce ne sont pas des formes qu'il prend successivement dans des cas particuliers, lorsqu'il veut sauver quelque âme dans chacune des six voies : ce sont des formes particulières qu'il a, par sa puissance surnaturelle qui lui permet d'être présent en même temps en plusieurs lieux, revêtues toutes six à la fois afin d'être toujours présent sur les six voies des naissances.

On le représente ordinairement debout, moins souvent assis, vêtu comme un bonze, la tête rasée. Il tient dans sa main droite le *khakkara*, cette verge de métal au sommet de laquelle sont attachés de petits anneaux sonores, et que le Bouddha a ordonné à ses religieux de porter et de secouer aux portes des maisons, pour annoncer leur présence quand ils vont mendier leur nourriture : elle lui sert à ouvrir les portes des enfers. Dans la main gauche, il tient la Perle précieuse dont l'éclat illumine les routes obscures du monde infernal et calme instantanément les souffrances des damnés. Souvent, au lieu du costume des bonzes hindous, on l'habille de la robe des bonzes chinois, et on lui met sur la tête la couronne que ceux-ci portent dans certaines cérémonies ; dans ce cas, on le figure tantôt debout, tantôt assis sur un trône, tantôt assis sur un lion ; assez souvent, il n'est pas seul, et on le fait accompagner de deux saints, dont l'un, Mulian (Maudgalyâyâna), porte la verge de métal et l'autre tient la Perle

précieuse. Quelquefois, mais l'image est moins populaire, il est figuré dans la pose et le costume habituels des Bodhisattvas, assis sur un trône de lotus et vêtu d'écharpes légères et de bijoux ; la main droite tient la Perle précieuse, et la main gauche une fleur de lotus épanouie, du cœur de laquelle s'élève une bannière.

Les Chinois se le figurent volontiers parcourant sans cesse les enfers et délivrant, chaque fois qu'il passe, les damnés pour leur permettre de renaître : bien des gens l'ont rencontré parmi ceux qui sont morts et ont ensuite ressuscité. Au reste, il ne faut pas croire qu'il soit en guerre avec les rois infernaux et qu'il ait à lutter avec eux ; ceux-ci sont à ses ordres et doivent lui obéir : qu'est la puissance d'un dieu devant celle d'un Bodhisattva ? Sa mission a été reconnue par l'Auguste de Jade, qui lui a décerné le titre d'« Instructeur des Régions Ténébreuses », *Youming jiaoshi*. Au jour de sa naissance, le vingt-quatrième jour du septième mois, tous les rois infernaux viennent lui rendre hommage, suivis de leurs assistants, et ce jour-là il distribue à profusion des faveurs aux damnés.

C'est généralement le centième jour après la mort que l'on accomplit la cérémonie. Un ou plusieurs bonzes viennent à la maison, et, devant la tablette provisoire du défunt, ils invoquent Dizang en frappant à chaque mot sur le grelot de bois en forme de poisson et, au commencement de chaque vers, sur la cloche de bronze.

*O Bodhisattva des Ténèbres, dont l'excellence est
inexprimable,*

*Dont les véritables Corps de Transformation sont en tous lieux
à la fois,*

*Afin que ceux qui sont sur les trois (mauvaises) routes d'entre
les six voies (des renaissances) entendent la Loi merveilleuse,*

*Et que les dix classes d'êtres nés des quatre sortes de
naissances soient baignées de votre Bienveillance,*

*Vous dont la Perle précieuse éclaire les routes des Palais
célestes,*

Dont la Verge de métal ouvre les portes des Enfers,

Puissiez-vous daigner conduire l'âme du défunt,

*Afin que sur la terrasse en fleur de lotus (c'est-à-dire dans le
Paradis d'Am itâbha) elle adore le Très-Miséricordieux.*

L'hymne achevé, ils brûlent de l'encens en récitant une prière en prose :

*Adoration aux Officiers Célestes des Trois Mondes, aux rois et
princes de la Terre, de l'Eau, de l'Humanité. Faites progresser
l'âme du défunt afin qu'elle aille au Paradis d'Occident !*

Respectueusement, je considère qu'il est difficile d'échapper à renaître pour mourir dans les deux voies d'homme et de dieu, sauf par un instant d'adoration respectueuse. Si l'âme du défunt ne peut en aucune façon venir ici, dans les corbeilles de notre Religion bouddhique, il y a une formule magique (mantra) pour l'évoquer : je vais la prononcer.

Et ils invitent l'âme en ces termes :

*En agitant cette clochette, je t'invite
Âme du défunt, ne sois pas ignorante, en l'entendant de loin,
comprends !
Puisses-tu par la puissance des Trois-Joyaux être soutenue !
En ce jour, je te prie, sur-le-champ viens ici !*

Ils récitent alors la formule magique en sanscrit et allument des bâtonnets d'encens devant la tablette provisoire en disant :

*D'un cœur concentré, je prie que le parfum de cette baguette
d'encens pénètre tous les mondes phénoménaux (dharmadhātu)
afin que les messagers des enfers amènent l'âme ici !*

Et ils terminent par un dernier appel à l'âme :

*Par trois fois je prie l'âme du défunt de venir ; reviens t'asseoir
pour écouter le texte du Livre saint !*

La cérémonie s'achève par la lecture du Livre qui détruit les enfers, et par des invocations à Amitâbha, maître de la Terre Pure d'Occident (Sukhâvatî), où l'âme est invitée à renaître, et à Dizang, qui l'aidera à se rendre dans ce Paradis. Les enfers sont représentés par un bâti carré de bambou sur lequel sont tendues des feuilles de papier ou d'étoffe, dressé au milieu de la salle ou de la cour. Un bonze, costumé en Dizang et portant en main la Verge Sonnante, danse successivement devant chacune des quatre faces pendant la récitation du livre, et, quand danse et lecture sont finies, il écrase un bol à riz d'un coup de la Verge afin de détruire symboliquement les portes infernales et de libérer ainsi l'âme du défunt.

Les prières à Dizang ne sont peut-être pas nécessaires. Suivant certains, les méchants seuls sont, à l'heure de la mort, saisis par les satellites du Chenghuang et envoyés devant les juges infernaux pour être châtiés suivant leurs péchés, tandis que les bons voient venir à eux Guanyin qui les emmène sur un radeau en fleur de lotus au Paradis d'Occident ; ou bien c'est le Grand Empereur du Pic de l'Est, Dongyue dadî, qui leur envoie un de ses suivants, un des adolescents d'or aux hommes ou une des filles de jade aux femmes, et celui-ci portant la bannière les conduit aux Terres du Bonheur.

Mais il vaut mieux se tromper par excès de précaution que par négligence ; le mort peut avoir commis secrètement des fautes graves. Un lettré, qui, mort par suite d'une erreur d'un greffier dans un des tribunaux infernaux, ressuscita par la suite et raconta son voyage au monde infernal dans un ouvrage dont le

titre, intraduisible dans sa concision, peut être paraphrasé en : « Des Conséquences des Actes accomplis dans les vies antérieures pour le retour à la vie en ce monde par transmigration », déclare que, à ce que lui dit le roi de Qinguang (premier enfer) en le renvoyant, sur mille âmes qui paraissent devant lui, une ou deux seulement sont dignes d'aller aux Palais Célestes, *Tiantang*, et quelques autres méritent d'être envoyées dans les divers enfers ; mais presque toutes n'étant ni très bonnes ni très mauvaises sont renvoyées directement renaître en ce monde comme êtres humains ou comme animaux. Lui-même, pendant les quelques jours qu'il resta, n'en vit que trois qui montèrent au Paradis, et quelque quarante qui furent condamnées à divers supplices infernaux (encore, parmi celles-ci, une dizaine environ obtinrent-elles, comme une diminution de peine, une naissance humaine mauvaise), tandis que sept cent cinquante-deux devaient reprendre l'existence humaine.

IV. Le Paradis d'Amitâbha.

Le Paradis où s'en vont les âmes délivrées par Dizang, c'est le Monde de Délices de la Région Occidentale, *Xifang jiluo shéjie* (en sanscrit *Sukhâvatî*, l'Heureuse) ou encore la Terre Pure, *Qingjingtu*, où règne le Bouddha Amitâbha ¹, en conséquence du vœu qu'il fit quand, pour la première fois, il y a des âges sans nombre, il émit la Pensée d'Illumination (*putixin, bodhicitta*).

On sait que, pour entrer dans la voie qui mène à devenir un « Bouddha parfaitement accompli », certaines conditions sont nécessaires : il faut qu'un Bouddha soit vivant à ce moment, et que, converti par lui, le néophyte prononce le vœu de devenir lui-même un jour, dans une existence future, un Bouddha qui sauvera les êtres vivants. C'est ce vœu qui ouvre la carrière du futur Bouddha ; c'est à partir de lui qu'il peut recevoir le titre de Bodhisattva ; c'est grâce à la force de ce vœu qu'à travers des âges sans nombre il atteindra enfin le but qu'il s'est proposé. Or ce vœu s'accompagne de conditions que s'impose le Bodhisattva avant d'entrer dans le Nirvâna ou qui doivent s'accomplir au moment même de son entrée dans le Nirvâna. C'est par son vœu que le Bodhisattva Kshitigarbha (*Dizang*) est devenu le sauveur des êtres nés dans les voies mauvaises, enfers, démons, affamés, etc. ; par suite du sien, Avalokiteçvara travaille incessamment et sans découragement au salut de tous les êtres vivants. C'est par la vertu du sien que le Bouddha Amitâbha a pu faire que tous les êtres vivants fussent capables d'obtenir de renaître dans son Paradis de la Terre Pure de l'Ouest.

Il y a des âges sans nombre, il y eut un roi qui, ayant entendu la Loi, se convertit et abandonna son royaume pour se faire moine. Étant allé auprès du

¹ On le trouve souvent désigné sous le nom d'Amida : c'est simplement la prononciation japonaise de la transcription chinoise Amituo du sanscrit Amitâbha, et il n'y a aucune raison d'employer cette forme quand il s'agit de religion chinoise.

Bouddha de ce temps, il fit vœu de devenir lui aussi, par la suite, un Bouddha parfaitement accompli ; puis il ajouta :

— Je fais le vœu de ne pas prendre une Terre de Bouddha qui soit impure. J'émetts ce vœu que, lorsque j'arriverai à la Bodhi, dans mon monde il n'y ait de naissance ni dans les enfers, ni parmi les démons affamés, ni parmi les animaux, et que tous les êtres soient exempts de la naissance, de la mort et de la douleur, que tous les êtres soient couleur d'or, que naissant par transformation ils jouissent d'une vie qui dure éternellement, que ce monde soit pur et sans souillure.

Il fit ainsi devant le Bouddha quarante-huit vœux sur le monde de pureté où il voulait aller obtenir le Nirvâna. C'est au dix-huitième que les hommes doivent de pouvoir aller renaître dans ce paradis :

— Je fais vœu que, si, dans les mondes des autres Bouddhas, il y a des êtres vivants qui, ayant entendu mon nom et pratiquant les œuvres excellentes, font vœu de renaître dans mon monde, conformément à leur vœu, à la fin de leur vie, ils obtiennent nécessairement d'y renaître, à l'exception de ceux qui ont commis les cinq crimes irrémissibles (avoir tué son père, sa mère, un enfant, avoir blessé un Bouddha, avoir causé un schisme dans la Religion), ou qui ont insulté les Bouddhas, ou qui ont ruiné la Loi !

Quand il eut achevé, le Bouddha lui prédit dans quelles conditions ses vœux seraient accomplis. Ses fils alors, ayant émis le vœu d'être Bouddhas à leur tour, reçurent des prédictions aussi : l'aîné devait de venir le Bodhisattva Avalokiteçvara, le second le Bodhisattva Mahâsthâmaprâpta, et ainsi de suite, et ils devaient, avec le Bouddha Amitâbha, résider dans cette Terre Pure de Sukhâvatî, et aider à sauver tous les êtres vivants.

Cette Terre Pure d'Amitâbha est située à l'ouest de notre monde, à une distance incalculable : elle en est séparée par plusieurs millions de mondes pareils au nôtre, auxquels président autant de Bouddhas. Il ne faut pas chercher, comme certains l'ont fait, une interprétation symbolique et mystique de cette localisation occidentale du Paradis d'Amitâbha : outre qu'il a son pendant exact dans le Paradis Oriental du Bouddha Bhaisajyagururâjavidûryaprabhâsa (*Yueshiwang liuliguang*), à peu près oublié aujourd'hui en Chine, mais qui y eut son heure de popularité jusque vers la fin des Tang, c'est bien littéralement à l'ouest que tout le monde le place et l'a toujours placé : vers 535, après la mort du saint moine Bodhidharma (le nom est généralement abrégé par les Chinois en *Damo*), fondateur de l'école du Dhyâna (en chinois *Chan*, en japonais *Zen*), qui compte aujourd'hui plus de monastères qu'aucune autre, le pèlerin Song Yun, qui revenait de l'Inde, le rencontra dans les Monts des Oignons, à la limite de ce qui est aujourd'hui le Turkestan chinois : il s'en allait pieds nus, portant à la main une sandale, et se dirigeait vers l'Occident, regagnant le Paradis d'Amitâbha.

Ce paradis a été décrit longuement dans les livres bouddhiques, et l'imagination populaire n'a rien eu à y ajouter.

— Dans ce monde, ô Çârîputra, explique le Bouddha, il n'y a pour les êtres vivants ni douleur corporelle, ni douleur mentale, et les sources de bonheur sont innombrables. Ce monde est embelli de sept gradins de terrasses, avec sept rangs d'arbres et de guirlandes de clochettes. Il est fermé de tous côtés, magnifique, brillant de l'éclat des quatre gemmes, or, argent, beryl, cristal. Dans ce monde sont des étangs de lotus aux bords faits des sept joyaux ; ils sont remplis jusqu'au bord d'une eau limpide, calme, pure, fraîche, douce au goût, douce au toucher, fertilisante, capable d'empêcher la famine, dont le fond est couvert de sable d'or ; aux quatre côtés de ces étangs, des gradins magnifiques et brillants des quatre gemmes, et tout autour, des arbres merveilleux et brillant de l'éclat des sept gemmes ; dans ces étangs croissent des fleurs de lotus bleues, jaunes, rouges et blanches, grandes comme la roue d'un char. Dans ce monde, une musique céleste se fait toujours entendre ; trois fois par jour et trois fois par nuit, il pleut des fleurs de mandârava. Tous les jours à l'aurore, les êtres de ce monde s'en vont offrir des fleurs à tous les Bouddhas des autres mondes, et ils reviennent dans leur monde à l'heure des repas. Dans ce monde, il y a des oiseaux merveilleux, aux couleurs variées, qui trois fois par jour chantent d'une voix charmante, et de leur chant s'élève un son qui célèbre les cinq Vertus et les doctrines excellentes. Quand les hommes de ce monde entendent ce son, ils pensent au Bouddha, à la Loi et à la Communauté. Et ne dis pas, ô Çârîputra, que c'est par l'effet du péché que ces oiseaux sont nés. Pourquoi ? Dans ce monde de Bouddha, même le nom des trois mauvaises voies est inconnu ; comment pourraient-elles exister en réalité ? Ces oiseaux sont produits par la transformation de la lumière du Bouddha, afin de propager la doctrine. Dans ce monde, le vent, en soufflant doucement, agite les arbres de pierres précieuses ainsi que les guirlandes de clochettes, et fait entendre des sons charmants comme des instruments de musique jouant un concert ; et ceux qui entendent ces sons pensent au Bouddha, à la Loi et à la Communauté. Et, de plus, les êtres nés dans ce monde de Bouddha ne reviennent pas en arrière ; ô Çârîputra, ce n'est pas en vertu des mérites acquis par des bonnes actions de peu d'importance qu'on peut naître en ce monde ; si des hommes vertueux et des femmes vertueuses récitent constamment le nom d'Amîtâbha, pendant un jour, ou pendant deux jours, ou pendant trois jours, ou pendant quatre jours, ou pendant cinq

jours, ou pendant six jours, ou pendant sept jours, sans avoir l'esprit distrait, Amitâbha, accompagné des Bodhisattvas, apparaîtra devant eux au dernier moment de leur vie ; quand ils mourront, leur cœur ne sera pas troublé ; ils obtiendront de naître de suite dans la Terre Pure d'Amitâbha.

C'est là que vont renaître pour l'éternité les âmes des justes, de ceux qui ont invoqué, ne fût-ce qu'une fois, mais de tout leur cœur, le nom d'Amitâbha, et enfin de ceux qui, déjà tombés dans les voies mauvaises, ont été sauvés par l'intervention de Dizang. Les justes voient le Bouddha lui-même venir les chercher à l'heure de la mort, accompagné des Bodhisattvas, conformément au dix-neuvième de ses quarante-huit vœux.

— Tous les êtres qui font vœu de devenir des Bouddhas, qui pratiquent les œuvres méritoires, qui d'un cœur parfait émettent le vœu de naître dans mon monde, si quand approchera pour eux l'heure de la mort, je n'apparais pas devant eux, accompagné de la foule de mes suivants, que je ne devienne pas un Bouddha !

Et on fait des statues d'« Amitâbha allant chercher (les morts) » avec des bras démesurément allongés, pour marquer qu'il les tend vers les âmes des justes. Ces âmes vont dans les lotus des étangs de ce monde, et, lorsque la fleur s'ouvre, elles acquièrent l'existence par transformation, évitant ainsi la naissance et par conséquent la mort. Les âmes des justes passent dans des lotus qui s'épanouissent immédiatement ; les autres restent enfermées plus ou moins longtemps dans le bouton de lotus, se livrant à la méditation, jusqu'à ce qu'elles soient entièrement purifiées et que la fleur qui les contient à son tour s'épanouisse. Il n'y a dans ce monde aucune souillure ; il n'y a plus de sexes, et tous les êtres vivants y vivent éternellement entremêlant les plaisirs les plus purs à l'adoration de tous les Bouddhas et à la méditation.

Il suffit d'avoir pensé une seule fois avec concentration à Amitâbha pour être sauvé : aussi son culte est-il très répandu. Il y a une cinquantaine d'années, Edkins a vu, dans un grand temple, des religieux qui se faisaient enfermer plusieurs mois dans une salle obscure afin de s'adonner plus complètement à la méditation et à la répétition du nom d'Amitâbha.

Une douzaine de moines environ s'étaient fait enfermer volontairement pour un certain nombre de mois ou d'années, pendant lesquels ils devaient répéter nuit et jour sans interruption le nom d'Amitâbha. Le jour ils doivent tous remplir ce devoir ; pendant la nuit, ils se reposent chacun à leur tour, se divisant en groupe de veilleurs, de telle sorte que l'invocation ne cesse pas un instant jusqu'au matin. Ils peuvent être délivrés sur leur demande, mais seulement quand ils ont passé plusieurs mois dans cette réclusion. La plupart des reclus paraissent être jeunes ; quelques-uns viennent entre les barreaux de leur cage pour regarder les étrangers ; mais,

pendant ce temps, ils ne cessent de répéter le nom du Bouddha.

Les laïques forment souvent des associations pour adorer Amitâbha.

V. Les Immortels et la Dame Reine d'Occident, Xiwangmu

Tel est le sort des hommes après la mort. Mais tous les hommes ne meurent pas. Il y en a qui, après avoir pratiqué la doctrine taoïque toute leur vie, arrivent à échapper à la mort et à obtenir la vie éternelle, *changsheng*. Il y a pour cela divers procédés : les uns y sont parvenus par l'alchimie en fabriquant l'élixir de longue vie, d'autres par l'ascétisme en s'abstenant des céréales, ou, plus généralement des aliments cuits, et en réglant leur respiration ; certains, après avoir vécu en ermites dans les montagnes, ont vu des Immortels leur apporter la Pêche d'Immortalité, etc. D'ordinaire, celui qui a atteint ce degré de sainteté quitte son corps grossier, qui reste comme une dépouille vide, libérant ainsi le corps subtil qu'il s'est fait par ses pratiques, et qui, doué de pouvoirs surnaturels, est capable de voler, de marcher sur les nuages, de traverser l'eau et le feu, etc. ; il est devenu Immortel, *xian*. Il semble au vulgaire qu'il meurt, mais c'est en réalité tout autre chose, c'est l'Abandon du Corps, *shijie* : la mort, en effet, est suivie nécessairement de renaissance, mais celui qui a fait l'Abandon du Corps continue à vivre sans avoir à renaître ; il est sorti du cycle des transmigrations ; et si pour quelque raison, par la suite, il a à reprendre une existence humaine sur terre, il ne rentre pas pour cela dans le cycle, mais, sa vie achevée, il retourne parmi les Immortels. Il y a d'ailleurs des signes auxquels on reconnaît que l'Abandon du Corps n'est pas la mort vulgaire : la dépouille est très légère, elle ne se corrompt pas ; parfois même, en ouvrant le cercueil, on ne trouve aucune trace de cadavre.

Les Immortels vont vivre sur le Kunlun, la montagne du milieu du monde autour de laquelle tournent le soleil et la lune, où règne la Dame Reine d'Occident, *Xiwangmu*, avec son époux le Seigneur Roi d'Orient, *Dongwanggong*. La première est une divinité fort ancienne : elle était à l'origine la déesse des épidémies, résidant à l'ouest du monde et commandant aux démons de la peste. Dès l'époque des Han, elle était devenue la déesse qui protège et guérit des épidémies. Vers la fin du I^{er} siècle avant notre ère, une sorte de panique se répandit à travers tout le Nord de l'empire : on annonçait une épidémie terrible, dont seraient protégés seulement ceux qui placeraient sur leur porte certains charmes de la Dame Reine d'Occident. C'est peut-être à la suite de cette affaire qu'on prit l'habitude de dessiner la figure de celle-ci sur la poutre faîtière des maisons et des temples funéraires, comme on le faisait couramment à la fin du I^{er} siècle de notre ère, et cette habitude donna naissance à son parèdre le Seigneur Roi de l'Orient. Celui-ci n'est en effet qu'une création de l'esprit de symétrie : dans les maisons bien orientées (l'entrée au Sud), la poutre faîtière de la salle principale étant dirigée de l'Est

à l'Ouest, la figure de Xiwangmu occupa d'autant plus naturellement le côté correspondant à la région qu'elle habite, l'Ouest, que ce côté étant *yin* une figure de femme y convenait parfaitement ; mais l'autre extrémité de la poutre se trouvait démunie de figure : l'Est étant *yang*, ce fut une figure d'homme qu'on y plaça, et ainsi naquit la personne du Seigneur Roi d'Orient, dont le rôle est toujours resté très effacé.

Xiwangmu était aussi devenue anciennement la déesse qui donne une longue vie : il semble bien qu'elle joue ce rôle dans *le Roman du Fils du Ciel Mu*, le plus ancien roman historique chinois (IVe siècle avant notre ère) qui nous soit parvenu partiellement. Ce caractère se précisa peu à peu ; elle devint celle qui cultive et qui garde les Pêches d'Immortalité dans le jardin du Seigneur d'En Haut : ainsi la décrit, vers le IIIe et le IVe siècle de notre ère, l'auteur de la *Vie secrète de l'Empereur Wu des Han*, et des poètes du Ve siècle les montrent, elle et son mari, festoyant les Immortels sur le Kunlun. C'est lui qui a peu à peu pris le pas sur les autres, surtout depuis que les auteurs de *l'Investiture des Dieux* et du *Voyage en Occident* l'ont repris et développé. La Dame Reine d'Occident et le Seigneur Roi d'Orient tiennent la liste des Immortels, les gouvernent, les récompensent ou les châtient suivant leurs actes dans ce nouveau monde, qui ressemble au nôtre, sauf que l'on y jouit d'une félicité parfaite. Les jardins de Xiwangmu sont situés au sommet du Kunlun. C'est là que pousse le Pêcher, dont les fruits confèrent l'immortalité. C'est là que se trouve son palais de jade à neuf étages entouré d'un mur d'or. Les Immortels en habitent l'aile droite, qu'arrose la Rivière des Martins-Pêcheurs, les Immortelles l'aile gauche qu'entoure le Lac des Perles. A leur arrivée, ils vont saluer la Dame d'Occident, puis le Seigneur d'Orient, puis sont conduits rendre hommage aux Trois Purs ; après quoi ils vivent dans la joie et les festins, soustraits à la douleur et à la mort, et remplissent les diverses fonctions du palais. S'ils commettent des délits graves, ils en sont exclus pour un temps : ils descendent alors naître sur terre jusqu'à ce que, leur peine expiée, ils remontent reprendre leur rang.

Les descriptions anciennes de Xiwangmu en font un monstre aux dents de tigre, à la queue de panthère, qui porte sur la tête une aigrette et qui excelle à hurler. Elle n'a conservé d'elles que sa coiffure. On la figure ordinairement comme une belle jeune femme, en costume de cour, coiffée d'une aigrette ; elle est souvent accompagnée d'un paon, parfois même est assise sur l'oiseau. Ce sont d'ailleurs là des représentations de fantaisie. Le culte de Xiwangmu est mort depuis longtemps, et elle n'a survécu que dans le folklore, et surtout dans la poésie.

*

**

- I. [Religion populaire.](#) II. [Dieux suprêmes : Yuhuang - Cour - Administration - Ciel et Suprême Empereur](#)
- III. [Dieux de la nature : Soleil et Lune - Dame - Tonnerre, Éclairs - Pluie - Rois-Dragons](#)
- IV. [Dieux des gpmts admin. : Pic de l'Est. - Dieux circ. admin : Dieux Murs et Fossés - Dieux du Lieu - Dieux familiers](#)
- V. [Dieux des professions : Mandarins civils - Mandarins militaires - Paysans - Marins - Commerçants, artisans.](#)
- VI. [Dieux...homme : Guandi - Seigneur Suprême - Mère du Boisseau - Trois Agents - Trois Étoiles - Arhats, Immortels - Deux protectrices femmes - Zhang - Dieux guérisseurs](#)
- VII. [Dieux de l'autre monde : Dix Enfers - Ames aux Enfers - Bodhisattva - Amitâbha - Xiwangmu](#) [Table •](#)

Nom du document : mythologie_hm.doc
Dossier : C:\CSS\Envoi021204\maspero_henri
Modèle : C:\WINDOWS\Application
Data\Microsoft\Modèles\Normal.dot
Titre : Mythologie de la Chine moderne
Sujet : série Chine
Auteur : Henri Maspero
Mots clés : Chine moderne, ethnologie de la Chine, mythologie
chinoise, civilisation chinoise, religion chinoise, ancient China, ethnologie
de la Chine, anthropologie de la Chine, taoïsme, confucianisme,
bouddhisme
Commentaires : http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html
Date de création : 09/08/04 17:07
N° de révision : 13
Dernier enregist. le : 01/12/04 14:36
Dernier enregistrement par : Pierre Palpant
Temps total d' édition 28 Minutes
Dernière impression sur : 05/12/04 13:36
Tel qu' à la dernière impression
Nombre de pages : 121
Nombre de mots : 50 489 (approx.)
Nombre de caractères : 287 789 (approx.)